This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2609

125

DERNIERS
SOUVENIRS

DU

COMTE JOSEPH D'ESTOURMEL

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DERNIERS
SOUVENIRS

DU

COMTE JOSEPH D'ESTOURMEL

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

1860

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 JUL 1970
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS

L'accueil favorable qu'on a fait aux *Souvenirs de France et d'Italie*, publiés, il y a quelques années, par M. le comte Joseph d'Estourmel, a engagé sa famille à faire paraître aujourd'hui un nouveau volume trouvé dans ses papiers après sa mort.

C'est une sorte de journal des faits dont il a été le témoin pendant les jours troublés qui se sont écoulés du 24 février 1848 à la fin de la même année.

Les événements contemporains réveillent de temps à autre dans sa mémoire quelques échos du passé, et l'auteur laisse, non sans charme,

envoler sa pensée vers les jours de sa jeunesse.

On entend, alors, un de ces aimables causeurs qui firent autrefois l'admiration des étrangers, et qui méritèrent à la France une réputation que notre génération actuelle semble malheureusement peu désireuse de justifier ou de soutenir.

Ce livre est donc une *causerie;* mais nous pensons que le lecteur y trouvera souvent plus qu'une distraction agréable. La grave histoire n'est pas la seule qui puisse instruire.

SOUVENIRS

DE M. LE COMTE

J. D'ESTOURMEL

L'année 1847 fut tristement remarquable par ses scandales. — On vit, coup sur coup, se succéder de honteux procès, d'épouvantables crimes; plusieurs suicides conçus et exécutés froidement par des pères de famille qui semblaient heureux; — de hautes positions compromises; — de grands noms humiliés. — On se demandait si l'ordre, si la morale publique, pouvaient résister à de pareilles atteintes; — si la société n'était pas en péril, car beaucoup voyaient dans de tels événements des présages et comme des menaces. Il s'y joignait, pour le roi Louis-Philippe, la mort d'une sœur, sa compagne fidèle dans la bonne et la mauvaise for-

tune, dont rien ne pouvait remplacer pour lui l'amitié tutélaire et les prudents conseils. Toutefois le maintien de la paix au dehors, la majorité dans les Chambres, le crédit public, l'apparente prospérité des affaires, laissaient peu de place à des inquiétudes durables. Il y a dix-huit ans, dans le mois qui précéda la révolution d'alors, M. de Sémonville me disait : « Le moment est venu où les gens avisés font passer des fonds à l'étranger. » Cette fois il n'en était pas ainsi et personne ne pensait à vendre ses rentes.

Le 21 février j'étais au bal chez la princesse de Ligne, type de grâce polonaise qui, de même que la grâce française, plaît plus que la beauté et se sent mieux qu'elle ne s'exprime; souvent en lui voyant danser la mazourka, je me rappelais les éloges que Regnard, dans son *Voyage en Pologne*, donne au chevalier Lubomirski « lequel, dit-il, dansait *parfaitement bien à la russienne, manière qui est fort plaisante.* » La princesse de Ligne soutient l'honneur du nom. Ce soir son bal était brillant et animé ; mais, à mesure qu'on avançait dans la nuit, l'inquiétude pour le matin s'accroissait.

Un groupe de femmes entourait M. de ....., aide de camp du roi ; il les rassurait de son mieux, leur parlait de mesures prises dès longtemps, de la sécurité des ministres ; il répéta plusieurs fois que le roi n'entrevoyait pas la possibilité d'une révolution. Il s'y connaît! me disais-je.

Je fus chez la duchesse d'Estissac, où l'on dansait aussi. Un mot de M. de Salvandy courait le bal. On

racontait qu'il avait dit au roi, le soir même : « Il manque aujourd'hui deux hommes pour faire une révolution : Charles X et le duc d'Orléans. » L'événement a prouvé qu'il se trompait, et que les révolutions se succèdent sans que leurs causes soient les mêmes.

Un rapport du préfet de police, à la date de ce jour, prouve qu'il ne s'abusait pas sur la gravité des circonstances[1]. M. Delessert remplissait dignement ses délicates fonctions. Cette justice lui a été généralement rendue pendant et après. Il est vrai que ses successeurs n'ont pas peu contribué à le faire valoir ; il en a eu de fort étranges, « faisant, » comme disait l'un d'eux, « de l'ordre avec du désordre, » tour à tour conspirant ou faisant la police, ainsi qu'on voit, dans la même administration, certains agents être alternativement voleurs ou mouchards. Messieurs les préfets de police ne se sont pas toujours recommandés par l'austérité des mœurs. Nous nous rappelons M. Dubois, qui remplissait sous l'Empire ces importantes fonctions. Chargé de surveiller tous les genres de licence, il était cynique comme Diogène. Il faisait saisir les mauvais livres, mais il les gardait pour lui et en formait « le fonds de sa bibliothèque. » Leur nombre s'en était tellement accru, que, lorsqu'il quitta la préfecture, son successeur, ne sachant com-

[1] Il commençait ainsi : « La journée a été bien difficile » et finissait par : « Espérons que la journée de demain se passera sans troubles ! Nous ne l'espérons guère ! » Le sang avait déjà coulé.
(*Revue rétrospective*, n° 5, page 77.)

ment les faire disparaître sans mettre le feu à la maison, eut recours à des grilles qu'on emprunta au Trésor, et dont on s'était servi pour brûler les assignats quand on les retira de la circulation. C'est de lui que je tiens ces particularités. Madame Dubois avait plus d'innocence que son mari, mais son éducation n'avait pas été complétée sous le rapport de l'histoire naturelle et notamment de l'ornithologie. D'Argout eut, un jour, occasion de s'en apercevoir. Se trouvant à côté d'elle, à table, chez M. Roy, et lui ayant fait compliment sur la beauté de l'oiseau de paradis dont elle était coiffée. « Ce qui m'étonne toujours, dit-elle, c'est que ces oiseaux-là puissent vivre en n'ayant rien qu'une tête et une queue. — Ils vivent de leur plume, » répondit d'Argout.

MARDI 22 FÉVRIER.

Je sors de chez moi pour aller aux nouvelles. Le gouvernement a interdit le banquet. On a pensé que les tonneaux de vin pourraient bien cacher des barils de poudre. Une manifestation (c'est l'expression consacrée) est annoncée pour onze heures et demie. Appuyé contre la balustrade, à l'entrée du pont Louis XVI, je vois arriver une colonne de gens en blouse qui s'empresse vers la Chambre des députés, en franchit la grille, monte et couvre les degrés. De temps en temps une panique les prend ; alors cette foule descend précipitamment... Puis, comme elle

voit que personne ne songe à la poursuivre, elle se reforme et monte de nouveau en chantant la *Marseillaise* et en invitant du geste les traînards restés de l'autre côté du pont à venir les rejoindre. De nombreux spectateurs les regardent et remarquent l'indifférence qu'on paraît mettre à les laisser faire, indifférence, du reste, qu'eux-mêmes partagent. Pourtant quelques-uns disent : « Pourquoi avoir défendu ce banquet ? Que risquait-on ? » D'autres voudraient qu'on montrât plus d'énergie. Entre ces deux partis, concéder ou résister, presque toujours on en prend un troisième, celui d'hésiter, en faisant un peu de l'un et un peu de l'autre...

Pour ce qui suivit, il me serait facile de prendre mon récit dans les gazettes, mais j'aime mieux ne parler que de ce que j'ai vu. Si chacun faisait de même, il n'y a personne qui ne pût fournir sur son époque quelques pages intéressantes, en exposant simplement et sincèrement la part de faits à laquelle il a assisté. Il dirait : « J'étais là, telle chose m'advint. » L'historien vient ensuite et met en œuvre.

Le soir j'entrai chez Sainte-Aulaire : on était à table. Je fus surpris d'y trouver la princesse de Liéven et M. G..., elle effrayée, lui confiant. Il se repose dans les mesures prises. Il compte sur l'appui que la majorité donne au ministère.

Dans la conversation, le fameux plan d'occupation de Paris, en cas d'émeute, dont j'entends parler depuis quinze ans, revient plusieurs fois sur le tapis.

« Tout est prévu de longue main, nous disait M. G..., chacun a son poste assigné. En ce moment les mouvements s'exécutent dans tous les quartiers, et la troupe les enveloppe comme un réseau. — La troupe ? — Oui, c'est-à-dire la garde nationale. — Comptez-y ! »

J'admirais, moi simple spectateur dans la lutte, l'étonnante sécurité des deux partis. J'avais vu, la veille, des gens aussi confiants dans l'attaque que M. G... dans la défense, sûrs de l'inaction de la garde nationale comme lui de son concours. On se fait d'étranges illusions : j'ai connu des auteurs qui avaient fini par se persuader que les applaudissements qu'ils entretenaient au parterre étaient ceux du véritable public.

Cela se voit ailleurs qu'au théâtre !

MERCREDI 23 FÉVRIER.

On se bat dans la rue Saint-Denis, mais on ne s'en doute pas rue de Sèvres. J'entre à l'Abbaye-aux-Bois. Madame Récamier vient de chez sa nièce, où la mère et les filles de M. G... se sont retirées. M. de Chateaubriand est assis au côté droit de la cheminée, immobile, silencieux, ennuyé surtout. C'est ainsi qu'on le voit là tous les jours à la même place, à la même heure. Comme René, il semble dire : « Je sens cependant que j'aime la monotonie des sentiments

de la vie, et, si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. »

Depuis quelques mois, rien n'a plus de prise sur lui, pas même cette vanité des vanités qui survit à toutes les autres, le besoin d'occuper la renommée, sentiment qu'il avait conservé si vivement au sein même de la retraite, et qui faisait dire malignement à M. de Salvandy : « Il ne lui faut qu'une cellule... sur un théâtre. » Il l'appelait Chateaubriand Stylite. Erreur ou ruse de la vanité qui voudrait faire croire aux autres, peut-être s'imaginer à elle-même, qu'elle est humilité. *Modestia victrix*. M. de S... avait fait graver cette devise sur son cachet, et la spirituelle madame d'Har... la traduisait ainsi : « Je suis modeste et je m'en vante. » L'attrait pour la solitude ne peut-il pas provenir quelquefois d'un immense amour-propre? Ce à quoi M. de Chateaubriand se résigne le moins, c'est à vieillir. Il y a quelques années, il se vantait de n'avoir jamais rien lu de Walter Scott. « Ah! lui dit madame de Vir... sans avoir l'air de le comprendre, quel plaisir vous vous êtes réservé pour votre vieillesse! Comme vous allez être heureux! » Ce « vous allez » ne faisait nullement son compte.

Une des distractions de son ennui, c'est de retoucher ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, je doute qu'ils y gagnent. M. de Chateaubriand ne sait pas se distraire innocemment comme faisait le bon prince A... « Marco, criait-il en appelant son valet-de-chambre. — Excellenza? répondait celui-ci. — Je m'ennuie!

apporte-moi un livre. » Il lisait une page, puis on l'entendait appeler de nouveau : « Marco ! — Excellenza ? — Je m'ennuie ! Apporte-moi du jambon ! »

M. G..., que je voyais hier, n'est plus ministre aujourd'hui, et M. de L... que je vais voir ce soir, le sera probablement demain. Ainsi va le monde ! Ainsi le veulent les révolutions ! M. de L... n'est pas plus soucieux que d'ordinaire, et semble croire que tout est arrangé. Le colonel Caillé, avec lequel je me suis rencontré jadis à Beyrouth, nous raconte qu'il s'est trouvé devant une barricade dans le quartier des Halles lorsqu'on a proclamé le renvoi des ministres. Le feu a cessé : peuple et soldats se sont mêlés. A cette heure on illumine : la rue Saint-Honoré est claire comme en plein jour. On m'assure que je ne trouverai point d'obstacle et que les voitures circulent librement. Sur cette affirmation je m'aventure. La place Louis XV est déserte. Un piquet de cavalerie garde la rue Saint-Florentin et je pourrais croire que c'est une attention pour la princesse de Liéven si je ne la savais ailleurs. On me laisse passer. Je traverse la rue Saint-Honoré, l'emplacement de la maison où logeait Robespierre (peut-être bien, quelque jour, y verrons-nous sa statue !) et par la rue Duphot je débouche sur le boulevard et m'arrête devant le ministère des affaires étrangères. La contre-allée de

droite est garnie de soldats ; quelques curieux occupent la chaussée, et j'entends plus loin comme la rumeur d'une troupe qui s'avance en descendant le boulevard.

Je me demande, en relisant ceci, comment je me trouvai amené uniquement, par hasard, sur le lieu de la scène qui devait avoir le lendemain de si terribles conséquences, et pourquoi, étant parvenu jusque-là sans le moindre obstacle, et rien ne s'opposant à mon passage, la pensée me vint subitement de rétrograder[1]. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à peine avais-je donné l'ordre à mon cocher de tourner et d'aller rue la Ville-l'Évêque, qu'il entendit la fusillade derrière lui. Pour moi, je n'entendis rien, et lorsque, quelques minutes après, on vint nous annoncer chez la duchesse de Gramont qu'on s'égorgeait devant le ministère des affaires étrangères, je dis que j'en venais, et j'assurai que tout était tranquille.

En retournant dans le faubourg Saint-Germain par l'avenue de Marigny, je fus frappé du silence et de l'obscurité qui régnaient dans les Champs-Élysées. J'oubliais que la plupart des réverbères avaient été brisés dès la veille. Je fus chez la comtesse Pozzo. C'était son mercredi ; j'y trouvai du monde, chacun apportait sa nouvelle. Celle dont j'avais voulu douter se confirme. On s'est bien, en effet, battu sur le boulevard des Capucines. Nous entendons des coups de fusil dans le lointain ; puis les cloches de Saint-Sulpice sonnent

[1] Le 3 nivôse je passai ainsi près de la machine infernale peu de temps avant son explosion.

le tocsin, circonstance qui n'a pas été bien expliquée.

JEUDI 24 FÉVRIER.

Les classiques accordent vingt-quatre heures pour l'entier développement d'un drame, quelles que soient les péripéties... Pour les révolutions on dirait qu'on a adopté la règle des trois jours. Nous avons déjà passé par là ; mais, cette fois, l'action est complète : Émeutes, barricades, chute de ministres, chute de roi, puis chute de la royauté elle-même ; enfin, table rase ! Le tout en présence de la tranquillité, et, on peut le dire, de la prospérité du pays, de la majorité dans les Chambres, et d'une armée fidèle.

Les rues, dès le matin, se remplissent de gens ayant plus ou moins bonne mine ; — le *moins* prévaut. — L'insurrection est un peu partout. Un déménagement s'opère en face de chez moi au ministère de l'intérieur. Vers midi, arrive, en voiture, et mené comme en triomphe, un nouveau ministre (Odilon Barrot) qu'on installe. Puis une heure n'est pas écoulée qu'on le voit sortir se dirigeant vers la Chambre des députés et j'entends dire autour de moi : « Voilà un ministre venu en voiture qui s'en retourne à pied ! »

Quand les affaires publiques se font dans la rue, les portiers sont naturellement les premiers et les mieux informés. Le mien me tient au courant. Il

m'annonce que le roi est parti et qu'on va proclamer la république. Je vais sur la place du Palais-Bourbon où l'on est assez calme. Mais les affiches se succèdent rapidement sur les murs qui en sont couverts.

Un grand bouleversement est accompli : le *National* et la *Réforme* nous imposent leurs hommes. La journée du 24 février a changé la face de la France. Le gouvernement a laissé faire, et, comme le prédisait M. Dupin, nous avons la révolution des bras croisés.

J'ai vu, et je m'en indigne en l'écrivant, des soldats livrer leurs armes et défiler ainsi devant la populace armée. Oui ! je viens d'assister à un tel spectacle et j'ai senti le vieil honneur français se révolter en moi, cet honneur qui, comme le disait M. de Maistre à madame de Swetchine, est « la superstition de la vertu... »

Cela me choque moins, peut-être (l'habitude apparemment), de voir rendre des sceptres ; mais abdiquer son épée !...

Les casernes s'emplissent d'une foule ignoble et sinistre qui s'empare des fusils, des sabres, des gibernes, qu'on leur cède sans discussion.

Après les journées de juillet M. de Sémonville me disait : « Maintenant il se passera des années avant de décider la troupe à faire feu sur le peuple. » Cela ne fut pas si long et le sera peut-être encore moins cette fois; mais que dire d'un gouvernement qui se laisse ainsi couler, qui s'affaisse et tombe sans chute ! Une révolution comme celle-ci, qui n'est, au fait, qu'une

émeute réussie, pouvait *se défaire* promptement et la revanche se prendre dès le lendemain; mais on n'essaye pas même de prolonger la lutte et de se retrancher sur quelque point. Et voilà quinze ans qu'on ne nous entretient que des précautions prises, du qui-vive sur lequel on est continuellement. C'était bien la peine d'avoir environné Paris d'une ceinture de forteresses, et l'humiliation d'un pareil dénoûment s'accroît de toutes les louanges qu'on ne cessait de donner à la haute prévision du gouvernement de Juillet!

Il y a, dans ces deux dernières révolutions, d'étranges rapprochements à faire! J'indique les principaux : Un prince héréditaire meurt de mort fatale et laisse un enfant, futur héritier du trône. Vainement des députés dévoués avertissent le roi des inconvénients du gouvernement personnel, de la désaffection ou au moins de l'indifférence des masses et notamment de la garde nationale de Paris; le discours de la couronne contient des paroles blessantes pour l'opposition; sur ces entrefaites vient, en 1830, la prise d'Alger; en 1848, celle d'Abd-el-Kader: ordonnances contre la presse, ordonnance contre les banquets; puis du mardi au jeudi soir trois jours de lutte, le second elle devient sanglante, le troisième décisive. Les deux chartes tombent avec les deux trônes; le même dénoûment se répète, et l'on voit par deux fois un roi de soixante-quatorze ans abdiquer en faveur de son petit-fils âgé de dix ans, et à cette abdication, même réponse de l'insurrection :

« Il est trop tard ! » Le courage des femmes; le monarque déchu adoptant l'Angleterre pour terre d'exil... Où le contraste commence, c'est entre la retraite de l'un et la fuite de l'autre, retraite déplorable, fuite honteuse... Ici le fait de 1830 se complète, et désormais il porte avec lui sa moralité.

Mon neveu revient de sa faction à l'École militaire. Ce n'est pas seulement au figuré que nous sommes sur un volcan : il a vu, malgré toutes les représentations qu'on pouvait leur faire, des hommes ivres et armés pénétrer dans les magasins de l'artillerie, y fumer et tirer des coups de fusil au milieu des poudres. C'est grand hasard s'il n'arrive pas quelque affreuse explosion. De plus, on craint le pillage pour cette nuit. Je vais à l'ambassade de Sardaigne, dont les excellents hôtes ont donné un asile à ma belle-sœur. Je m'aventure dans les rues dont l'aspect est moins troublé que je ne l'aurais pensé le soir d'un pareil jour. Sur le pont Royal un homme me dit : « J'ai froid ; vous devriez bien me donner votre manteau. » Je lui réponds : « Si vous avez froid, venez vous chauffer, il y a bon feu à la grille des Tuileries. » En effet, on y brûle des tables et des bancs du château.

25 FÉVRIER.

Un soleil de mai! Toute la population de Paris est dehors; elle va se promener, regarder les barricades. Une chose digne de remarque (peut-être aussi de pitié), c'est que tout lui fait spectacle. De jolies femmes se hissent sur ces monceaux de pavés roulants; moi-même je veux voir, et des hommes qui m'auraient tiré, hier, des coups de fusil, me tendent la main pour m'aider à monter. J'entre aux Tuileries. Je passe sous ces portes, closes pour moi depuis dix-huit ans; je lis, inscrit sur les vitres: « Mort aux voleurs! » C'est toujours bon à afficher. Cela me rappelle le mot du prince de Ligne : « On en pend quelques-uns pour persuader aux autres qu'ils sont honnêtes. »

Le risque d'être étouffé m'empêche de pénétrer dans les appartements. Au dehors, des nuages de papiers s'échappent des croisées à travers les airs. Un spectateur, auquel je m'informe d'où ils proviennent, me répond : « C'est qu'on fait le dépouillement des archives. » J'en ramasse un fragment: c'est un compte de cuisine!

La *Revue rétrospective* nous apprit bientôt qu'on n'avait pas tout jeté.

La voie publique, les boulevards surtout, sont dévastés. Le peuple a usé et abusé de ce qu'il regarde comme à lui : la rue. Je lisais dernièrement dans

une description de Paris : « Les arbres séculaires de nos boulevards sont un objet d'admiration pour les étrangers et de respect pour les Parisiens. » Je ne suis pas frappé du respect. La plupart de ces arbres sont aujourd'hui coupés au pied et couchés en travers, obstruant le passage. Les deux rangs de guérites qui bordaient les contre-allées sont renversés; plus un seul banc, plus un parapet, plus un garde-fou. Tout ce qui était fer a été arraché, ce qui était bois a été brûlé. Le peuple, *avec cet admirable bon sens qui le caractérise* (phrase obligée ; ici elle rencontre juste...), montre son discernement dans ses excès mêmes. Ainsi, chacun démolit de préférence, suivant sa profession et avec l'arrière-pensée de se préparer de l'ouvrage : le maçon s'en prend aux moellons ; le serrurier aux grilles et aux balustrades ; le vitrier casse les vitres, et, mardi, aux Champs-Élysées, des rempailleurs brûlaient les chaises.

Un élève de Saint-Cyr passe à cheval, suivi de deux aides de camp en blouse. Ils parcourent les boulevards en proclamant, au nom du gouvernement (lequel?), la reddition de Vincennes. J'aperçois un individu en bonnet rouge qui me déplaît. Du reste tout est parfaitement calme. Le trouble, aujourd'hui, s'est concentré dans le quartier de l'Hôtel de ville. C'est le soir, seulement, que je l'apprends chez madame de L... Son mari a déployé une énergie, un

courage digne des temps antiques. Il a harangué le peuple sous les baïonnettes. On l'appelait à comparaître à la fenêtre, comme le roi Louis-Philippe en 1830, et à chaque fois il versait sur cette tourbe des torrents d'éloquence dont le résultat a été de les faire renoncer, pour le moment, au drapeau rouge, symbole de la république idem, qui, déjà, menaçait de nous envahir. Des gens, envieux de l'immense et pur succès que cette journée a valu à M. de L..., ont prétendu qu'il était parti pour l'hôtel de ville avec des idées contraires à celles qu'il a exprimées; qu'elles ont changé chemin faisant, et même à mesure qu'il parlait. Un de ses *amis* ajoutait : « Il faut d'autant moins dire cela que c'est peut-être vrai. »

De fait, dans le mouvement des opinions et le courant si rapide où nous sommes jetés, leur variation n'est qu'une affaire de temps. Quelqu'un, cité pour changer fréquemment d'opinion, disait avec naïveté : « Cela tient à ce que je réfléchis plus vite que les autres. » Changer à tout vent est chose aujourd'hui si commune, qu'il n'y a plus à s'en étonner. Le phénomène, pour une girouette, c'est de tourner sans vent... Eh bien, j'en connais !

Vers dix heures, M. de L... rentre, épuisé de fatigue, mais l'esprit libre et trouvant toujours des choses obligeantes à dire. Il va se jeter un moment sur son lit, puis il retournera à l'hôtel de ville.

26 FÉVRIER.

Deux personnes qui ont entendu, hier, les allocutions de M. de L..., en parlent diversement. « Vous ne pouvez, me dit l'une, vous faire idée d'un tel effet! La foule était comme suspendue à ses lèvres! Il a renouvelé les prodiges de l'éloquence antique. »

Le second témoin était resté moins frappé de l'admiration des auditeurs pour son talent que pour sa façonde. Il les avait entendus dire dans leur langage vulgaire : « Décidément, c'est celui-ci qui *blague* le mieux! » Soyez donc sublime!

Je passe chez madame Récamier. La pauvre femme perd la vue, et pour ménager ce qui lui en reste elle s'entoure d'obscurité. On ne pénètre qu'à tâtons dans le grand salon de l'Abbaye aux Bois : les volets, les rideaux, sont fermés, et le jour de la porte ne suffirait pas à guider vos pas si la douce voix de la pauvre aveugle n'aidait à vous diriger vers le grand paravent qui abrite son fauteuil. Vos yeux restent quelque temps voilés comme les siens; mais vous êtes en pays ami, et vous reconnaissez les voix de M. Ampère, de M. Brifaut. Hélas! on ne peut plus entendre celle de Ballanche, et l'on n'entend pres-

que plus jamais celle de M. de Chateaubriand. Il reste enveloppé dans son immuable taciturnité et dans un silence qu'on aime à croire bienveillant. Peu à peu, ma vue s'éclaircit : je distingue les personnes, les objets ; le grand tableau de Corinne, qui occupe tout un côté de l'appartement, m'apparaît dans sa beauté. J'ai connu Gérard ; j'ai aimé sa personne, son esprit; j'aime encore son talent, malgré la réaction. Pendant trente ans de ma vie, j'ai rarement manqué à ses soirées du mercredi quand il avait son logement aux Quatre-Nations, puis quand il fit bâtir sa petite maison rue de l'Abbaye. La société y était agréable, et curieuse par sa composition de célébrités de tout genre, artistique, littéraire, indigène, exotique. Un soir que je m'acheminais vers sa demeure, une pensée triste traversa mon esprit. « Quand, depuis trente ans (me disais-je) vous frappez toutes les semaines à jour fixe à la porte de la même maison, il y a de funestes chances pour qu'on vous réponde, à la fin, que le maître n'y est plus. » A mesure que j'avançais, mon pressentiment avait acquis une telle force, que ce fut sans surprise, mais non pas sans une peine véritable, que j'appris, en effet, à sa porte, que Gérard était mort le matin !

Rien n'égale la profonde indifférence avec laquelle M. de Chateaubriand, jadis si passionné en politique,

accepte les révolutions. Il y a loin du temps où nous l'entendions dire chez la duchesse de Duras, à l'occasion de l'élection d'un député jacobin auquel les royalistes avaient donné leurs voix : « Il est indispensable de faire avaler au roi quelques jacobins pour lui faire rendre les ministériels qu'il a dans le ventre. » Madame de Vir... lui répondit alors : « Savez-vous que vous êtes un dangereux apothicaire ! Vous vous servez de poisons comme remèdes. »

Quand on lui a appris la chute du gouvernement de Juillet, il s'est borné à dire : « C'est bien. Cela devait arriver. »

M. Ampère a bon espoir et accepte tout ; M. Brifaut n'accepte rien. Nous avons parlé du dernier succès oratoire que M. de L... a obtenu. Ce ne sont pas de ces discours que M. de Salvandy appelait « des coups de lyre dans l'eau. » Il faut bien reconnaître qu'il a frappé plus juste hier, et que cette journée fait honneur à son courage. M. de Lom... vient d'avoir une conversation avec un ouvrier ; il a été étonné de sa modération, qui ne s'est démentie que dans la phrase suivante : « Il faudra pourtant bien en venir à balayer les nobles. » — « Mais M. de L... est noble, a observé M. de Lom. . » Par les *nobles*, il entendait les titres, qu'on a en effet balayés deux jours après. « Cela doit bien contrarier le faubourg Saint-Germain ! » me disait quelqu'un de la Chaussée-d'Antin. — « Mon Dieu ! oui, lui ai-je répondu. M. de Montmorency va être réduit à son nom tout court. »

La peine de mort et le serment sont aussi supprimés. « Vous ne risquez rien, maintenant, disait une dame de mes amies, de jurer de m'être fidèle jusqu'à la mort : on ne jure plus, — on ne meurt plus. »

On dirait qu'on a craint de voir s'user le goût des révolutions, et l'on a aboli la peine de mort pour les délits politiques, afin d'en faire durer le plaisir

J'ai trouvé, ce soir, l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Autriche prenant le thé avec les sentinelles du poste établi à leur porte ; c'étaient tous gardes nationaux de la société. Chacun paye de sa personne avec un grand zèle pour le retour d'un ordre quelconque.

A Sainte-Valère on chante la grand'messe les portes ouvertes. — Je vais me promener aux Champs-Élysées. Je traverse la foule. L'écusson peint sur ma voiture n'excite aucune rumeur. Je croise sur la place Louis XV des ecclésiastiques en soutane, et je n'entends point crier : A bas les calotins ! Je me demande ce qu'est devenue la révolution ; je n'en retrouve point là les allures. Elle existe pourtant bel et bien, et Dieu sait où elle nous mènera ; mais il faut convenir qu'elle se présente cette fois avec une physionomie particulière et que je ne connaissais pas encore aux révolutions depuis le temps que j'en vois, c'est-à-dire depuis ma naissance ou à peu près. Décidément il y a du bon dans ce peuple, et je crois lui rendre justice en disant qu'il mérite d'être gouverné. J'ajouterais même, avec M. de Bonald, qu'il en a le droit. Malheureusement je crains qu'il n'en use pas.

Mais ses mœurs se sont certainement adoucies depuis la première révolution, qui, dès son début, fut affreuse. J'étais le 5 octobre à Versailles. Le premier jour où l'on voit verser du sang laisse un souvenir ineffaçable. Tout m'est encore présent : le château envahi par la populace, cette place d'armes où l'on massacrait les gardes du corps, l'asile que nous offrîmes à trois d'entre eux dans la maison qu'occupaient mes parents rue de la Chancellerie. Il y avait au premier étage un cabinet dont, au moyen d'un ressort caché, l'escalier tournait sur un pivot et rentrait dans le mur. La trahison seule aurait pu faire découvrir une pareille cachette, — et nos gens étaient sûrs. — Ma mère, qui était alors de service auprès de Mesdames, passa la nuit dans les appartements du château avec madame de la Rochejacquelein, qui le mentionne dans ses mémoires. — Moi, je logeais, avec ma bonne, dans le haut d'une des maisons de l'Orangerie; et, le soir, pendant que nous étions à souper, nous entendîmes tout à coup retentir sur le pavé le pas d'une troupe à cheval. Nous courûmes à la fenêtre : c'étaient les gardes du corps qui quittaient Versailles et gagnaient les bois de Satory. — A mesure qu'ils sortaient par la grille du Dragon et que leur bruit s'éloignait, les sons d'une vielle organisée qui venait derrière eux nous arrivaient plus distincts. Elle jouait l'air populaire alors : « L'amour est un enfant trompeur... » Ces musiciens ambulants passaient pour des espions. A quelle solde était celui-ci ? Enfin, cette marche militaire au mi-

lieu des ombres et ces chants qui la suivaient ne sont jamais sortis de ma mémoire. Premières impressions de mon enfance, vous venez vous confondre après soixante années avec celles d'une révolution nouvelle. Faut-il donc voir toujours cette pierre de Sisyphe, menaçant nos têtes et prête à nous écraser, que nous soulevons toujours et qui toujours retombe! — Tournerons-nous sans cesse fatalement dans un cercle infranchissable? Les mêmes phases se reproduisent invariablement, et serait-il également vrai de dire que rien ne dure et que rien ne finit! Pourtant mon cœur se sent plus à l'aise à cette révolution-ci qu'aux autres : je n'ai par devers moi ni serments, ni fonctions, ni affections. Il n'en était pas ainsi en 1814 et surtout en 1830!

A propos de serment, j'ai dit qu'on l'avait supprimé, et on a bien fait. Il y avait des gens qui se croyaient obligés de le garder : on ne laissait pas leur conscience en repos; on la traquait, on la poursuivait dans tous ses retranchements; un légitimiste (je ne sais plus à quelle occasion) fut sommé de prêter serment au dernier gouvernement devant un tribunal. Comme il hésitait et cherchait à éluder le texte : « Point de périphrases, monsieur, lui dit le président; prononcez le serment en toutes lettres sans omettre les points et les virgules. — Eh! bien, soit! » reprit l'interpellé après y avoir un peu réfléchi et voilà ce qu'on obtint de lui : « Je jure obéissance aux lois, virgule; fidélité à la charte constitutionnelle, virgule; et au roi Louis-Philippe, point. »

Ce soir, un pair et un député s'adressaient réciproquement de tardifs reproches. C'était une assez bonne leçon d'enseignement mutuel. « Quand dernièrement vous discutiez l'adresse, disait le premier, qu'aurait-il fallu pour prévenir la chute de la monarchie? Seulement trente complaisants de moins dans votre Chambre. M. G... se retirait. On n'en demandait pas davantage. Tout se réduisait à une question de cabinet. Mais vous ne saviez rien refuser au moindre désir ministériel. » A cela le député ripostait : « N'étiez-vous pas, de votre côté, des contradicteurs bien obstinés? » Et il prétendait qu'au dernier mariage qui s'était célébré dans la chapelle des Pairs, au moment où le prêtre adressait aux futurs conjoints la question sacramentelle : « Consentez-vous, etc.? » un témoin avait répondu pour eux : « Est-ce qu'on dit jamais *non* au Luxembourg? » A cette mauvaise plaisanterie, Sa Seigneurie, un peu piquée, répliqua qu'on savait ce que valait un vote de député, que cela était coté comme à la Bourse. « Oui, reprit l'autre, mais pas au-dessous du pair. »

1er MARS.

On voit reparaître sur les murs l'inscription : *Liberté, Égalité, Fraternité!* Je crois avoir raconté dans mes premiers souvenirs que, lorsque le premier Consul la fit gratter de dessus le palais des Tuileries,

quelqu'un dit : « Il gratte où cela le démange ! » Ces trois mots ont affriandé bien des gens, et l'engouement qu'ils excitent rappelle l'exclamation d'un pauvre hère qui regardait à travers les vitres l'étalage gastronomique de Chevet et disait en soupirant : « Les truffes... c'est si bon ! Et dire que je n'en ai jamais goûté ! » Je suis au même point pour la liberté, la fraternité, l'égalité. Je les trouve certainement excellentes, mais je ne sais pas trop quel goût elles ont. Enfin, on assure que nous allons en goûter à satiété !

En traversant le Carrousel, j'apprends l'arrivée du roi Louis-Philippe en Angleterre. Il aura pu, en débarquant, répéter encore cette exclamation qu'on prétend lui être échappée plusieurs fois dans la journée du 24 février : « Comme Charles X ! » Il aura pu se rappeler aussi ce qu'il écrivait le 1er novembre 1846 au roi des Belges dans une lettre que la *Revue rétrospective* nous a fait connaître : « Quand je représentais à Louis XVIII (c'était à Lille, en 1815) qu'il lui était facile de se retirer à Dunkerque, et d'y rester aussi longtemps qu'il le voudrait avec la libre communication de la mer en s'y rendant par Calais. — J'irai plus sûrement, me dit-il, en passant en dehors de la frontière. — Alors, sire, lui dis-je, Votre Majesté n'ira pas du tout, car les frontières sont un Rubicon

qui ne se repasse plus une fois qu'on l'a franchi. »

Voilà le Rubicon de la Manche franchi par Louis-Philippe. « Nous nous sommes trompés sur lui, disait depuis sa chute un de ses anciens ministres, décidément c'était une nullité incomprise. » Rien n'est moins juste qu'une semblable allégation, et pour s'en convaincre il suffirait de lire ce qu'on a imprimé de ses lettres dans cette *Revue* que je viens de citer. Plusieurs sont fort remarquables, et, si leur publicité vient d'un ennemi, on peut dire que la haine l'a aveuglé.

4 MARS.

Pendant la débâcle de jeudi, un solliciteur se trouva seul dans un bureau du ministère des finances dont tous les employés étaient sortis pour aller voir la révolution. Il était venu demander une place. « Si je prenais une des leurs ; » se dit-il. Et notre homme d'entrer en fonctions. Il se chauffe, lit le journal, comme un véritable chef de bureau. On vient demander des expéditions ; il les donne. On le croit placé là par les nouvelles autorités ; il finit par le croire aussi. Enfin, depuis huit jours il contribue pour sa part à sauver la France avec le gouvernement, qui, du reste, n'a pas eu d'autre diplôme et ne s'est pas différemment installé.

Le bataillon qui s'est aussi de même improvisé et a pris pour caserne les appartements des Tuileries s'obstine à y rester. Ils disent que leur mission est

d'empêcher le pillage, de veiller à ce qu'aucun objet du mobilier ne soit détourné. Il y a des gens méfiants qui pensent qu'il serait bien de surveiller les surveillants, et, lorsqu'ils s'en iront, de leur faire retourner leurs poches. De leur côté, ces dignes conservateurs poussent la susceptibilité jusqu'à déclarer qu'ils mourront plutôt que de se laisser visiter. « La garde meurt, disent-ils, mais elle ne rend pas ! » en faisant une légère variante à ce mot superbe, que le général Cambronne ne s'est jamais souvenu d'avoir dit.

Il y a des gens qui se sont révoltés jeudi dernier parce qu'on leur a persuadé que le gouvernement voulait les empêcher de dîner. C'est ainsi qu'ils ont compris l'interdiction des banquets. Cela m'a rappelé une conversation que ma bonne entendit jadis entre deux ouvriers qui, assis sous sa fenêtre, discutaient au sujet du *veto* suspensif. Le plus âgé en donnait ainsi l'explication à son camarade : « Figure-toi que tu as fait ta journée, que tu as faim et que tu t'apprêtes à manger ton souper, assis sur un banc, comme nous voilà. Le roi passe. Il dit : *Veto !* — Présent ! répond un garde du corps. Il te prend ta soupe, la mange à ta place, et... voilà ! »

Je connais un médecin Tant-Mieux qui a un malade Tant-Pis. Jamais celui-ci ne consent à admettre qu'il y ait pour lui chance de salut. Il conteste au docteur l'efficacité de la médecine en général et de chacun de ses remèdes en particulier. S'il change ses ordonnances, s'il parle d'essayer d'un traitement nouveau, son malade prend à tâche de le déjouer. « Vous n'y pouvez rien. C'est du temps perdu. » Il semble mettre de l'amour-propre à être inguérissable. Il y a des gens qui font la même chose en politique. Je leur entends dire aussi : « Le mal est sans remède. Le corps social ne résistera pas à cette crise. Nous périrons ! » C'est leur refrain. J'aime mieux celui que M. de Girardin a adopté dans son journal : « Confiance ! confiance ! » répète-il courageusement chaque matin. Il prétend qu'il faut faire bonne contenance, se réunir, tenir maison ; et, prêchant d'exemple, madame de Girardin vient d'envoyer des invitations pour après-demain. J'imagine que la politique dominera, cette fois, dans ce spirituel salon ; et, quelque intérêt qu'elle présente, je pourrai bien regretter la dernière soirée que j'y passai et qui fut exclusivement consacrée au magnétisme. Une somnambule en fit les frais. Nous étions peu nombreux. M. Adam se mit au piano ; un petit virtuose de douze ans l'accompagnait sur son violon, et la scène commença. Qu'on se figure une jeune fille très-commune de manières et de tournure, magnétisée par une femme, qui, rien qu'en la regardant, l'endort. Il serait peut-être plus exact de dire : *la réveille*, car, voilà que tout d'un coup ce vi-

sage insignifiant, sans expression, sourd et muet de naissance, comme disait Thomas, s'anime et s'embellit. Cette taille, tout à l'heure sans élégance, sans élasticité, grandit et s'assouplit : bref, le vulgaire devient sublime, et, ainsi transformée, la dormeuse n'a plus d'oreilles et d'yeux que pour les accords des musiciens et les regards de la magnétiseuse qu'on me dit s'appeler madame Lafontaine et être la femme d'un médecin. Il est à remarquer que l'attraction magnétique ne se manifestait chez la somnambule que par une pantomime continue et une variété extraordinaire de poses. Elle ne parlait pas, ne répondait à aucune question ; mais, toujours en mouvement, pathétique et noble dans ses moindres gestes, tantôt elle se courbait en suppliante et se relevait en reine, tantôt on aurait pu la croire en l'air, soutenue par une main invisible, et, tandis qu'elle effleurait ainsi le sol posant à peine sur la pointe d'un pied ou d'un genou, rien, en elle, ne trahissait le moindre effort, son col flottait avec la mollesse et la grâce de celui du cygne, et ses bras et ses mains, comme de blanches ailes, se déployaient vers le ciel.

Mais, si l'action magnétique était suspendue, si la musique s'arrêtait, le noble, le gracieux, l'aérien, tout s'effaçait, la grisette se retrouvait, commune, familière, jouant avec le petit violon, lui demandant des airs de polka et voulant la faire danser à la duchesse de D...

Un des spectateurs complétait le piquant de cette représentation. Passionné pour le magnétisme, le

pratiquant, le professant, il paraissait aussi agité que la somnambule et allait se placer de temps en temps auprès de madame Lafontaine comme ces enchanteurs que nous voyons dans les contes, surgissant à côté des bonnes fées, le plus souvent pour gâter leur besogne; mais, ici, le sorcier était bienveillant et sa préoccupation venait uniquement de la crainte de nuire par son influence occulte à l'action officielle de la magnétiseuse et d'affaiblir, en la divisant, l'attention *du sujet*. Dans un moment où je me trouvai près de ce personnage, comme il frétillait sur sa chaise et paraissait faire effort pour se contenir, je pensai qu'il éprouvait quelque incommodité et je lui demandai tout bas ce qu'il avait. « Je me neutralise, » me répondit-il avec un sérieux qui pensa compromettre le mien; et il m'expliqua qu'il retenait tant qu'il pouvait son fluide dans la crainte d'opérer malgré lui et de faire faire à la somnambule ce qu'on appelle défaut en terme de chasse.

Il nous parla, à ce propos, de la contrainte qu'il avait récemment exercée sur une dame qui s'était empoisonnée dans un moment de désespoir et n'en voulait pas convenir. « Je l'endormis, nous dit-il, j'obtins l'aveu... Il était temps d'agir! je ne la quittai qu'après lui avoir produit par mon influence l'effet de l'émétique. »

5 MARS.

Notre soirée d'aujourd'hui a été moins pittoresque

que celle dont le récit vient de se trouver sous ma plume. Nous espérions y voir quelque membre du gouvernement provisoire, au moins un; mais M. de L..., fatigué de sa journée, s'était couché; cette lassitude le prend souvent depuis la révolution. On est peu disposé à le plaindre de la peine qu'il se donne, et j'entendais des gens dire : « Quand on a soulevé le monde, il faut pouvoir le porter. » Du reste la société présentait un assez curieux mélange. Deux duchesses de l'ancien régime et, certes, non les moins aimables, mademoiselle Rachel, M. Dupin; M. de B... qui occupe volontiers la tribune et parle deux heures de suite sans jamais toucher au verre d'eau sucrée qu'on place devant lui : aussi le *National* prétend que c'est un moulin qui va sans eau; MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas; J. Sandeau, l'auteur de *Mariana;* Musset, dont G... remarquait malignement que l'esprit et le talent ont passé en proverbe; puis quelques-uns de ces auteurs qu'on a bien assez d'avoir vu une fois et qui, ainsi qu'on le disait de Poinsinet, ont cela de commun avec leurs pièces. M. de Givré, connu pour l'accusation de nihilisme qu'il avait portée contre le dernier ministère et qu'un journal avait ensuite adoptée pour épigraphe en inscrivant quotidiennement en tête de ses articles : « Rien! rien! rien! » Ce qui faisait dire à un de ses lecteurs : « Ordinairement les résumés se mettent à la fin. » M. de R..., lui aussi, craint d'être réduit *à rien*, d'autant plus qu'il a *quelque chose* à perdre; je lui disais, en comparant cette révolution-ci à d'autres plus san-

glantes : « Mieux vaut encore être ruiné que guillotiné, et perdre la bourse que la tête. — Je ne sais pas ! » m'a-t-il répondu tristement.

Ploratur lacrymis amissa pecunia veris.

Enfin, nous avions à notre soirée un empereur en expectative et un Dieu renversé : M. Napoléon Bonaparte et M. Enfantin, être suprême supprimé qui, de père des Saint-Simoniens, est descendu à un emploi dans les chemins de fer.

Il y avait certainement là de quoi donner une curieuse représentation, si tous ces personnages eussent joué leur rôle ; mais, chacun ne voulant être que spectateur, je regrettai la somnambule.

10 MARS.

Aujourd'hui, à voir la quantité d'affiches, on peut dire que les murs ont encore *plus de bouches que d'oreilles*. Ils parlent sur tous les tons par les milliers de placards qui les couvrent et qui s'adressent aux diverses professions. Dans l'une d'elles, on indique aux domestiques un local, rue du Bac, pour s'y réunir et délibérer. On payera cinq sous à la porte. J'ai ajouté au crayon : « Les femmes de chambre entreront gratis » Et j'en ai quelque scrupule. Je crains qu'il n'y ait foule, et, pour le peu qui

nous reste de police, je ne voudrais pas lui susciter des embarras.

On nous rapporte, ce soir, qu'à cette réunion de domestiques, un d'entre eux a émis le vœu que les rôles changeassent. « Assez, et trop longtemps, a-t-il dit, les domestiques ont servi les maîtres. Je propose qu'à leur tour les maîtres servent les domestiques. » La discussion s'engageant sur ce terrain, un cuisinier de bon sens s'est levé et a déclaré qu'il s'opposait formellement à ce que son maître lui fît la cuisine. « M. le comte n'y entend rien du tout, a-t-il ajouté; il me ferait faire mauvaise chère. Je préfère qu'il continue à manger de mes ragoûts, parce que j'en mange aussi par la même occasion et qu'ils sont très-bons. » Cette judicieuse observation a fait lever la séance; mais je ne conseille pas à son auteur de se présenter à la réunion des cuisiniers *saucialistes*, comme on les appelle, il y serait fort mal reçu.

A propos de tant de clubs qui s'organisent (est-il jamais sorti quelque chose de bon d'un club?), il devient évident que l'*expérience* ne corrige pas, et c'est ce qu'on peut dire de plus fâcheux pour elle. M. Guizot l'appelle : « Une flamme qui n'éclaire que ceux qu'elle dévore. » Mais je connais des gens qu'elle brûle sans les éclairer. Un de ceux-ci me disait : « Nous voilà en république, le plus fort est fait ! » — « Dites que le plus fort est défait ! » Ce peuple-ci est bien plutôt révolutionnaire que républicain, et ce qui flatte surtout ses instincts, c'est l'anarchie. J'entends professer de singulières doctrines sur le droit au travail, qui,

pour beaucoup de gens, pourrait bien n'être, au fond, que le droit de ne rien faire. Du reste, la plupart de ces associations d'ouvriers durent peu. Dès qu'il s'agit de se cotiser, chacun se retire. Celle des couteliers n'est formée que d'hier, et déjà les mauvais plaisants disent qu'elle branle dans le manche.

De dessous ces pavés qu'on vient de lever dans nos rues, on dirait qu'il sort de vieux Jacobins des voltigeurs de Robespierre, enterrés là depuis cinquante ans, et qui, eux aussi, n'ont *rien appris, ni rien oublié!* Quelques meneurs plus habiles cherchent à les contenir : ils leur remontrent que la nouvelle révolution ne doit pas être une imitation trop fidèle de l'ancienne; qu'il est prudent d'en modifier quelques traits et de ne pas trop laisser reconnaître 1793 dans 1848. Cette précaution me fait songer à cet amant qui voulait avoir le portrait de sa maîtresse, et qui, craignant de nuire à sa réputation si on le reconnaissait entre ses mains, recommandait au peintre de ne pas le faire trop ressemblant.

M. Alphonse Karr dit spirituellement : « Ce qui me déplaît dans le changement, c'est que c'est toujours la même chose. *Non alium videre patres, aliumve nepotes adspicient.* » La même chose, non pas précisément, mais au moins des choses différemment semblables.

Tous les écrivains et employés du *National* se tiennent et remplissent les places. C'est la puissance de la camaraderie, fortifiée par celle des banquets et élevée à sa plus haute expression. Nous les verrons

tous ministres, comme on vit sous l'empire tous les habitués de M. Daru devenir académiciens. On a gardé le souvenir de ses déjeuners littéraires dont j'ai connu la plupart des convives. Ils se firent tous entre eux la courte échelle, et chacun d'eux parvint à son tour au fauteuil académique. Tout le déjeuner y passa !... jusqu'aux hors-d'œuvre.

Pour le moment, disais-je à un républicain, je ne vois rien qui nous menace d'un Sully ou d'un Colbert. Si vous avez des gens propres à diriger les affaires de la France, voilà bien le moment de les produire. Mais les grands hommes de la *Réforme* et du *National* ne me rassurent pas complétement. Ils prétendent soumettre le corps social à des épreuves de jeune homme, et, quand on leur oppose sa décrépitude, ils en parlent comme cet octogénaire qui se figurait qu'il était rajeuni et disait : « Du temps que j'étais vieux... » Il n'y a rien que je craigne comme les expériences au défaut d'expérience. Je crains surtout les innovations en matières de finances. Voyez déjà comme l'argent se cache et surtout l'or. J'avais 10,000 fr. déposés à la Banque de France ; j'ai voulu les ravoir ; on refuse de me rembourser en numéraire. Le papier, me répond-on, est une monnaie courante. Quelle *monnaie !* Des billets de 1,000 fr.! Et quel fournisseur consentira aujourd'hui à me rendre la monnaie de cette monnaie ?

En 1803 je traversais l'Alsace : nous avions alors l'impôt des barrières. Un bon Allemand, installé de la veille dans son emploi de commis, me fit des dif-

ficultés pour prendre les quatre sous que je voulais lui donner pour le péage, objectant que la loi autorisait à ne recevoir que la quarantième partie en cuivre dans les payements qu'on faisait au gouvernement. J'aimerais mieux aujourd'hui le *billon* que les *billets*. M. de Vérac a voulu se procurer mille francs en or pour porter sur lui à tout événement : ils lui ont coûté onze cent vingt francs en argent. On dit à cela que les *Louis Blanc* ont fait disparaître les *louis jaunes*.

J'entends crier beaucoup de gens qui, les premiers jours, prenaient assez bien leur parti de la révolution. Pour eux, la République est moins une affaire de *sentiments* que de *centimes*, et voilà que précisément on leur en demande quarante-cinq de surcroît ! Je viens de recevoir une espèce de sommation qui m'invite à m'acquitter le plus promptement possible. La suscription porte : « Au citoyen comte d'Estourmel. » « A la place de monsieur, disait mon portier qui m'entendait murmurer et qui a pris le chiffre au pied de la lettre, j'aimerais mieux payer tout de suite ces neuf sous et qu'on ne me fît point de frais. »

Madame D..... m'a confié que les neuf sols lui coûteraient bien près de quarante mille francs. Je la plains et voudrais être à sa place. C.... observe que cela ne fera que quarante centimes parce qu'on a gagné de ne plus payer les cinq centimes au pont des Arts. Voilà les économies du gouvernement républicain ! Comme le charlatan on donne la drogue

pour rien, puis l'on fait payer la fiole. Cet énorme impôt qu'on exige ainsi à brûle-pourpoint me fit songer (sauf le respect que je dois au gouvernement) à un récit d'attaque nocturne que je lisais dans mon journal. « Le sieur Chevalier, s'acheminant vers son domicile, a été accosté par quatre individus qui, sans provocation aucune de sa part, lui ont ravi sa bourse, sa montre, son mouchoir et son parapluie. » Un voleur qui vole sans être provoqué!.. En voilà du style naïf!

Le « Salut et fraternité » reparaît au bas des lettres. Nous avons, en général, de sots compliments pour les terminer. Entre la *haute considération* et la considération *parfaite*, *distinguée*, *très-distinguée* et *la plus distinguée* je serais tenté de me décider pour la formule : *Je suis, avec tous les sentiments qui vous sont dus.....* » Alors, c'est à chacun à faire son compte et personne n'est en droit de trouver qu'on ne lui en rend point assez.

M. Th.... auquel on demandait si une grande dame de sa connaissance n'avait pas bien de l'esprit, répondit diplomatiquement : « Elle a tout l'esprit que je lui crois. »

Aujourd'hui, fait et vend des journaux qui veut; on ne peut traverser la rue sans être entouré de crieurs qui vous poursuivent, leur marchandise à la main : Citoyen (le mot redevient en usage), ci-

toyen! voilà les nouvelles de ce matin pour deux sous! celles d'hier soir pour un! — Donnez-moi celles de demain. » Où allons-nous? et que deviendrons-nous? M. Amp..., que je viens de rencontrer, croit toujours que le gouvernement républicain convient à la France. Il voudrait me le persuader et il allègue le peu de difficultés qu'on a trouvé à l'établir le 24 février. « Un régime qui s'est fondé à la minute et comme par un consentement mutuel, n'est-ce pas admirable? — Soit, ai-je répondu, mais n'oubliez pas que l'admiration est un sentiment qui ne demande qu'à finir. »

Sans être précisément aux déclarations d'amour avec la République, je donnerais volontiers les mains à un mariage de raison fondé sur les convenances du moment. Mais on me demande trop. On voudrait de la passion, de l'enthousiasme, ce qui est moins facile à allumer que des lampions. « Je jurerais bien, nous dit M..., que plus tard on sera charmé d'avoir la République. — Je le veux bien, lui ai-je répondu, vous jureriez; mais votre affimation ne suffit pas, et en pareille matière ce n'est pas assez de dire comme quelqu'un de ma connaissance, logicien médiocre, qui recourait volontiers avec ses contradicteurs à l'argument suivant : Je vous donne ma parole d'honneur que j'ai raison, prétendant faire de son opinion une question de confiance. »

La Révolution, à son début, a gardé dans son langage une certaine réserve; mais aujourd'hui sa pensée se fait jour, et elle se déclare manifestement dans une circulaire de M. le ministre de l'intérieur aux commissaires qu'il a envoyés dans les départements, et où il leur donne tout bonnement pour mission de *révolutionner* le pays. Ce style n'a plus d'équivoques comme celui qu'on avait employé d'abord; toute obscurité cesse; nous voyons où l'on prétend nous mener; et l'on peut dire de ce qu'on nous réserve comme de cette tragédie de Crébillon : que sans l'exposition la *pièce* aurait été parfaitement claire. Celle qu'on prétend nous jouer trouve cependant une assez bonne partie du public disposée à la siffler. La *Presse* ne recule pas; elle tient tête et va jusqu'à dire à M. Ledru-Rollin : « Les gens que vous parlez de mettre hors la loi pourraient bien vous mettre hors la France. »

J'ai assisté à plusieurs de ces journées qui décident du sort d'un pays. Je n'ai guère vu de révolutions qu'on ne pût entreprendre de défaire en s'y prenant immédiatement; mais on les laisse enraciner, et ensuite, pour arracher le gouvernement qu'elles ont implanté, il faut attendre qu'il ait vieilli.

Le bruit se répand qu'un régiment est entré dans Paris, et, sous ce prétexte, M. Caussidière menace d'une émeute. Il dit que, si l'on vient *pour mettre l'ordre*, il ne répond plus de la tranquillité. Quelle

idée, aussi, d'avoir confié le soin de veiller sur nous à ce galant homme !

Je vais chez L..., où nous causons librement de la circulaire et des justes appréhensions qu'elle fait concevoir. M. de Champ.... objecte que le régime de la Terreur est frappé d'impuissance, qu'on tenterait vainement de l'établir, et qu'il y a une république impossible comme il y en a une inévitable. « Prenons garde, lui ai-je dit, qu'on ne finisse, à force d'audace d'un côté, et de faiblesse de l'autre, par rendre inévitable la république impossible. »

Il répond que notre jeune république est au berceau, qu'il faut laisser le temps de se former à un enfant qui ne fait que de naître. Je lui soutiens, moi, que l'enfant a des dents, et qu'il mord ; témoin les quarante-cinq centimes, les commissaires et les circulaires ; et j'ajoute que tout ce que je puis lui accorder en comparant le langage des premiers jours avec celui qu'on tient aujourd'hui, c'est que sa jeune république a été changée en nourrice.

Pendant que nous discutons, L..., qui est rentré dans son cabinet, vient de recevoir un rapport. On ne se bat point au faubourg Saint-Antoine, comme le bruit s'en était répandu, mais cela pourrait bien venir. « Il y aura peut-être quelques coups de fusil, dit-il à madame de Goyon, mais à une lieue de chez vous. Vous ne l'entendrez pas. »

Je finis ma soirée chez M. Molé, qui croit aussi à une lutte armée et prochaine, et craint que le parti anarchiste n'obtienne l'ajournement des élections.

14 MARS.

Il y a temps pour tout, et on le trouve quand on veut. Je remarque que les personnes les plus occupées sont en général les plus exactes. Elles savent le prix du temps et n'en dépensent que le nécessaire pour chaque chose, mais les dissipateurs n'en ont jamais assez. Aujourd'hui, contre mon ordinaire, je ne suis arrivé pour dîner qu'au moment où l'on se mettait à table à l'ambassade d'Autriche. « Mille pardons ! ai-je dit, si je suis en retard : c'est que je n'avais rien à faire. » C'était exactement vrai. J'avais perdu mon temps. S'il eût été question de l'employer, j'y aurais regardé.

J'ai dîné à côté de cette aimable comtesse Appony, que nous sommes menacés de perdre après vingt-deux ans de résidence à Paris. Constamment et également bienveillante, elle était le parfait modèle des ambassadrices. J'entends des esprits chagrins taxer de banalité cette bienveillance si aimable, et qu'ils accusent d'être trop générale. « Elle préfère tout le monde ! » disent-ils. Mais qu'on la voie à l'église, dont elle fait l'édification, ou dans son intérieur d'épouse et de mère, on connaîtra ses préférences, on se convaincra qu'elle sait choisir. Nous ne retrouverons jamais un corps diplomatique comme celui auquel nous nous étions habitués et que nous allons perdre, les bons et vertueux Brignoles, la gracieuse princesse de Ligne. L'ambassade d'Angleterre ne sera

sans doute pas continuée; des agents secondaires seront assez bons pour la République. D'ailleurs, que feraient ici des diplomates de premier ordre? Nous n'avons plus de secrets à pénétrer. La révolution joue cartes sur table. Il n'y aura plus que des chargés, ou (comme disait J....) des déchargés d'affaires.

Après dîner, je suis allé joindre madame de C... à l'Opéra italien. Je crains que la *Marseillaise* ne nous y poursuive. Elle envahit tous les théâtres. Mademoiselle Rachel a grand tort de lui prêter son appui. Elle semble se complaire à déclamer ce chant de mort, ce *Dies iræ* profane. Quand j'entends résonner les premières notes de cette marche terrible, il m'est impossible de songer aux triomphes, je ne me souviens plus que des supplices; et, quand je vois mademoiselle Rachel se poser en statue de la Liberté, avec le bonnet rouge, je suis tenté de lui dire, comme elle le dit elle-même si bien à Joas :

Eh! quoi! n'avez-vous pas des passe-temps plus doux?

La scène de Racine et de Molière devrait être à l'abri d'une telle profanation. Que la *Marseillaise* reste sur les théâtres du boulevard.

Hier, une actrice qui n'est rien moins que belle nous la chantait à la Porte-Saint-Martin. En outre de ses désagréments naturels, elle se croyait obligée de faire force contorsions et grimaces. A chaque couplet on lui criait « bis! » et elle recommençait comme de plus *laide*.

Aujourd'hui nous devions avoir les *Puritains*. « Allez voir sur l'affiche si on les donne, » avais-je dit ce matin à mon portier. Il est revenu : « Monsieur, on n'en donne qu'un. — Un puritain? — Oui, monsieur. » Et en effet l'affiche portait *I Puritani*...

On ferait un chapitre divertissant de la manière dont quelques domestiques comprennent des commissions et estropient les noms. L'hiver dernier, on avait envoyé de l'ambassade de Naples me prévenir que l'on danserait le soir chez la duchesse de Serra-Capriola. Le message me fut ainsi rendu : « On est venu inviter monsieur à danser à la soirée des cabrioles. » Chez Mezi, lorsqu'il était directeur des postes, on annonça M. Pozzo di Borgo : « Le maître de poste de Bordeaux. » A la sortie de l'Opéra, quand madame Pallavicini ou la princesse Belgiojoso demandaient leurs gens, les crieurs n'ont jamais manqué d'appeler la voiture de « Paul et Virginie » et de la princesse « Belle et joyeuse. »

Ce soir, les *Puritains* ont été remplacés par le *Nabuco* de Verdi. Décidément l'orchestre abuse trop de ses forces. Chaque jour on y introduit de nouveaux instruments métalliques, contre lesquels viennent se briser les voix fêlées des chanteurs, qui recommencent la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Jadis, un ténor n'avait à se défendre que contre les rhumes. On perdait une note, il y avait remède. « Nozari est allé dans les pays chauds, me disait le bonhomme Tarchi, pour récupérer son *si*. » Mais aujourd'hui l'orchestre, armé de tous ses cuivres, pro-

cède comme l'artillerie quand elle abat des files. Les notes tombent par octave. « *Fructus belli!* » disait un amateur en entendant, ou plutôt en n'entendant plus un chanteur dont la voix avait été emportée par l'artillerie de l'orchestre dont on charge les nouveaux opéras. Non! *Fructus Verdi!*

17 MARS.

La garde nationale a fait une démonstration dirigée, de fait, contre la fameuse circulaire de M. Ledru-Rollin, bien qu'elle ait pris pour prétexte la suppression des bonnets à poil. A l'hôtel de ville on a semblé, d'abord, accueillir favorablement les premiers arrivants; mais, d'autres ayant succédé, les ouvriers leur ont barré le passage. M. Courtais, fâcheux commandant qu'on a imposé aux gardes nationaux, les a traités comme des émeutiers. On dit que dans la bagarre il a reçu de mauvais compliments et qu'on lui a arraché son sabre. Plus tard on prétend qu'un drapeau blanc a été vu ; qu'on a entendu crier : Vive Henri V! Le drapeau blanc s'expliquerait par une manifestation (tout le monde s'en mêle!) une manifestation, dis-je, des blanchisseuses; quant au cri de Vive Henri V, il est permis de ne pas le croire de bon aloi, et l'on sait, en ce genre, ce que peut faire la police, sans vouloir calomnier M. Caussidière. Enfin, la conséquence de ce que nous avons eu avant-hier a été, pour aujourd'hui, un grand mouvement

parodiste de la population ouvrière convoquée par affiches où il est parlé d'une leçon fraternelle à donner à la garde nationale. On a pu voir comment tout ce monde des rues, sous l'empire duquel il faut bien reconnaître que nous vivons depuis le 24 février, est embrigadé, organisé, et comment les chefs de clubs lui donnent l'impulsion.

Sur la place de Grève cette foule souriait à l'idée d'un festin en voyant une grande table dressée ; mais on ne lui a servi que des orateurs qui sont montés dessus pour haranguer. Ce qu'ils ont dit, je n'en sais rien ; je n'y étais pas et je ne veux parler que des discours que j'ai entendus. Vers cinq heures on est venu chez moi m'avertir que mon voisin de l'intérieur, le duc Rollin, comme on l'appelle dans le quartier, venait de rentrer et qu'il allait haranguer la foule de son perron. J'ai voulu en avoir ma part. Nous n'étions guère, d'abord, qu'une trentaine d'auditeurs, et il aurait pu dire, en commençant, comme le prédicateur italien : « Pochissimi signori ! » Mais la cour ne tarda pas à se remplir. Le résumé de l'allocution, qui tenait du tribun et de l'avocat, était qu'on avait donné satisfaction au peuple par le renvoi de Paris de la troupe de ligne et par la suppression des grenadiers de la garde nationale et de leurs bonnets à poil qui choquaient le principe de l'égalité en reconnaissant l'aristocratie de la taille. Tout cela assaisonné de grands compliments terminés par « je ne vous flatte pas. Dieu me garde de flatter le peuple ! »

PHILINTE (le duc).

Non ! je ne flatte pas.

ALCESTE (moi).

Eh ! que fais-tu donc, traître ?

Une vingtaine de voix dans la foule se chargeaient de faire le métier qu'exercent chaque soir au spectacle les chevaliers du lustre, et un de mes voisins s'en fut, « charmé, disait-il, de l'éloquence de *Lamartine.* » Pour moi je confesse que tous ces beaux discours m'entrent par *les deux oreilles et me sortent par l'autre*, comme disait ma vieille bonne.

On enivre ces malheureux. « As-tu entendu, disait l'un d'eux à son camarade, il nous a dit que nous pouvions tous être représentants du peuple. »

On fausse toutes leurs notions du juste, du droit, du possible. On tient école publique de déraison et de sophisme ; puis, plus tard, on leur tirera des coups de fusil pour avoir fait ce qu'on les excite à faire. Les meneurs ne cessent de pousser les ouvriers à la révolte contre leurs patrons auxquels ils prétendent faire payer les demi-journées comme des entières. « Ils ne veulent plus faire qu'un soulier ! » disait un maître cordonnier qui expliquait ainsi les prétentions de ses garçons. Si l'on arrive jamais à avoir un gouvernement quelconque, comment persuadera-t-on à tout ce peuple qu'on a lâché dans les rues et auquel on ne cesse de répéter : Vous êtes charmants ! vous êtes les maîtres ! comment lui persuadera-t-on, dis-je, de rentrer chez lui et de reprendre ses habitudes labo-

rieusement casanières. « Il est évident, comme disait M. Karr, que je cite volontiers, que la classe *laborieuse* voudrait ne pas travailler. »

On organise des ateliers de charité dont l'inconvénient est de salarier l'oisiveté volontaire comme le chômage forcé. Tous les fainéants s'y font recevoir et appointer. Naguère, un d'eux sollicitait un emploi de « refugié polonais. » Aujourd'hui, la condition d'ouvrier sans ouvrage, de domestique sans place est recherchée comme un droit d'admission à ces ateliers dits *nationaux* où toutes les professions sont confondues, où l'on fait piocher les bijoutiers, où l'on met les peintres à la brouette, mais où surtout on reste les bras croisés.

Ce soir, la classe *laborieuse* est attroupée devant un nouveau Bulletin de la République qu'on vient de placarder. Il est encore tout frais. Je voudrais pour l'honneur de notre jeune République qu'elle ne s'affichât point autant. Elle en est déjà à son quatre-vingt-dix-neuvième bulletin. La rue est obstruée par les lecteurs. La nuit finit par les disperser ; mais alors une longue file de peuple, marchant bannière en tête, et que j'ai prise de loin pour une procession (je veux dire pour une *manifestation* religieuse), débouche par la rue de Bourgogne. Leur but est de provoquer une illumination *spontanée*. Quelques-uns

convient les passants à chanter avec eux la *Marseillaise*. M. George Duval a remarqué dans ses curieux souvenirs de la Terreur la singulière élasticité de cet hymne que les victimes, en allant à la mort, chantaient souvent à l'unisson avec leurs bourreaux et dont s'accommodaient également ceux qui aiment le sang, et ceux qui aiment la gloire, de même aujourd'hui ceux qui aiment la paix, et qui, pour qu'on la leur laisse, consentent à faire chorus. « Pour moi, dit un de mes voisins, je suis décidé à ne point chanter et surtout à ne pas allumer un lampion. Ils n'ont qu'à venir! » Je lui réponds : « Vous savez bien qu'ils ne viendront pas. Vous logez au fond de la cour, vous pouvez faire de l'opposition ; mais moi qui ai des croisées sur la rue, je vais donner des ordres en conséquence et dire à mon portier : *Fiat lux!* — C'est honteux ! s'écrie-t-il. — Non ! c'est logique. On casserait mes vitres, et le verre coûte plus cher que le suif. — En sorte que votre illumination est une affaire d'économie ? — Mon Dieu, oui. Seulement, comme vous voyez, elle ne porte pas sur des bouts de chandelle. »

La soirée se passe assez tranquillement. J'entends crier sous mes fenêtres : « Vive la république démocratique et sociale! » Je l'aimerais mieux aristocratique et sociable. Je sens bien que j'aurai de la peine

à me monter au ton du jour. Ce n'est pas de ma faute si j'ai été mal élevé. Après la révolution de 1830, M. de Sémonville, entrant dans les appartements du Palais-Royal et y apercevant des toilettes dont l'extrême négligé donnait déjà l'avant-goût du laisser-aller républicain dont aujourd'hui nous voyons le complément, disait au roi Louis-Philippe, avec sa malicieuse bonhomie : « Je prie Votre Majesté de m'excuser si je me présente sans être crotté. »

19 MARS.

Il faut reconnaître que les ours n'ont pas de plus grands ennemis que les grenadiers, — ou, au moins, que leurs bonnets. On a fait un dessin qui en représente une compagnie (je dis une compagnie d'ours et non de grenadiers) allant à l'hôtel de ville faire une manifestation. On lit sur leur drapeau : « *Au gouvernement provisoire les ours noirs reconnaissants!* »

Un sergent-major m'a confié que les beaux hommes de sa légion regrettaient leurs bonnets, que pas un d'eux n'aurait dit volontairement au gouvernement : « Prenez mon ours. »

Pas une affiche, aujourd'hui (j'ai dit que les murs

en étaient couverts), pas une affiche qui ne soit une réclame. En voici une que je viens de lire à ma porte... (Notez qu'il n'y a pas un mot de vrai) :

« Tous les propriétaires de passages vont certaine-
« ment s'empresser de suivre le bel exemple donné
« par MM. de Montmorency et Thayer, propriétaires
« des passages du Saumon et des Panoramas, qui
« viennent de faire remise à leurs *locataires nécessi-*
« *teux* du premier terme de leur bail. »

Moi qui me trouve dans les *propriétaires nécessiteux*, qui perds un jour vingt mille francs dans une faillite et dont, le lendemain, les impôts sont doublés, je me propose de faire placarder la contre-affiche suivante : « Les locataires du n° 126, rue
« de Grenelle, viennent de donner un exemple bien
« touchant. Considérant la gêne où va se trouver
« leur propriétaire, par suite des non-valeurs et
« autres déficit dans ses revenus, ils sont convenus
« unanimement de lui payer une année d'avance. »

J'aperçois aux vitres d'un cabinet de lecture, rue de l'Université, le prospectus d'un livre inédit qu'on recommande comme étant l'œuvre *d'un des grands philosophes* de la révolution. Je vais vous dire le nom du grand philosophe. Ne cherchez pas. Ce grand philosophe, c'est..... Marat! Rien que cela. Il y a, au frontispice, une vignette représentant un

homme couvert de guenilles (probablement le *grand philosophe*) tenant en main une tête coupée. Un de mes amis, qui me voit lire les affiches, me mêler aux groupes, aller le soir dans les maisons où je puis recueillir quelques nouvelles, me reproche d'être curieux. Je lui dis que ce n'est pas curiosité, mais inquiétude.

Nous en avons tous aujourd'hui, et certes il y a bien de quoi; car nous voici décidément passés sous l'empire des blouses et gouvernés de bas en haut. C'est le cas de faire une bien pénible application de cette pensée, que je crois de M. de Maistre : « Toute nation a le gouvernement qu'elle mérite. » Ceci n'est pas un accident local et partiel, c'est une révolution sociale qui prend le chemin d'être européenne. Chaque jour la terre tremble, un nouveau trône est prêt à s'écrouler, un roi à s'en aller. Si l'argile pouvait convenablement interroger le potier, je demanderais à la Suprême Sagesse où nous allons, où elle compte mener tant d'hommes qui s'agitent.

Nous sommes environnés de sociétés secrètes, pouvoirs occultes qui singent la Divinité. N'est-ce pas une chose effrayante que de voir en quelque sorte sa place prise par de tels agents, qui font mouvoir, sur un signe, la population ouvrière de Paris, et la promènent, enseignes déployées, des Champs-Élysées à l'hôtel de ville; population sans colère, dont pas la moindre dévastation ne marque le passage, obéissant aveuglément à la société souterraine qui, depuis longtemps, minait la société officielle, et qui écarte

enfin ses voiles et se manifeste par ses chefs, inconnus, même quand leurs noms nous sont révélés! On se demande ce que c'est que MM. Sobrier, Cahaigne, Pilhes, Rozier, Ganneau, Lechallier, Imbert, etc., dont nul de nous ne soupçonnait hier l'existence. Ils ont eu pourtant le crédit, le 17 mars, en mettant leur signature au bas d'une affiche, d'ébranler 100,000 hommes et de les mouvoir en ordre au travers de Paris! Certes, il y a de quoi trembler. Et que faire de tant de bras oisifs et de tant de bouches affamées? — « J'ai compté sur vous pour me rassurer, me disait tout à l'heure l'ennuyeuse lady Radcliff; comment cela finira-t-il? » — « Par le choléra! » lui ai-je répondu. Elle court encore.

Dès le commencement de l'année, une dame m'avait proposé pour mes étrennes, — et mes dix francs, — un billet de bal au profit de la colonie agricole de Petit-Bourg. Je cherchais des défaites. « On dit que cet établissement va bien mal! » — « Raison de plus pour l'encourager. » — « A aller mal? » — Non! à aller mieux. » — J'avais fini par accepter le billet, et c'était ce soir son échéance. Je me suis trouvé dans la salle de l'Opéra-Comique à peu près seul de ma connaissance au milieu de deux mille personnes. M... était au milieu d'un groupe dans le foyer, plus sourd que jamais! « C'est singulier, me cria-t-il,

comme on cause peu maintenant. On se regarde et on gesticule sans rien dire. » Quelqu'un est venu m'aborder amicalement. Sa figure ne m'était pas inconnue; mais, dans l'impossibilité où je me suis trouvé de mettre le nom sur cette figure, voulant toutefois répondre à sa politesse, je lui ai demandé, comme l'empereur Napoléon en pareil cas : « Comment va madame? » Et il m'a répondu qu'il était veuf. Cette locution impériale s'explique tout naturellement par l'ignorance ou l'oubli du nom de la personne à qui elle s'adresse. — L'impératrice Marie-Louise en employait une autre qui pouvait passer pour un germanisme. Deux fois, à une année de distance, en faisant son cercle, elle daigna s'arrêter devant moi, et, après un moment d'hésitation, elle m'adressa les paroles suivantes : « Vous êtes à Paris? monsieur. » Espèce d'interrogation à laquelle j'éprouvais un peu d'embarras à répondre, parce qu'un fait de cette évidence ne me semblait pas devoir impliquer confirmation, et me rappelait la repartie d'un de mes amis à une dame qui, le voyant entrer chez elle, lui disait : « Est-ce vous? » Et qui, trouvant niais de répondre : Oui, préféra la négative. « Non, ce n'est pas moi! » L'Empereur donc disait « madame » tout court, parce qu'il ne se souvenait pas du nom du monsieur. « Madame votre femme » lui aurait probablement paru une expression bourgeoise, et pourtant on s'en servait dans le beau siècle, et nous la retrouvons sous les meilleures plumes. Mais aujourd'hui on y met plus de façons.

A la préfecture de Chartres, mon portier (je veux dire mon *concierge*) auquel je demandais où était mon cocher, me répondait : « Monsieur, il est allé promener avec sa dame et sa demoiselle. »

Cette nuit, à mon bal de charité, je m'étonnais de la quantité d'hommes en habit noir et de dames en robes blanches dont, jusqu'à cette heure, j'avais ignoré l'existence. Je remarquai quelques étrangères dont la toilette brillait plus par la diversité des couleurs que par leur harmonie. Je ne sais qui comparait une Anglaise à un champ clos où des couleurs ennemies se rencontrent et se livrent bataille.

La garde nationale abondait à ce bal et les conversations roulaient principalement sur la suppression des bonnets à poil. J'entendis citer à ce sujet la repartie d'un grenadier qu'on avait incorporé, par punition, dans une compagnie du centre, et, quand on l'interrogeait sur la cause de sa tristesse, il relevait les basques de son uniforme et répondait en soupirant : « Si vous aviez eu là une grenade et qu'on vous y mit un cornet, cela vous ferait-il plaisir ? » J'entendis beaucoup d'autres jolies choses de ce genre. « Il faut que je me couche de bonne heure, dit un de mes voisins en se retirant ; je suis convoqué demain matin pour une manifestation en faveur de l'Italie et de la Pologne. »

Je ne tardai pas à le suivre. — Dans ma jeunesse on allait au bal de bonne heure, — ce qui ne m'empêchait pas d'en sortir tard. Maintenant, on y va tard et j'en sors de bonne heure. Je trouve pourtant du

plaisir à examiner les toilettes, *à voir arriver*... mais on *n'arrive plus;* — ou, du moins, on arrive si tard qu'il est souvent près de minuit, et alors, de guerre lasse, je vais me coucher quittant le bal avant le bal. On me dit : « Prolongez un peu la veillée, est-ce que vous n'aimez plus à voir danser? » — Au contraire, cela m'amuserait... si l'on dansait. Madame de Chastenay me contait qu'en entrant l'autre jour au bal, elle aperçut sa nièce qui causait en se promenant au milieu de la foule, coudoyant et coudoyée. « Que faites-vous là ? » lui demanda-t-elle; et celle-ci lui répondit de la meilleure foi du monde : « Ma tante, je danse. »

Le bal, en traversant nos révolutions, en a pris sa part; je ne prétends pas que ce fût mieux auparavant; je me borne à dire que c'était autrement, en évitant les comparaisons; car, pour comparer équitablement des temps si différents, il faudrait les voir des mêmes yeux, et il y a cinquante ans je ne portais pas de lunettes. Pour conclusion, je dirai aux gens de mon âge : Nous avons eu notre temps : il est passé! Jouissons encore du présent, si nous pouvons; et, quand nous n'approuvons pas sans restriction, blâmons, du moins, sans amertume.

Je vins à Paris en 1798. J'avais quinze ans. Mon imagination, qui, jusqu'alors, avait dormi dans le repos de la campagne, ne demandait qu'à s'éveiller,

« Dût le songe finir par un coup de tonnerre! »

Les impressions les plus diverses me pénétraient

par tous les pores; car j'étais, à la fois, gai et rêveur, porté également à l'étude, à la mélancolie et au plaisir. Je passais une partie de mes journées en proie à ce vague qui fait le charme et le tourment de l'adolescence, poésie, pour les uns; licence, pour les autres; quelquefois participant des deux. J'ai bien vu des jeunes gens qui réunissaient ces contrastes et brouillaient ensemble les rêves de René et ceux de Faublas. Supportant impatiemment toute espèce de gêne, une vie réglée et alignée n'était point mon fait, et pourtant, je l'ai dit, l'étude m'attirait. Mais, ne sachant à laquelle me livrer dans un âge où j'aurais dû être encore au collége, mes réflexions les plus sérieuses aboutissaient à dire comme le chevalier de Parny, alors mon poëte préféré :

Rions, chantons, ô mes amis!
Occupons-nous à ne rien faire.

Je ne faisais donc rien, ou à peu de chose près, et mon temps ne s'en écoulait pas moins bien. « Je ne m'ennuie jamais, disait un moraliste de ma connaissance, en société avec l'oisiveté; elle est si entourée! » Il en parlait comme d'une respectable mère de famille... Je n'ose avouer que, parmi tous les enfants qu'on lui connaît, quelques-uns me paraissaient assez aimables! Nous étions en plein Directoire; je participais de mon époque. Cependant, au fond de ma conscience, je sentais le besoin d'opposer quelque digue au torrent, de me faire une occu-

pation. Je pris un maître de violon, palliatif insuffisant ! M. Robert me donnait des leçons rue du Vieux-Colombier, dans la maison où les antiquaires du quartier prétendaient que Molière, la Fontaine et Racine venaient visiter Boileau, chez lequel le génie tenait table frugale et faisait sa partie carrée. Mes sympathies trouvaient là où s'attacher, car j'ai pratiqué de bonne heure le culte des vieilles maisons, et je n'en vois pas disparaître une de l'enceinte du Paris de mon enfance, sans que le marteau démolisseur ne retentisse en moi, et que je ne me lamente sur ses débris.

Les locataires, voisins de M. Robert, avaient aussi leurs chagrins depuis que je m'étais avisé d'aimer la musique. Le peu d'épaisseur des cloisons les obligeait de prendre à nos concerts une part bien involontaire. Ils en firent quelques plaintes qui refroidirent ma vocation. Et pourtant je crois que, avec le temps, j'aurais pu acquérir sur le violon un talent fort..... ennuyeux.

Du reste, on m'a bien revalu, depuis, les ennuis que j'ai pu causer alors, et je n'ai eu dans ma vie que trop de voisins cultivant la musique !

J'entends dire : « On n'apprend rien qu'à ses dépens. » Pardon, le violon s'apprend surtout aux dépens des autres.

Un jeune homme, que je rencontrais partout, me parla d'une fête qui se préparait chez madame Tallien, et où il se proposait d'aller. Je lui demandai s'il pourrait m'y présenter. — « Vous présenter ?

non. Mais faites comme moi : allez-y. — Comment? vous iriez sans billet? — Eh! pourquoi, me répondit-il avec une grande ingénuité, aurais-je besoin d'un billet puisque l'on n'en demande point en entrant? » Et il m'expliqua qu'ayant l'horreur d'aller quêter des invitations il préférait s'inviter lui-même. Cela lui réussit jusqu'à ce qu'il eut été mis à la porte. Je ne me souciais pas de courir pareille chance, et j'avais des moyens plus licites d'introduction. Toutefois, avant d'y recourir, je parlai de mon dessein à un homme grave, d'excellent conseil, et auquel j'en demandais quelquefois... sur les choses auxquelles j'étais décidé d'avance. « Qu'iriez-vous faire, jeune homme, me dit-il, chez cette Sémiramis du Directoire? » (Il l'appelait ainsi, je crois, parce qu'elle logeait rue de Babylone.) Je le laissai dire, mais j'éprouvais intérieurement un vif désir de voir cette belle personne du nom de laquelle retentissaient, non-seulement les salons d'alors, mais encore les échos des prisons; dame de bon secours, qui, après les jours d'épouvante et de crime, était apparue à tant de malheureux, leur prêtant son appui, leur ouvrant un port, enfin les aidant auprès des puissants du jour d'un crédit que sa bonté lui faisait rechercher, et auquel sa beauté ne nuisait pas.

Madame de Lameth pria Alexandre de Girardin de se charger de ma présentation. Je devais le faire demander à la porte; j'arrivai à neuf heures, une heure trop tôt! J'avais affaire à un lion (alors on aurait dit un incroyable) qui ne paraissait point au bal

avant dix heures. — Que faire? La nuit était belle et le jardin m'invitait à la promenade. Ce jardin aurait pu passer pour un parc. Il renfermait tout l'espace compris entre les hôtels de la rue de Varenne, la rue de Babylone et les boulevards neufs. En ce temps, point de rue Vanneau, point de rue Barbet, point de rue Chanaleille, et, à leur place, de vastes pelouses d'un gazon court et serré, des bois, des mouvements de terrain. La lune, se dégageant par moments des nuages, frappait en plein sur l'église des Invalides, et la blanchissait du pied jusqu'au faîte, comme, depuis, j'ai vu à Rome, dans les solennités saintes, le dôme de Saint-Pierre s'illuminer subitement et briller la nuit dans le ciel. A ma droite, à travers le feuillage, des girandoles chargées de bougies de la salle de bal jetaient leurs clartés jusque sur les massifs et les plates-bandes de la terrasse. J'entendais les voix de l'orchestre qui m'appelaient. Je me rapprochai de la maison, et je regardai par les fenêtres en attendant que la porte me fût ouverte. C'était la première fois que j'assistais à pareille lanterne magique; les magiciennes n'y manquaient pas Derrière le vitrage, toutes ces jolies femmes passaient et repassaient dans une serre circulaire, se confondant avec les fleurs. La plupart étaient vêtues à la grecque, d'une tunique plus ou moins ouverte, plus ou moins transparente, sur laquelle flottait le *péplum* en gaze de couleur. J'ai entendu raconter depuis que quelques-unes de ces dames portaient le bas de leur robe relevé le long de la

jambe à la chasseresse; mais je l'aurais certainement bien remarqué, et je n'ai vu ce genre de *décolletage* qu'au théâtre, notamment au début de madame Ida Saint-Elme, dans le rôle de Didon, où la beauté de sa jambe (genou compris) ne la garantit pas des sifflets du parterre, qui n'avait point encore abdiqué et faisait bonne justice.

Cette madame Saint-Elme était la même dont la librairie a tant exploité depuis l'équivoque célébrité sous le pseudonyme de la « Contemporaine. »

Rien de semblable à sa jambe ne se découvrait donc dans le bal auquel, en ce moment, j'assistais par la fenêtre. Je n'aperçus point non plus la fameuse ceinture de madame L...., sur laquelle était brodé en gros caractères : Égalité, Fraternité. Elle disait naïvement : « J'ai supprimé Liberté, de peur qu'on n'en prenne. »

L'arrivée de mon introducteur me permit enfin l'entrée du salon, qui me parut immense, effet que me produisaient alors tous les salons, probablement parce qu'ils étaient moins garnis de meubles qu'aujourd'hui, ou peut-être aussi, comme me le disait une dame de mes *ennemies* à laquelle je faisais dernièrement part de ma remarque, parce que j'étais moins gros, et qu'on se prend naturellement pour point de comparaison. Mais je croirais plutôt que la jeunesse qui voit tout en beau voit aussi tout en grand.

La société de madame Tallien offrait un singulier pêle-mêle de généraux, d'émigrés, de jacobins, d'ar-

tistes, de danseurs, sans compter les sauteurs politiques; — des ambitieux d'un passé plus ou moins ancien, plus ou moins honorable, interrompus dans leur chemin par la Révolution, et qui cherchaient à reprendre la file; — les uns auxquels la fortune n'avait pas encore dit son dernier mot; d'autres à qui elle n'a pas tenu toutes ses promesses; jeunes et vaillants officiers faits pour briller au premier rang, maréchaux de France morts capitaines ou colonels. Ici l'épaulette dominait. Son règne de quinze ans commençait. Les avocats s'inclinaient devant elle; bien plus, ils se taisaient!... Ils avaient fait leur temps. Depuis, nous avons eu celui des banquiers.

Le temps de l'Arabie est à la fin venu.

Ce n'est pas qu'il n'y eût aussi, dans cette nombreuse assemblée, de hauts et puissants financiers, les Séguin, les Ouvrard, car il y avait de tout et de tous les régimes. — On me montra des maris qui avaient plusieurs femmes, des femmes qui avaient plusieurs maris. Puis des enfants de l'amour qui se trouvaient là comme chez eux. Je n'ai point remarqué que leur origine leur ait nui. Alfred de Lameth en parlait avec jalousie : « Je suis bien placé dans le monde, disait-il; il ne me manque, pour réunir toutes les chances du succès, que d'être bâtard. »

Quelqu'un qui jouissait de cet avantage, indépendamment de beaucoup d'autres, une jeune, riche et jolie personne, était à la veille de se marier. Son futur énumérait avec complaisance les diverses qua-

lités qu'il trouvait en elle, sans toutefois parler de celle-là. « A t'entendre, lui dit Montrond, on croirait que tu épouses une fille surnaturelle! »

Il était là (Montrond), spirituel et insolent comme à son ordinaire. On faisait groupe autour de lui et de madame de C...., avec laquelle il venait d'avoir une altercation assez vive, et qui s'échappa jusqu'à lui dire « qu'elle lui ferait voir du pays. » A ce défi de mauvais goût, il se contenta de répondre en la regardant du haut en bas (elle était fort maigre) : « Madame, ce serait du plat pays. »

Voilà quel était le ton du bal auquel j'assistais. Ces madrigaux ne ressemblaient guère à ceux dont, au siècle précédent, on formait la guirlande de Julie dans ces *cabinets* où l'*incomparable Arténice* tenait sa cour. — Cette cour, si agréablement dépeinte par Fléchier, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil et polie sans affectation; la société de l'hôtel de Rambouillet, comme celle que j'avais sous les yeux, était la fidèle représentation de son époque. Voilà bien du chemin de fait depuis Louis XIII!

Au souper, ce fut encore pis. Lorsque les femmes se furent levées de table, les jeunes gens les plus à la mode en 1799 prirent leur place. On chanta des chansons, — et quelles chansons! Elles auraient paru libres dans un corps de garde! et nous étions près de la salle de danse, et si près, qu'on vint enfin de la part de madame Tallien avertir nos chanteurs que leur musique (on ne parla pas des paroles)

troublait les dames et faisait plus de bruit que les violons.

En rentrant dans le bal, on me fit remarquer la grande et forte madame ***, une de ces beautés parfaitement désagréables dont M. de Tressan disait : « Fi! qu'elle est belle ! »

Elle faisait exactement la contrepartie du plat pays de madame de C***; et un de nous disait : « Je ne me rappelle pas d'avoir rien vu de pareil depuis ma nourrice. »

Une observation essentielle pour les chroniqueurs qui voudraient ajouter un chapitre à l'histoire de la société, si agréablement ébauchée par M. Rœderer, et donner une idée des mœurs parisiennes au temps dont je parle, c'est que deux *jeune-France* se trouvaient alors en regard, distinctes, non-seulement d'origine, mais de façons et de langage même. En les confondant, on s'exposait à prendre les fashionables pour les incroyables, et à faire jurer « ma *paole* d'honneur » à MM. de Noailles, Br. de Boisgelin et autres, qui représentaient l'ancienne élégance aristocratique jointe aux manières anglaises, et qui restèrent pour ma génération les arbitres de la mode. L'autre France, élevée à l'ombre des arbres de la liberté, se sentait de cette influence révolutionnaire. Elle s'était appelée, après Thermidor, la Jeunesse dorée, et avait fourni les caricatures de l'an V, les muscadins et les incroyables. Il y avait entre ce monde de la Révolution et celui de l'émigration, la distance du faubourg Saint-Germain à la Chaussée

d'Antin ; un fleuve entre deux. Les émigrés revenaient occuper les hôtels déserts de leurs pères, dont les petites maisons de plaisir avaient passé aux enrichis du temps et servaient de modèles aux demeures modernes. Tout contrastait entre les deux quartiers et leurs habitants : ainsi, les incroyables portaient de larges habits carrés et les cheveux pendants et poudrés ; tandis que les fashionables arrivaient de Londres avec l'habit bleu à boutons de métal marquant la taille, le gilet de piqué blanc et les cheveux coupés court et sans poudre, comme l'usage s'en est conservé depuis, sans interruption. Cette coiffure avait été à peu près celle des Jacobins pendant leur règne. Aussi la jeunesse restée en France n'avait eu garde d'abord de l'adopter ; elle affectait au contraire de se poudrer à frimas, et il fallut du temps et l'ascendant de la mode anglaise pour faire abandonner l'amidon et la pommade, et décider à couper les queues et les cadenettes.

Cette nuit les deux jeune-France se livrèrent à une lutte fort animée dans le champ clos de la danse. Je ne puis dire que les armes y fussent tout à fait courtoises, et l'on s'exposait bien à quelques atteintes en se tenant trop à portée des pas de zéphyr de M. Trénitz et des jetés-battus de M. Esp. de l'Aigle ; toutefois, il est à remarquer qu'au milieu du dévergondage de ce temps la danse avait conservé sa décence. On sautait noblement. Le genre échevelé aurait paru détestable à ces messieurs, qui chantaient au bal de si vilaines chansons ; et, comme disait l'un d'eux,

en employant le style mythologique alors en faveur, libertins avec Euterpe, ils restaient chastes avec Therpsicore. La galerie aurait hué les poses excentriques et les pas ébouriffants qui font fureur aujourd'hui au Château-Rouge et chez Musard. On n'est grotesque que quand on ne peut pas être gracieux. Trénitz reprochait à Montbreton d'abuser de l'entrechat. « Sacrifiez aux Grâces, lui disait-il, et réprimez vos gambades. Vous avez la danse d'un pâtre? » Ce M. Trénitz, spirituel et ridicule, était le chef d'une légion de jeunes danseurs, *velocis Zephyri proles*, véritable corps de ballet arrivé de Bordeaux en pirouettant, et qui avait fait irruption dans les bals de Paris. Nouvelle Gironde dont l'éloquence se bornait aux poses et aux gestes. Il fallait les voir ne touchant la terre que par complaisance, comme leur patriarche Vestris, aériens jusque dans leurs cheveux flottants (cela s'appelait vulgairement des *oreilles de chien*, et pour les femmes, des *repentirs*); madame de Br.., qui brouillait les mots, en faisait « des repentirs de chien. » Ces longues boucles suivaient tous les mouvements du danseur et battaient l'air comme deux ailes, secouant la poudre et exhalant le musc. Tel était Trénitz; tel était ce roi de la danse sous la République, rivalisant avec toutes les gloires de l'Opéra et l'emportant sur les danseurs de profession pour la délicatesse et le moelleux. Si parfois il se permettait quelques pas plus accentués; s'il s'élevait de terre par un rapide élan, comme il retombait lentement, ou plutôt comme il descendait!

La valse, depuis peu, avait passé le Rhin et s'était naturalisée chez nous. Trénitz l'appréciait comme délassement et pour la commodité de la conversation ; il l'appelait la danse intime. Cette « intimité » d'alors pourrait aujourd'hui paraître froide et cérémonieuse, car on valsait sérieusement, lentement, la valseuse tenant son valseur tellement à distance, qu'un tiers eût pu passer entre deux. Mais c'était surtout dans la gavotte que brillaient les danseurs bordelais Trénitz, Lafite, Charles Dupaty (ce dernier célèbre à meilleur titre[1]). Quand l'orchestre faisait entendre la première mesure du menuet d'introduction, tous les spectateurs, jeunes et vieux, accouraient et formaient le cercle. J'entendais dire autour de moi : « Comme il ôte bien son chapeau ! Comme il salue de bonne grâce ! — Et pourtant, remarquait à mi-voix un des nestors du bal, c'est loin du marquis de Coigny et du vicomte de Noailles ! »

On vit aussi reparaître à cette fête de madame Tallien quelques types de l'ancien régime antérieurs à l'émigration, et dont les façons tranchaient bien plus encore avec celles de la France nouvelle. C'étaient les derniers modèles d'une politesse révérencieuse dont l'excès pouvait faire suspecter à bon droit la franchise, et qui tenait de l'humilité de Philinte lorsqu'il aspire si modestement à l'honneur de se couper la gorge avec le comte de Tufière ; ou des regrets d'Alcidas quand il ressent tant de chagrin

[1] Il était sculpteur distingué.

d'être obligé de donner des coups de bâton au seigneur Sganarelle. Cette politesse, toute *préventive*, dirigée contre la familiarité, n'était pas comprise par la plupart d'entre nous, qui n'y entendions pas finesse ; et, comme rien n'était plus respectueux en apparence que ce luxe de révérences, nous remarquions seulement que les gens âgés étaient parfaitement élevés, et qu'ils rendaient à la jeunesse ce qu'ils lui devaient. Il me prit pourtant quelque doute, et, cherchant à m'en éclaircir : « Comme il vous salue jusqu'à terre ! dis-je à Élie de Pons, en voyant le comte Louis de Narbonne se prosterner presque devant lui à plusieurs reprises, en imprimant à son corps le mouvement de la balançoire. — C'est pour que je ne lui donne pas la main, me répondit-il. — Comment ! ces beaux dehors d'humilité sont donc de la fierté ? » Je me tins pour averti.

L'état de l'ancienne société, dans les temps qui précédèrent sa chute expliquait cette façon d'être, cette affectation de politesse, celle, du moins, que la bienveillance inspire. Jadis les prérogatives de la naissance n'étaient point contestées. Le mélange avec les classes inférieures n'arrivait jamais jusqu'à la confusion. Mais, plus tard, le sentiment de sa supériorité, qui pour la haute aristocratie, avait été longtemps une certitude, devint une inquiétude quand elle vit venir la Révolution et un monde nouveau s'élever à côté d'elle. Les seigneurs, quand ils quittaient la cour, se trouvaient en contact dans les salons de Paris avec les gens de lettres, les philoso-

phes, et, de plus, en relation de parenté avec tous les parvenus de la finance, au sein de laquelle, infidèles à leur sang, leurs pères, sous le règne dissolvant de Louis XV, leur avaient été chercher des mères... Pour se soustraire aux prétentions de l'égalité, ils imaginèrent d'avoir recours à cette humilité feinte que le comte Louis de Narbonne possédait éminemment.

« J'échappe, disait-il, à la familiarité par le respect. » Il vous atterrait par ses saluts. Mais, avec ses supérieurs même, l'impertinence se retrouvait sous ce masque obséquieux. Jeune, il avait servi dans la gendarmerie. Un jour, s'étant présenté un peu débraillé chez le marquis de Castries, qui tenait beaucoup à l'ordonnance, celui-ci, tout en causant, lui boutonnait sa veste, lui ragrafait son uniforme, et M. de Narbonne le laissait faire et se contentait de dire avec force inclinations de tête : « Monsieur le marquis, les bontés dont vous m'honorez vont me forcer à renvoyer mon valet de chambre. »

L'impertinence a des nuances très-variées : elle est de tous les pays, mais nous y excellons. « Est-il vrai, madame, demandait lady Jersey à la marquise de Coigny, que vous vous soyez permis de dire que j'étais une sotte ? » — « Madame, répondit celle-ci, il est vrai que je l'ai entendu dire, mais je ne l'ai point répété. »

La rentrée des émigrés nous ramena des noms longtemps chers à la France, que les jeunes gens de ce temps n'avaient guère rencontrés que dans les

livres (ceux qui lisaient). — A une soirée chez M. d'Aubusson, on vit arriver plusieurs dames dont deux sœurs charmantes (j'étais loin de prévoir alors les liens de respect et de tendresse qui devaient un jour m'unir à l'aînée!). — Elles s'assirent à la suite l'une de l'autre et formèrent, comme se plaisait à le faire remarquer le maître de la maison, *un canapé de Montmorency*.

Peu à peu le faubourg Saint-Germain se reconstitua ; il reprit sa prééminence sociale, ce qu'on appelait sa pureté ; et, pour le fondre plus tard avec la révolution, il ne fallut pas moins que le puissant creuset de l'empire. Toutefois, dès le temps dont je parle, les goûts militaires, si naturels à la jeune noblesse française, n'avaient pas tardé à se déclarer. On s'empressait de s'engager dans les *serins*, dans les houzards de Fournier, l'ancien Chamboran. On se plaisait à traîner un grand sabre. On avait bonne mine et mauvais ton. Beaucoup d'officiers, des généraux même naguère soldats, en conservaient les manières. Aussi Montrond disait finement à l'un de mes amis récemment enrôlé et qui affectait, en bonne compagnie, de se poser et de parler comme à la caserne : « Laissez cela à vos supérieurs. »

Ce peuple, qu'on a lâché dans les rues, se plaint du mal qu'il fait. Il effraye les propriétaires qu'il ac-

cuse de vouloir se sauver de Paris, et ceux-ci s'en iront parce qu'on les effraye. Beaucoup d'ouvriers des ateliers nationaux passent leur temps à vaguer et à jouer au bouchon. On leur donne vingt sols par jour, la demi-solde de l'oisiveté, et ils la préfèrent à la solde entière qu'il faudrait gagner par quelque labeur. Tout en se promenant ils crient et chantent à tue-tête. Saint Augustin conseille de chanter en travaillant :

Inter laborandum, cantandum.

Sans doute, on ne fait rien de mieux que ce qu'on fait gaiement. Mais la *Marseillaise* qu'on chante sans travailler n'est pas gaie, surtout quand on l'entremêle de propos qui ne sont rien moins que fraternels. « Voyez ! disait une de ces bandes errantes en passant devant les volets fermés de la façade d'un hôtel donnant sur la rue, — ces gueux de riches ! les voilà bien ! Ils émigrent ou ils s'enferment pour conspirer dans l'ombre contre la république, au lieu de consommer, de dépenser et de faire gagner de l'argent aux pauvres ouvriers ! Ah ! sans les volets, on leur casserait bien leurs vitres ! »

Quelques jours après, le même hôtel est ouvert, les fenêtres éclairées. Le *gueux de riche* a du monde ; il donne à dîner. Les mêmes fainéants repassent, cette fois, entre deux ou trois vins. « Voyez comme ils insultent à la misère publique ! Ça donne à boire chez soi à des carlistes pendant que l'honnête ouvrier meurt de soif dans la rue ! »

Je contais cela à X... « Que voulez-vous ! m'a-t-il dit ; ces pauvres gens, qui depuis les journées de Février se grisent de leur vin, ne seraient pas fâchés de goûter un peu du nôtre. »

Décidément, on est bien heureux, par le temps qui court, de savoir prendre son parti, et, comme dit madame de Sévigné, de n'être point sujet à se pendre.

Nous sommes bien malades, et je commence à croire que nous n'en réchapperons pas, malgré les belles promesses des opérateurs qui disent qu'ils nous guériront. On parlait dernièrement, dans un journal médical, d'une opération nouvelle tentée sur un blessé. Une commission avait été nommée pour y assister, et le secrétaire en rendait compte dans les termes suivants : « L'opération a parfaitement réussi. Le lendemain le malade est mort. Ce n'est donc qu'un demi-succès. »

Je crains que nos gouvernants, en opérant sur le corps social, obtiennent précisément un demi-succès pareil, et j'aimerais autant qu'on retardât l'opération. — Je me souviens de cet axiome d'un livre de cuisine : « Le lapin demande à être écorché vif, le lièvre préfère attendre. » Je suis tout à fait du sentiment du lièvre.

La niaiserie dans l'atrocité, c'est une chanson qui se termine ainsi et qu'on chante publiquement dans certains cabarets de la banlieue :

« Ah ! qu'il est doux de voir tomber des têtes !
« Voilà pourquoi je suis républicain ! »

On avait surnommé Barrère l'Anacréon de la guillotine. Nous y revenons.

Les réfugiés de toutes les nations, Belges, Polonais, Italiens, sont ravis de nous voir faire de si belle besogne et y coopèrent de leur mieux. On les entend proclamer : « Il n'y a qu'à Paris qu'on jouit du spectacle d'un peuple vraiment libre ! » On voit bien qu'ils assistent gratis à ce beau spectacle ; mais nous qui payons les places, nous craignons qu'elles ne nous reviennent fort cher. L'abbé Galiani définissait la liberté : « Le droit de se mêler des affaires des autres. » M. Thiers est plus dans le vrai quand il réclame la liberte de chacun, limitée à la liberté d'autrui. Les révolutionnaires d'aujourd'hui nous chantent les mêmes antiennes dont j'ai eu, — dès mon enfance, — les oreilles rebattues. Leur fraternité, comme celle du temps de la Convention, consiste à se prendre entre frères la bourse *et* la vie, sans même laisser le choix comme les voleurs de grand chemin vous en font du moins la politesse.

On est, comme disait M. Pierre Leroux dans une autre occasion, le plagiaire du passé. Car rien de nouveau sous le soleil, et l'absurde moins qu'autre chose. Je connais un utopiste qui, par fanatisme pour Rousseau, s'est logé rue du Contrat-Social, tout près de celle de la Vieille-Friperie (car ces deux rues se joignent), l'une est le prolongement de l'autre comme si les deux écriteaux avaient voulu faire une épigramme. Ces gens-ci n'inventent rien ni dans leurs discours ni dans leurs écrits. Un de leurs jour-

naux s'appelle la *Canaille*, un de leurs clubs les Jacobins. « Connu ! » peut-on dire d'avance à chaque toast qu'ils portent dans ces banquets où l'on ne sert que du réchauffé, et rien n'empêche qu'on ne tombe avec eux dans une erreur semblable à celle de ce vieux monsieur dont les fenêtres donnaient sur le jardin d'une pension ; et comme il y voyait de tout temps jouer des enfants : « C'est singulier, se disait-il, ils ne grandissent pas ! » Les Jacobins, depuis que j'en vois, me semblent aussi n'avoir pas grandi. Ce sont de vieux enfants qui ne cessent d'évoquer le fantôme hideux de la première révolution et acceptent, en s'en glorifiant, l'injure du nom de montagnards. Toutefois il est juste de remarquer que quelques-uns d'entre eux y mettent une certaine discrétion. J'ai lu un de leurs programmes où ils annoncent qu'ils espèrent pouvoir se passer de la guillotine, et que, pour le moment, ils n'exigent point de têtes. Ils s'arrangeront autrement. Le baptême du sacrifice suffira, disent-ils. C'est, certainement, fort honnête de leur part ; nous n'aurons que des saignées d'argent. « Pour moi, disait H..., je suis résigné à me laisser tout prendre, excepté la vie. Si on en vient là, je me fâche. » Je lui citai l'apologue de cet homme, surpris par des voleurs, et qui se laissa dévaliser pièce à pièce ; mais le point d'honneur se réveilla quand on voulut lui ôter son épée ; il menaça de s'en servir, et les voleurs s'enfuirent. Que ne commençait-il par là ? Il aurait, par la même occasion, conservé sa bourse.

22 MARS.

J'ai trouvé le duc de Cast.... arrêté devant les affiches. « Que lisez-vous là, mon cher duc ? » Cette appellation a fait froncer le sourcil à un citoyen qui épelait le prospectus d'un nouveau club, et je n'ai pas eu la même présence d'esprit que le feu duc de Mortem.... dans une circonstance analogue. Après la première révolution, dans le temps où l'on n'avait pas le sou (il reviendra), force était aux gens qui, naguère, allaient à six chevaux, de voyager en diligence et en patache. Le duc de Mortem... était venu ainsi de Normandie à Paris, avec la princesse de Craon ; et, dînant à table d'hôte, il oublie leur incognito réciproque et l'appelle madame la princesse. Tous les yeux se tournent vers elle. Sans se déferrer il continue : « Ne m'avez-vous pas dit que vous avez des nouvelles de monsieur la Princesse? Il paraît qu'il fait de bonnes affaires.... J'espère qu'il viendra bientôt au pays. »

En fait de titres donnant lieu à des méprises, il faut bien reconnaître qu'aucun n'y prête plus que celui de citoyen. M. Flocon et autres, font de leur mieux, pour le remettre en circulation.

« Et le nom de monsieur est, chez eux, hors d'usage. »

Pourtant j'en appelle à M. Flocon lui-même. L'autre jour, quelqu'un voulant savoir son nom, demanda à

son voisin : « Quel est ce grand monsieur ? » En bonne foi, pouvait-il dire : « Quel est ce grand citoyen ? »

Et les gens qui, par jugement, ont perdu leurs droits de citoyens, faudra-t-il les appeler : « Mon condamné ? » La question me paraît parfaitement résolue dans ce vers :

Appelons-nous messieurs, et soyons citoyens.

« Êtes-vous aristocrate ou démocrate ? » demandait-on à un employé du ministère de la guerre. « Mieux que cela, répondit-il, je suis bureaucrate, et j'aurai le dernier. » Il avait raison ; tout gouvernement est condamné à subir le joug de la bureaucratie. La plume est là ! Bon gré, mal gré, tout gouvernement lui passera par le bec.

Il y a quarante ans que j'ai entendu dire à M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, que les bureaux et les archives chasseraient de Paris ses habitants ; qu'ils envahiraient successivement tous les hôtels, et qu'au train dont on y allait on pouvait, en calculant sur le terme moyen des dix années qui venaient de s'écouler, assigner l'époque où le faubourg Saint-Germain ne serait plus qu'un immense sac à papier ; et, tout en gémissant, il y contribuait de son mieux. Moi, qui parle, à combien d'écritures

à peu près inutiles n'ai-je pas accolé ma signature pendant vingt années d'administration? Je dis inutiles *à conserver*. Eh bien, je parierais que pas une de mes lettres n'a été brûlée depuis. Quand je vins dans le département de la Manche, le secrétaire général me remit la clef d'une chambre où toute la correspondance confidentielle d'un de mes prédécesseurs était enfermée, en observant que jamais, à sa connaissance, on n'avait eu occasion d'y recourir et de la consulter. J'entrai dans cette pièce et je la trouvai pleine de liasses empilées et couvertes d'une poussière que je respectai. Je refermai la porte, et pendant l'espace de six années je ne l'ai pas rouverte. Voilà, certainement, des papiers convaincus d'inutilité, qui, depuis vingt ans, tiennent la place d'un locataire. En revanche, on m'a fait voir, à la préfecture de la Meuse, le seul recueil vraiment important à conserver parmi les actes d'une administration : le registre des arrêtés, au bas desquels le préfet, M. Leclerc, frère du premier mari de la princesse Borghèse, avait omis d'apposer sa signature, négligence que sa mort avait, depuis, rendue irréparable et dont le résultat légal était de frapper de nullité toutes les expéditions qui pouvaient en être délivrées.

A la préfecture de la Sarthe, je me souviens d'avoir condamné au feu un énorme dossier intitulé : « Destruction des loups. » Une feuille de papier aurait pu suffire chaque année pour en garder note. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendent les commis. Un d'eux était spécialement attaché aux loups. Il n'avait garde

TAYLOR INST. OXFORD

de se borner à faire tout bonnement payer la prime pour chaque tête qu'on lui présentait; c'eût été expéditif, et son importance en aurait trop souffert. Il prenait un arrêté où toutes les lois et règlements sur la matière étaient rappelés; après les considérants venait le dispositif ainsi conçu :

Arrête :

Art. 1er. Les oreilles dudit loup seront coupées.

Art. 2. Sur le vu desdites oreilles la somme de... sera acquittée au porteur.

Art. 3. Etc., etc., etc.

Puis il accompagnait l'arrêté d'une lettre d'envoi portant : J'ai l'honneur de vous adresser l'arrêté par lequel en vertu des lois... (répétition du considérant) vous êtes autorisé à... (répétition du dispositif). Enfin, pour compléter l'œuvre, en marge de cette lettre d'envoi, il inscrivait unr ésumé d'icelle en commençant ainsi : On lui adresse l'arrêté par lequel il est autorisé, etc., et les minutes de l'arrêté et de la lettre d'envoi ainsi libellée étaient religieusesement enliassées pour être conservées aux archives.

Quand je fus nommé auditeur, on m'écrivit, du conseil d'État : *A monsieur Joseph d'Estourmel, rue Garancière à Paris*, pour me demander de faire connaître au secrétariat *mon nom, mon prénom et ma demeure*. Je n'eus pas autre chose à faire que de renvoyer l'enveloppe.

Il y a des gens qui, après n'avoir rien su empêcher, s'avisent aujourd'hui de *prévoir*, et vous poursuivent de leurs prédictions sinistres. « Ce n'est encore rien ! vous disent-ils. Cela ne fait que commencer; vous en verrez d'autres ! » Je l'espère ; je ne tiens pas tellement à celles-ci. Une faculté qu'ils me reprochent, et dont je me félicite, c'est de pouvoir, sinon oublier, du moins me distraire du cauchemar d'une révolution par une agréable causerie, par de la musique ou la lecture d'un bon livre. « C'est que vous ne sentez pas vivement. » Au contraire, c'est que je sens vivement la lecture, la musique, une bonne conversation, et je sentirais de même le charme de la vôtre si vous vouliez seulement ne pas me dire toujours la même chose.

J'ai passé ma soirée à entendre faire l'éloge de quelques chauds républicains qui occupent aujourd'hui des emplois politiques et que nous trouvons charmants depuis que nous avons eu peur. On a remarqué que plusieurs étaient médecins et très-bons médecins, a ajouté M... Il est à craindre alors que la république ne meure point entre leurs mains. On est convenu que messieurs tels et tels étaient des communistes déclarés, mais religieux, charitables, a-t-on observé, capables de donner tout notre bien aux pauvres. Cela m'a rappelé les vertus de mademoiselle X... que M. de... a fait la folie d'épouser quand elle était actrice et qui, depuis, a justifié cette folie par le strict accomplissement de tous ses devoirs d'épouse et de

mère. Nous en parlions devant madame Swetchine. « Voilà, dit-elle, une bonne conduite qui est d'un bien mauvais exemple ! » Je ne suis pas non plus sans inquiétude sur les vertus du socialisme ; je crains qu'on ne finisse aussi par l'épouser. La bonne madame de..., qui brouille tous les noms, partage mes craintes. « Au fait, nous disait-elle, il est impossible de ne pas être effrayé des progrès du solécisme. »

Je fus ce soir au Jardin-d'Hiver, à un bal de charité. Plusieurs des épouses de nos gouvernants y figuraient en qualité de patronesses, dans une grande loge découverte. Ces dames, réunies et parées, formaient comme une corbeille, où, — il faut bien le reconnaître, — les fleurs d'automne dominaient. Du reste leurs figures et leurs toilettes n'offraient rien de remarquable et m'ont paru fort insignifiantes. J'entends les passants chuchoter : « Ce sont des beautés provisoires ! » D'autres : « Voilà le plus beau flocon de la couronne. » Un groupe s'est formé autour d'un des puissants du jour pour contempler la laideur en personne. Malgré les fonctions qu'il exerce, on peut douter que son compatriote Jérémie l'eût eu en vue quand il prophétisait en disant : « Vous êtes la beauté de la Justice. » Et toutes les fois que je lis dans la *Gazette des Tribunaux*, au pied du récit d'un attentat quelconque, cette phrase consacrée : « La justice informe, » elle me fait songer à M. Crémieux.

Les étrangers nous doivent un peu d'indulgence

quand nous estropions leurs noms. A propos d'un nom historique qui figurait ce soir au bal, une dame allemande m'a demandé si nous avions encore en France des Carillons ; et comme elle vit que je ne comprenais pas : « Je veux dire, reprit-elle, des descendants de ce brave Carillon qui se pendit sous Henri IV. »

Une troupe de gens du peuple vient de passer devant ma porte, avec des drapeaux, précédée d'une espèce de licteur portant une hache sur son épaule. Cette parade avait fort mauvais air, et rappelait Jourdan Coupe-Tête. J'avais là une belle occasion de m'effrayer ; mais, avant d'en profiter, j'ai voulu voir de plus près. Le licteur, qui était un charpentier, agitait en l'air un écriteau portant ces mots : « Vive Noël ! » Je me suis cru au moyen âge, au milieu d'une bande de Truands. J'ai crié : Noël ! comme les autres. J'aurais crié : Largesse ! quoique je ne sois guère, à présent, en état d'en faire. Puis, ayant lié conversation avec le charpentier, j'ai appris qu'il s'agisssait d'un M. Noël, commissaire de police du quartier, qu'on a destitué et dont les ouvriers du Gros-Caillou venaient demander la réintégration au ministre de l'Intérieur. Sans cette explication, je n'aurais pas mis en doute que ce ne fût sa tête qu'on demandait. Peut-être l'aurais-je consigné dans mes notes.

Et voilà comment, quelquefois, on écrit l'histoire!

Au printemps de 1814, j'entendais les royalistes appeler les impériaux nouvellement convertis : des légitimistes de Pâques. Aujourd'hui le républicanisme de beaucoup d'entre nous n'a pas la prétention de remonter plus haut que les derniers jours du Carnaval. « Depuis quand êtes-vous républicain? demandait brusquement un président de club à un nouveau venu. — « Depuis qu'il en est question, » répondit le néophyte avec beaucoup de sens. On le mit à la porte. Un autre, auquel on avait demandé sa profession de foi, se borna à ce peu de mots, qu'il écrivit sur le bureau et qui excita la clameur de tous ses membres : « Fraîchement républicain. » Il avait voulu mettre « Franchement. »

Chacun rêve une république à sa guise. Pour moi, mon choix est fait : je me décide pour celle d'Amérique, qui est ma contemporaine et me paraît de résistance. Hier, j'ai ramené plusieurs personnes à cette opinion chez madame Émile de Girardin. Elle m'a demandé alors de lui expliquer la constitution américaine. « Permettez, lui ai-je dit, maintenant que je la veux, je vais l'étudier. » Comme moi, en ce moment, beaucoup de gens ne connaissent pas très-bien ce qu'ils veulent, et savent surtout ce qu'ils ne veulent pas. C'est ainsi qu'aux prochaines élec-

tions on votera en vue d'exclure. On n'aura guère que des préférences négatives.

MARS.

Le choléra démocratique est dans l'air en attendant l'asiatique. Ce soir chez madame Swetchine, M. de X... était cabétiste et M. de M... communiste! M..., l'homme de la charité et des bonnes œuvres!... Il commentait avec talent, peut-être avec un peu de complaisance, les utopies d'Owen, et arrivait à Louis Blanc : « Le siècle marche, nous disait-il ; l'égalité des droits, l'égalité des charges, longtemps repoussées par nos pères, nous paraissent, à cette heure, de toute justice; il pourra bien en être de même, pour nos enfants de l'égalité des fortunes. » Il a plaidé aussi en faveur de l'égalité de l'intelligence, au moins quant au salaire; et comme nous objections que c'était détruire toute émulation : « Les soldats, nous a-t-il dit, reçoivent la même paye, les mauvais comme les bons; seulement ces derniers ont de l'avancement et deviennent sous-officiers : eh bien! les bons ouvriers deviendront aussi contre-maîtres. Admettre l'inégalité du salaire proportionnellement à celle de l'intelligence, c'est maintenir le privilége de la naissance; car on vient au monde capable ou incapable, comme on naît noble ou roturier. »

Nous voici bien loin de Saint-Simon avec son aris-

tocratie des capacités. Quand ses utopies prévalaient en 1830, un de ses adeptes s'efforçait de faire goûter celle des biens mis en fonds commun à M. Villemain, qui s'en défendait, alléguant qu'il possédait une petite fortune à laquelle il lui serait pénible de renoncer et d'être réduit à aller à pied sur ses vieux jours. « Et pourquoi iriez-vous à pied? lui répondit sérieusement le saint-simonien; vous seriez très-probablement rangé parmi les intelligences de second degré, ce qui vous permettrait d'avoir un cabriolet. »

Aujourd'hui le libéralisme, dont on a tant abusé, est en déroute; il n'est plus question d'un trône entouré d'institutions républicaines, mais d'une république entourée d'institutions despotiques. L'État se chargerait de tout faire, jusqu'à nos souliers, et il ne s'agirait pas de les trouver trop étroits! — Nous tomberions ainsi de ce que M. de la Fayette appelait « la meilleure des républiques » dans la pire des tyrannies. Il nous serait bien utile aujourd'hui, cet obstiné la Fayette, ce Gilles César, comme l'avait baptisé le duc de Choiseul.

Peut-être, avec ses utopies américaines, balancerait-il les influences socialistes. Nous en sommes réduits à le regretter, car il y a des valeurs de circonstance, comme il y en a de convention. Tel se trouve être l'homme du moment, l'homme nécessaire, dont, en d'autres temps, l'absence inaperçue n'eût pas laissé le moindre vide, et c'est en ce sens qu'on peut dire de M. de la Fayette, comme jadis de M. de

Maurepas : « On a perdu en lui plus qu'il ne valait. »

X...., voyant qu'il avait affaire à des propriétaires récalcitrants, décidés, comme M. Villemain, à ne point aller à pied, a fini par nous dire : « Remarquez que je n'approuve ni ne blâme, j'explique. Mais il faut bien reconnaître que ce qui se passe en Europe tient à une rénovation sociale; qu'il ne s'agit plus du maintien de telle ou telle dynastie, et qu'aujourd'hui ce sont des idées qu'on détrône. Toute grande vérité arrive avec son cortége d'erreurs; il faut l'en dégager, et soyez sûrs que la question de l'avenir se traite au Luxembourg avec cette organisation du travail dans laquelle tant de gens ne voulaient voir qu'un rêve... Les classes pauvres, accrues par une longue paix, sont en souffrance. Elles ont la force, le nombre; il faut maintenant se garder de l'oublier et de retomber dans une léthargie trompeuse et mortelle. Tel malaise était insuffisant pour vous réveiller, qui pourtant est assez sensible pour empêcher de se rendormir, et nous avons tous à nous reprocher de n'avoir pas assez fait pour la charité. »

Que pouvions-nous lui répondre, sinon qu'il était bien la preuve du contraire?

Il était près de minuit quand nous sortîmes de chez madame Swetchine. La conversation de ce soir m'avait fait pénétrer dans un monde nouveau, explorer des terres inconnues, et, bien que j'y fisse d'assez fâcheuses découvertes, le plaisir que je goûte à entendre bien causer m'attache au séjour de Pa-

ris, malgré ses dangers. Trouverai-je rien de pareil à Suzanne, où l'on me conseille de nous réfugier, et par où la distraction, dont on a tant besoin en ce moment pour ne pas rester sous le poids de l'idée fixe, m'arriverait-elle? Du reste, quand on voit le courant des idées nouvelles entraîner ainsi de bons cœurs et des esprits distingués, il faut bien dire : Dieu le veut!

Je persiste à penser qu'en croyant obtenir le nivellement des fortunes on n'arrivera qu'à leur déplacement, et que la bienfaisance, comme on la pratiquait naguère, *à l'amiable*, pieusement, charitablement, soulageait plus efficacement la misère et allait plus directement à son but que les conférences du Luxembourg. A la première révolution on vendait les biens de ceux qui s'en allaient; cette fois on les prendra à ceux qui restent. Nous nous sauverons peut-être du pillage brutal, nous n'échapperons pas au pillage légal. A cela, que faire? Bonne contenance, bon visage, et comme le recommande le divin Maître : Quand nous allons jeûner, que notre extérieur ait l'air de l'ignorer. Je me souviens d'un mot de madame de Montcalm : « Je ne puis souffrir l'espérance, disait-elle, elle empêche la résignation. »

Un des puissants du jour prétend naïvement que le gouvernement d'une république ne se soutient que par les expédients. Voilà comment ces messieurs comprennent Lycurgue et Platon. Je frémis de tout ce qu'ils sont capables d'inventer, surtout en matière

de finances, et leur façon d'opérer me rappelle la recette d'un charlatan pour je ne sais plus quel julep : Faites bouillir et remuez tout jusqu'à ce qu'il ne reste rien. La banque elle-même a ses doctrinaires, des gens qui méprisent les faits, l'expérience, et ne reculent qu'en tombant à la renverse.

Au milieu des manifestations républicaines, et malgré le décret qui supprime les titres, on entend toujours annoncer dans les salons des comtes et des marquis ; on y voit des décorés de tout genre, notamment des journalistes. L'un d'eux porte un ordre turc qu'il a gagné pour un *article* d'éclat dans la question d'Orient. On m'a dit que la question des sucres lui avait valu quelques douceurs Le plus imposant des décorés que j'ai rencontrés ce soir est certainement notre ami K... qui porte les insignes enfilés à une broche d'une dimension remarquable. Il vient de parcourir l'Allemagne en mettant ainsi à la broche tout ce qu'il a rencontré de décorations sur son passage. Il procède comme au jeu de bague. Nous avons vu commencer sous l'Empire cet appétit désordonné pour les décorations étrangères ; on voulait en avoir autant qu'on en voyait, comme les enfants pour les joujoux. M. de Bondi, chambellan de l'empereur, ayant fait un service auprès du roi de Bavière, avait obtenu un de ses ordres qui fut aussitôt convoité par un autre personnage de la cour, qui le demanda au roi, et, ne sachant comment le désigner : « Je voudrais, disait-il, que V. M. me donnât l'ordre de Bondi. »

L'ère de l'égalité a achevé de donner un essor prodigieux à toutes les vanités. Jadis on n'attachait pas un si grand prix aux petites choses. Quelqu'un disait à M. Archambaud de Périgord : « J'ai reçu des marques d'obligeance du prince d'O... Il vient en France ; je voudrais m'acquitter envers lui. — Eh bien, répondit M. de Périgord, demandez-lui son ordre ; ce sera parfaitement empressé de votre part, et, si vous voulez lui faire une politesse encore plus grande, vous n'aurez qu'à le porter. »

Jamais le persiflage de M. Archambaud de Périgard n'a mieux trouvé à s'exercer qu'avec le baron de G..... que j'ai encore vu à Paris, dans ma jeunesse, jetant l'argent par les fenêtres et écrivant exactement toutes ses dépenses. Il était impossible de mettre plus d'ordre à se ruiner. Il donnait des soupers le mardi où il y avait bonne compagnie, grande chère, d'excellente musique. Un jour où il annonçait son prochain départ pour la Suisse : « Comment ! vous nous quittez ? lui dit M. A. de Périgord ; et vos mardis continueront-ils ? »

On assure que M. Ledru-Rollin se fait aider par des dames dans la rédaction de ses fameux bulletins. Touchante alliance du bonnet rouge et du bas-bleu. On va jusqu'à dire que l'auteur d'*Indiana* et d'*André* lui prostitue sa plume.

A les en croire sur parole (les bulletins), le régime dont nous jouissons serait au moment d'envahir toutes les monarchies et il n'y aurait plus qu'à s'écrier : *Attollite portas !* Ouvrez les portes, ô princes, et laissez entrer les républiques. Du reste, il faut bien convenir que *veto* et *concedo* sont deux mots dont les souverains n'ont pas toujours su faire un juste emploi. Tel qui s'était montré trop avare de libertés devient tout à coup d'une libéralité folle : « Accordé ! accordé ! » s'empresse-t-il de répondre à mesure qu'on lui fait quelque demande et même avant, comme ce monsieur qui commençait ses lettres par : « J'oubliais de vous dire... »

Dans certain pays, les sujets sont tout près de faire à leur roi le compliment suivant : « Sire, nous ne vous demandons qu'une dernière concession, c'est de nous céder la place. » On ne se borne plus au renvoi des ministres, ce que Louis XVIII trouvait une des commodités du gouvernement constitutionnel dont il donnait ainsi la définition : « Le roi déjeune; — il déjeune bien. — Après il reçoit ses ministres. « Eh ! bien comment vont les affaires ? — Fort « bien, sire. — Alors je vais m'aller promener. » Le lendemain semblable question. « Comment vont les « affaires ? — Fort mal, sire. — Alors, allez vous pro- « mener. »

J'ai fait ce matin comme les ministres, et je suis

allé en me promenant, jusqu'à l'hôtel de ville, où j'ai trouvé sur la place des corporations qui venaient présenter leurs pétitions au gouvernement provisoire.

Ces corporations sont quelquefois assez difficiles à contenter.

En 1830, après les journées de juillet, M. Casimir Périer eut à répondre aux exigences populaires. Un jour, en rentrant chez lui, il se trouva serré de près par une foule turbulente. Hommes, femmes criaient : « Nous voulons avoir les droits de l'homme! » M. Périer, craignant que la retraite ne lui fût coupée, s'adressa aux plus échauffés : « Vous demandez les droits de l'homme? — Oui! oui! — Eh bien, je vous les accorde! » Et à la faveur de la surprise que leur causa une munificence aussi imprévue et pendant qu'ils pensaient à ce qu'ils pourraient en faire, il s'esquiva.

Quelqu'un de bien informé m'a confié que nous avions en ce moment quatre gouvernements qui se jalousaient et fonctionnaient, on peut dire, à *l'envie* l'un de l'autre. Le communisme est représenté par MM. Louis Blanc et Albert, et la république rouge par M. Ledru-Rollin. MM. Arago, Garnier-Pagès et Marie sont l'expression du parti modéré; puis le gouvernement de la parole se forme de M. de L..., qui espère se concilier les autres par son éloquence. Or ces divers gouvernements ont, chacun, leur police; quelques-uns leurs prétoriens. Il y a, à Paris, toutes sortes de troupes armées, excepté la véritable, dont

on ne veut pas, — et je le conçois : elle n'aurait qu'à remettre l'ordre ! voyez un peu les conséquences ! — En tête de la nouvelle armée figurent les ateliers nationaux, puis la garde républicaine, les Montagnards, rouges d'opinion, de cravate et de ceinture, et diverses organisations plus ou moins clandestines, fort menaçantes pour la tranquillité qu'on les dit chargées de maintenir. J'oubliais le seul corps sérieux, quoique bien jeune : la garde mobile, formée d'enfants, mais d'enfants de Paris, audacieux par nature, prêts à verser indifféremment leur premier sang pour l'ordre ou pour l'émeute, et qui, selon l'occasion et leurs chefs, peuvent être bien dangereux ou bien utiles !

Parmi tous ces guerriers improvisés, on dirait qu'on a choisi les plus sales pour en orner la porte de mon voisin le ministre de l'intérieur. On ne peut se figurer les guenilles qui s'y promènent tout le jour et toute la nuit sous l'apparence de sentinelles. Un bon nombre de ces oiseaux de proie perchent à l'hôtel de ville, où l'ancien cuisinier de Rambuteau, qui est resté au garde-manger comme le chat dans la lucarne, leur fricasse (je maintiens l'exactitude du chiffre) 3,000 livres de viande par jour ! Ils s'en arrangent très-bien, et l'un d'eux disait : « Je n'ai eu, assez longtemps, que du pain sec pour tout potage ; maintenant je suis nourri comme un aristocrate. Vive la République démocratique ! »

---

28 MARS.

Dans ces jours d'anxiété et d'effroi, quand la question est *d'être* ou *ne pas être*, croirait-on qu'un dentiste a la naïveté de faire insérer quotidiennement dans les journaux qu'on ne s'occupe en ce moment que des nouveaux rateliers inventés par le sieur F..., *qui jouissent, en Europe, d'une immense popularité, rendent à la physionomie sa pureté et à la voix sa mélodie* (textuel). Enfin, le nom de M. F.... serait dans toutes les bouches, — en attendant ses dents! Cela ressemble au propos qu'on prête à M. d'Arlincourt et qu'il n'a certainement pas tenu. Ses envieux prétendent qu'arrivant récemment d'outre-Rhin, comme on lui parlait des troubles qui agitent l'Allemagne et des divers partis qui s'y sont formés : « Je l'ai laissée, en effet, fort divisée, aurait-il dit : le nord tient bon pour le *Solitaire*, le midi s'est prononcé pour *Ipsiboé*. »

Quant aux dentistes, ils s'imaginent qu'on ne pense qu'à eux depuis qu'on a nommé M. Désirabode gouverneur d'un château royal. Je suis allé ce matin chez lui, ignorant ses nouvelles fonctions; et, comme ma visite avait trait aux anciennes, j'ai dû chercher ailleurs un dentiste pur et simple, qui ne fût point devenu un homme politique. Arrivé rue Taranne, chez M. Regn..., je lui fis reconnaître parmi mes incisives deux dents voisines, dont l'une me faisait grand mal,

sans que je susse bien précisément laquelle. « Je puis les ôter toutes deux, » m'a-t-il dit. Je l'ai prié de faire un choix. Le sommeil, qui, jusqu'à présent, calmait seulement les douleurs, aujourd'hui les prévient et les absorbe. M. Regn... m'a proposé de m'endormir, et j'y ai consenti par curiosité. On m'a présenté un tuyau par lequel j'ai aspiré l'éther, qui m'a paru d'un goût détestable ; puis on m'a planté sur le nez une paire de lunettes, en m'invitant au recueillement et au silence, et pendant que j'affirmais que je ne dormais pas, je tombai dans un sommeil si complet, que, malgré son peu de durée, un songe y trouva sa place, et je rêvais, quand M. Regn... me tira de ma léthargie et me montra ma dent. L'effet du chloroforme est encore plus subit, et la simple odeur vous frappe de sommeil, comme ces poisons de Locuste dont le moindre contact, pour ainsi dire, la seule présence, frappait de mort. « On vous endort en vous parlant, » me disait M. Regn.., Je l'assurai que je connaissais cet effet, que je l'avais éprouvé avant les découvertes nouvelles en écoutant les discours de mainte et mainte personne. Sérieusement, quel puissant auxiliaire pour les vols de toute espèce que de pareils narcotiques! L'effet, pourtant, n'en est pas immanquable. Quelquefois le patient résiste ; quelquefois aussi, c'est l'endormeur qui s'endort. On assure que J. de C., voyant les rôles ainsi intervertis a eu la singulière idée d'arracher une dent à son dentiste. La victime exécuta le bourreau !

29 MARS.

A peine si l'on se permet un mot sur les scandales étrangers à la politique, et les rapines de M. Libri passent inaperçues. Ce ne sont que des livres! Vieux bibliophile et collecteur d'autographes, j'ai trop souffert dans ma vie de tentations de ce genre pour n'être pas porté à l'indulgence, et je tiens le docte voleur plus excusable que ces ignorants qui, sans autre motif que celui d'un vil intérêt, enlevèrent, il y a quelques années, le médailler de la bibliothèque du roi. « Je me demande ce qu'ils en feront, observait naïvement le conservateur, quand il trouva le matin ses casiers vides. Je les défie bien d'en déchiffrer une seule. » M. Pourtalès, dont la magnifique collection atteste si bien le goût du propriétaire, et justifie l'inscription qu'il a placée sur la porte de sa galerie, avait laissé à découvert sur une table de précieux joyaux recueillis dans des tombeaux grecs. Un jour où je lui témoignais quelque inquiétude de les voir ainsi exposés à la convoitise, il me dit qu'on ne lui en avait jamais pris qu'un, « et ce n'était pas un voleur, ajouta-t-il, mais bien évidemment un curieux, car il a su choisir, non le plus riche, mais le plus rare! » On voyait que notre antiquaire se résignait moins péniblement à avoir été volé par un connaisseur.

Il est grand temps de remédier aux abus de con-

fiance, aux larcins journaliers qui se commettent dans les dépôts publics, surtout dans les bibliothèques. On fera de fâcheuses découvertes quand on entreprendra de constater les déficit. On s'en prendra au dernier détenteur, comme celui qui, au moment où il reconnaît qu'on lui a décroché sa montre, met la main au hasard sur quelque innocent voisin, tandis que le voleur est déjà bien loin.

Un jour, je fus exprès à Versailles pour lire la relation du fameux carrousel de 1661, dont le manuscrit est une des principales richesses de la bibliothèque de la ville. Je ne fus pas longtemps à reconnaître que plusieurs feuilles manquaient, et notamment de précieuses miniatures sur vélin. On voyait la trace des ciseaux qui avaient servi d'instrument au vol. J'en fis l'observation à l'un des conservateurs, qui me regarda de travers, et je soupçonne qu'il eut la pensée de me faire fouiller.

Les soi-disant patriotes belges réfugiés à Paris, annonçant hautement le projet de se mettre en route pour révolutionner Bruxelles, ont été demander naïvement au prince de Ligne de payer leur voyage, et se sont retirés fort scandalisés de ce que l'ambassadeur du roi Léopold se refusait à leur faciliter les moyens d'aller détrôner gratis le souverain qu'il représente. Il nous racontait, à dîner, à l'ambassade

de Sardaigne, cette singulière visite, et précisément nous venions d'apprendre la déconvenue qui attendait à la frontière le premier convoi de ces dignes réfugiés. Il paraît qu'à mesure qu'ils descendaient des wagons, des agents de police appuyés d'un régiment avec de l'artillerie, leur offraient la main. On ne pouvait répondre autrement à la proclamation par laquelle ils s'étaient fait précéder, dans laquelle ils annonçaient qu'ils avaient respiré à Paris l'air de la liberté, et qu'ils revenaient dans leur pays pour s'occuper de l'organisation du travail et appeler (la phrase est textuelle) toute la population *au banquet de la vie!* Pour le moment, ils y seront d'infortunés convives; leur premier déjeuner se fera en prison. « Je n'ai point à me plaindre de M. de Lamartine, nous a répété plusieurs fois le prince de Ligne; mais M. Ledru-Rollin s'est conduit comme un gueux. » Le prince n'a pas eu besoin d'ajouter comme Arnal: « Je ne sais si je me fais suffisamment comprendre! »

On prétend qu'une main de papier est un excellent plastron: une simple feuille peut rendre le même service. Ainsi on nous assure que M. Dup... porte toujours sur lui la minute de la déclaration de madame la duchesse d'Orléans à la Chambre, écrite le 24 février de la main de M. Crém... Ce précieux autographe sert aujourd'hui de certificat de vie à

M. Dup... et préserve de toute atteinte de la part du ministre de l'*injustice* l'inamovibilité du procureur général. Un jour que ce même M. Crém... occupait la tribune et qu'il avait noté, sur des cartes cachées dans sa main, les principaux points de son discours, comme il les retournait dans un moment où le fil lui échappait, ce même M. Dup..., qui le voyait faire, dit à son voisin : « Crém... a beau battre les cartes, il n'amènera pas d'atout ! » — Il a pourtant fini par retourner le roi !

30 MARS.

Cette foule ameutée, qui ne sait à quoi se divertir, plante partout des arbres de la liberté, des peupliers, *populus*, l'arbre du peuple ! Pour moi, je n'y vois pas d'inconvénient, j'aime le peuple, j'aime la liberté, j'aime aussi les arbres ; j'en plante beaucoup... Seulement, quand je les plante, je choisis la place. Mais ici, on y met moins de façons : on les pique en terre au hasard au travers des carrefours, au beau milieu des rues : Va comme je te pousse, et pousse si tu peux ! — « Mais vous barrez la chaussée, observait un cocher. » — « Et à quoi sert-elle ? répondit un piéton. Est-ce que les trottoirs ne suffisent pas ? »

La police fait bon marché de la circulation ; elle se borne aux circulaires. Un malin, auquel on demandait à quoi servaient tous ces arbres de liberté, a répondu : « C'est pour en avoir l'ombre. »

Les planteurs, que personne ne dirige et encore moins ne réprime, sont, pour la plupart, des fainéants et des ivrognes. L'impromptu suivant leur est dédié :

Que cet arbre n'est-il un chêne!
Il aurait pu nourrir, sans peine,
Avec le gland qu'il eût porté,
Les citoyens qui l'ont planté.

Quelquefois on réclame le concours du curé de la paroisse, qui se trouve baptiser des morts en arrosant d'eau bénite ces arbres sans racines.

Tout à l'heure, en rentrant, j'ai vu des lampions à mes fenêtres. J'ai demandé à mon portier de quoi je m'étais réjoui en mon absence ; je pensais que ce pouvait être de la proclamation du roi de Sardaigne. Mais notre bon peuple, tout souverain qu'il est, ne donne point dans la haute politique et se réjouissait simplement d'avoir planté un nouvel arbre de liberté autour duquel il tirait des coups de fusil et brûlait quelques rats de cave. J'ai demandé place au feu et à la chandelle ; on m'a laissé approcher, et j'ai vu l'arbre qui m'a paru assez sec et auquel j'ai chanté :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, etc.

Je doute qu'il passe la saison. Ce sont aussi des plantations provisoires.

Je causais ce soir de la prochaine élection avec un futur député, plus exact observateur du carnaval que du carême. Je me suis permis de lui dire qu'il y aurait convenance à changer le jour fixé, par ordonnance, au jeudi de la semaine sainte : il ne m'a pas compris. Alors j'ai ajouté insidieusement : « Le jeudi saint est un jour de Longchamps où tout le monde a affaire à s'aller promener. » — « Oh ! c'est vrai, s'est-il écrié ; comment n'y avait-on pas pensé ? Mais cela peut se réparer. »

Effectivement on a *réparé;* mais ce que nous y avons gagné, c'est qu'on a mis l'élection à Pâques, jour où un chrétien n'a certainement rien de mieux à faire que d'aller voter. J'observerai, à ce propos, que je ne connais pas d'institution plus faussée que celle de Longchamps. De pieuse, elle était devenue profane ; maintenant elle est surtout niaise. Depuis longtemps plus d'office, plus de ténèbres ; les chants avaient cessé, et, faute d'avoir rien à entendre, on allait voir. — La file des voitures élégantes, qui se rendaient au bois de Boulogne, suffisait pour exciter la curiosité et attirer la foule. La révolution a fait disparaître les brillants équipages ; n'importe. Chez nous où rien ne subsiste longtemps, mais où rien ne finit complétement, et où la routine combat l'inconstance, — nous continuons à nous rendre à ce Longchamps, quoique les fiacres mêmes y fassent défaut, et qu'il n'y ait plus à voir que des gens qui se regardent et des spectateurs pour tout spectacle. Je

connais telle personne qui ne croirait point avoir convenablement fêté la semaine sainte si elle n'avait pas accompli le devoir de paraître à Longchamps. On se fait dans la vie une foule d'obligations aussi graves que celle-là. Mon cousin Amédée d'Hautefort disait un soir à la société qu'il avait invitée à dîner dans son château de Chompieu : « Excusez-moi si je vous quitte ; mais je suis forcé de me retirer pour aller à l'affût. » A propos de Longchamps, je dois à la vérité de convenir que de mon temps nous observions les jours saints encore plus singulièrement qu'aujourd'hui. Cela s'arrangeait le plus innocemment du monde et presque dévotement : « Ces trois soirées-ci, je resterai chez moi, disait madame de...; on ne sort guère, cette semaine, que pour aller à l'église ; venez me tenir compagnie, le soir, après les offices ; ce sera encore une bonne œuvre. » On venait ; quelques personnes, le mercredi ; davantage, le jeudi ; le vendredi, il y avait foule. A quoi employer tout ce monde? Quelqu'un se mettait au piano, jouait d'abord un morceau sérieux, puis on chantait une romance ; on finissait par jouer un air de danse, qui faisait sur toute cette jeunesse le même effet que le tambourin et les castagnettes sur les juges espagnols dans le procès du Fandango. Mais aussi, comme les Espagnols, on mêlait le sacré au profane ; et des jeunes personnes de mes amies et de mes danseuses, qui sont aujourd'hui de respectables mères de famille, m'ont raconté qu'ayant beaucoup de prières à dire le soir, et dans la crainte

(peut-être dans l'espérance) de ne pas être rentrées de bonne heure, *elles s'avançaient*, comme elles disaient, et faisaient leurs prières entre deux contre-danses. Elles étaient sincèrement pieuses, et ces prières venaient certainement de la bonne source, quoique faites dans un singulier oratoire. Rien n'est aimable comme la naïveté de l'esprit quand elle provient de la naïveté du cœur. Le vénérable abbé du Claux en donna une preuve plaisante dans sa candeur. Un jour, une de ses pénitentes lui demandait conseil. Son mari exigeait qu'elle vînt avec lui au spectacle. Le digne prêtre, qui rarement avait été consulté pour ces sortes de cas, vint à se rappeler que les danseurs n'étaient point excommuniés. « Soumettez-vous, dit-il à la dame, — soumettez-vous au désir de votre mari ; seulement insistez pour qu'il vous mène de préférence à l'Opéra. »

Les clubs se composent de gens qui y vont par goût, par curiosité ou par peur. Ces derniers sont certainement les moins intéressants, et me rappellent deux vers d'une comédie que j'ai vu tomber, il y a bien longtemps, au Théâtre-Français :

> Quand on conserve encor des penchants vertueux,
> Imiter les méchants, c'est être au-dessous d'eux.

Dans les clubs, le burlesque le dispute souvent à

l'odieux. Un orateur est monté, hier, à la tribune pour demander trois mille têtes. Un mauvais plaisant, qui lui a succédé, a dit : « Je serai moins exigeant que monsieur, car je me contenterai de la sienne ! »

Un troisième a fait observer qu'étant chapelier, trois mille têtes de moins dans le commerce lui porteraient un grand préjudice ; un bonnetier a demandé qu'on se contentât d'obliger tous les citoyens à porter le bonnet rouge.

La séance a fini par une lutte fraternelle entre le président et les secrétaires : on s'est pris aux cheveux.

En tournant devant l'église Saint-Thomas, ma voiture a légèrement effleuré l'arbre dont on a récemment — les uns disent *décoré*, les autres *obstrué* la place. Cela a pensé faire un événement. Il y a des républicains qui entendent la liberté comme la loueuse de chaises de Saint-Thomas entend la religion. Cette vieille femme, qui fait plus de bruit dans l'église que les chantres, parle tout haut, toujours, et ne peut réclamer son sou sans entamer une conversation avec chacun. Je lui ai dit qu'il serait à désirer qu'au lieu de lui permettre de troubler, par sa collecte et ses dialogues, les fidèles dans leurs prières, chacun payât sa place en entrant, comme

à la Madeleine et à Saint-Roch : « Ah! Monsieur, s'est-elle écriée, ce serait un grand malheur pour la religion! »

Une autre fois, à propos du prix des chaises, comme on lui faisait quelques observations, on l'entendit qui répondait : « Madame, point de discussions théologiques. C'est quatre sols que vous devez. »

L'arbre le plus mal placé, c'est sans doute celui contre lequel j'ai été me cogner en me promenant aux Tuileries. Le Nôtre, auquel Louis XIV voulait faire admirer la besogne que Mansard avait faite dans les jardins de Versailles pendant son absence, lui répondit, comme aurait pu le faire le paysan du Danube : « Sire, d'un maçon vous avez fait un jardinier : il vous a servi un plat de son métier. »

Que dirait-il s'il voyait sa belle perspective de la grande allée des Tuileries bouchée par un peuplier? C'est pour le coup qu'il pourrait se plaindre de tous ces maçons devenus planteurs qui semblent ici n'avoir d'autre but que de dérober la vue de l'obélisque et de l'arc de triomphe aux promeneurs du jardin et aux habitants du château, quels qu'ils soient.

Dans la plupart de ces arbres de liberté, on aperçoit un petit bonnet qui semble se cacher timidement sous les feuilles naissantes. On le distingue à

peine. Ce n'est plus l'ampleur et l'allure hardie des bonnets rouges de la première révolution qui se perchaient à la plus haute branche de l'arbre et attiraient tout d'abord les yeux. Ici c'est un bonnet honteux qui se dissimule et cherche à s'introduire en cachette comme un forçat en rupture de ban. — Autour des plantations et des planteurs, des curieux s'attroupent et se contraignent assez peu dans leurs propos : « Ah! voilà les travailleurs qui se promènent. — L'atelier national, dit l'un. — Le ratelier national, dit l'autre. » On leur chante :

Nourris par la patrie,
C'est le sort le plus digne d'envie !

Il faut pourtant convenir qu'il règne un certain ordre dans ce désordre. On ne voit point arriver d'accidents, et voilà plus d'un mois que cela dure et que le peuple, désœuvré et armé, est maître du terrain. J'entends dire : « C'est un miracle! » Je trouve qu'il dure un peu trop longtemps.

Saint-S.... nous faisait tout à l'heure le raisonnement suivant : « La France est comme une femme qui aurait pris successivement plusieurs maris. Le premier la battait; le second passait pour impuissant; le dernier la trompait. Maintenant elle a des fils forts et nombreux. « Mes enfants, vous êtes « grands, leur dit-elle; gouvernez vous-mêmes la « maison. » Et c'est ce qu'ils prétendent faire. — Très-bien, lui ai-je observé; mais, à la manière

dont ils s'y prennent, au lieu de leur dire : Enfants, vous êtes grands! il faudra plutôt leur dire : Vous êtes de grands enfants. Voyez quelle besogne ils nous font! Décidément la diplomatie pourrait bien nous avoir rendu un mauvais service en maintenant, depuis vingt ans, la paix à tout prix. Elle est parvenue à faire rester l'Europe tranquille, mais comme on va s'en dédommager! Et quand je regarde, au travers des barreaux de ma grille, passer et repasser ces torrents de peuple qui inondent la rue en criant et en chantant : « Aux armes, citoyens! » n'est-il pas permis de croire que la France, sous l'Empire, était dans son véritable élément; que les luttes de la tribune et de la presse, quelque violentes qu'elles ont été, ne suffisaient pas à sa belliqueuse activité, et que la guerre, qu'on a tant évitée, était un exutoire nécessaire à la santé du pays? »

Je jette un regard d'hésitation sur les travaux de ma galerie, commencés trois ans avant cette dernière révolution. Je me demande si, l'œuvre étant à moitié, il ne serait pas aussi sage d'abandonner ce qui est fait et de réserver, pour aller finir mes jours à Rome, l'argent que je dépense ici à bâtir sur un sol mouvant.

Cette galerie était un de mes rêves de jeunesse, comme mon pèlerinage à Jérusalem. Je m'étais promis de la construire au retour de mes voyages, en attendant paisiblement le dernier, et d'y jouir du plus doux des biens, le repos.

... Le repos, trésor si précieux,
Qu'on en fit, autrefois, le partage des dieux.

Je choyais cette pensée *con amore*. Je voulais que la demeure du sexagénaire lui rappelât ses anciens loisirs studieux ou errants, les goûts de sa jeunesse, enfin son passé chéri; qu'elle fût artistique et même monumentale! Les rois de l'antique Égypte, dont j'ai visité la poussière, ont magnifiquement bâti des palais à la mort. Ma fantaisie, à moi, était d'habiter ma pyramide de mon vivant, et d'y tout disposer dans l'intention d'y passer mes vieux jours — (si j'ai des vieux jours à passer!). Pour son érection, j'avais laborieusement amassé trois cent mille francs... Puis l'idée me vint d'en faire autre chose, et il me fallut thésauriser sur nouveaux frais;... mais, pendant que je suis en humeur rétrospective, pourquoi ne ferais-je point un pas de plus en arrière.

A seize ans, riche de ma gaieté, de mon insouciance ; d'ailleurs, pauvre comme Job, je courais les rues, le soir, à pied, en bas de soie comme c'était la mode alors. Dans tout Paris il n'y avait pas un trottoir, des réverbères, à peine! Prendre un fiacre, cela nous arrivait quelquefois entre jeunes gens, mais nous avions recours à l'association pour faire face à une dépense de cette importance. Nous préludions ainsi à l'institution des omnibus. J'allais souvent rue de Grenelle chez madame de Caumont. J'y trouvais la fleur de l'émigration récemment revenue de Londres. M. Archambaud de Périgord, MM. de

Noailles, de l'Aigle, de Montrond, dont on citait les mots ; ces messieurs avaient des cabriolets, alors le *nec plus ultra* du faste, et mon amour-propre aurait souffert si, en entrant dans ce brillant salon, la moindre tache eût terni la pureté de mes bas blancs et trahi le mauvais état de mes finances. Je prenais donc mes précautions et je faisais une toilette avant d'entrer.

Dans le réduit obscur... non pas d'une alcôve enfoncée, mais de l'enfoncement d'une porte cochère à peu de distance de celle de madame de Caumont, se trouvait un banc placé dans l'ombre. Là j'ôtais mes guêtres, mes souliers, que je serrais dans les poches de ma redingote ; je chaussais des escarpins bien cirés, puis je faisais une entrée décente à l'hôtel de Lamoignon.

Or ce renfoncement, cette porte, ont disparu comme tout, en ce genre, et en bien d'autres, disparaît à Paris où l'on refait les maisons tous les vingt ans. Une grille, maintenant, borde la rue dont la claire-voie ne se prêterait pas au mystère d'une toilette, mais il est vrai que j'aurais la ressource de m'habiller chez mon portier, car cette maison est devenu la mienne, et c'est à son abri que j'écris ces lignes. Du fond de ma serre mon œil, en ce moment, perce dans la rue à travers mon ancien cabinet de toilette ; et j'ajoute que, si, à l'époque dont je parle, il y a un demi-siècle, une voix prophétique m'eût dit : « Vous êtes sur vos terres futures, » ma surprise eût égalé celle de Macbeth.

« Tu seras roi. »

C'est là que j'ai fondé un monument. *Exegi monumentum*, moins élevé que les Pyramides, moins durable que l'airain, et dont mes amis se moquent jusqu'à ce qu'ils soient forcés de convenir que c'est charmant et que je suis un grand architecte. Enfin, c'est là que je me demandais tout à l'heure si, avec les tempêtes qui nous menacent, et mes bizarres constructions n'étant point encore arrivées à la hauteur du toit, je mettrai le comble à ma folie en *le* mettant à mon édifice? De toutes manières j'emploierai des bras soit à terminer, soit à démolir; je n'admets pas le *statu quo* dans mes combinaisons. J'avancerai, ou je reculerai, et je crois que j'avancerai. N'y a-t-il pas quelque chose de plus certain que les révolutions? C'est la mort. Si on la voyait sans cesse prompte et menaçante devant ses yeux, on se refuserait à toute pensée d'avenir...

Quittez le long espoir et les vastes pensées...

. . . . . .

J... a toujours une saillie toute prête. Je le rencontre ce soir à l'orchestre de l'Odéon où nous étions à peu près seuls.

« Quem venisti videre in deserto? »

me demande-t-il.

Je lui réponds que je suis venu voir Bocage, et il se met à chanter : « Bocage solitaire... »

Un jour que MM. de Salvo et de Salvandy arrivaient en même temps chez madame de B... et que le domestique, nouveau dans la maison, cherchait à se rappeler leurs noms ; J... lui dit : « Annoncez Salvo et son gérondif. »

Ce *gérondif*, homme plein d'esprit et de cœur, s'est fait la devise suivante :

Non sumus Salvi, sed Salvandi.

Je l'aime mieux que celle de M. de Montal... toute courageuse qu'elle est.

« Ni espoir, ni crainte. »

« Comment, disait-on à J...., ne désirez-vous pas la conservation de la république? — Moi! dit-il, je la désire de tout mon cœur, après qu'on lui aura fait subir le procédé de M. Gannal. » — « Je suis extrêmement pressé, disait-il à un de ses amis qui le trouva partant pour la campagne; tenez, voilà un livre que j'avais commencé à lire, faites-moi le plaisir de le finir pour moi. »

Quand on vit, comme nous le faisons, au jour le jour, une bonne soirée acquiert un grand prix. Nous avons dû l'agrément de celle d'hier à la conversation d'un ancien ministre, le seul, à ma connaissance, qui ait occupé ces fonctions sous l'empire et

sous les deux royautés. C'est assez le désigner, et si j'ajoutais qu'aux qualités de l'homme d'État il joint l'esprit et l'agrément de l'homme du monde, cela deviendrait par trop clair. Il nous a entretenus de M. de L..., dont le nom est dans toutes les bouches. Ce nom n'en est certes pas à son début avec la renommée, bien qu'en ce moment elle le prenne avec lui sur un autre ton que par le passé. M. Mol... se rappelle très-bien qu'il y a quatre ans M. de L.... lui disait : « Vous savez que je n'ai pas voulu être ambassadeur. J'ai pu pareillement devenir ministre ; je l'ai évité parce que l'heure de ma mission n'était pas venue ; mais les temps approchent où les peuples descendront dans la rue et où tous les hommes d'État d'aujourd'hui se trouveront impuissants et usés. Je paraîtrai alors avec l'autorité de la parole et l'influence que je suis appelé à exercer ; car je sens en moi l'homme d'action, l'homme prédestiné à agir sur les masses. » M. Mol... l'avait cru fou.

« Mais non ! ce n'était pas la voix de la démence,
« C'était l'écho profond de quelque oracle immense. »

A tout ce qui se passe depuis un mois on est tenté de croire que M. de L... avait mieux deviné la disposition des esprits en Europe que beaucoup de vieux politiques. « Vous appelez cela deviner ? » m'objecte M. Brif... Beau prophète, qui prédit le mal qu'il fait. Il recevait les confidences de toute cette jeunesse républicaine qui l'adoptait pour drapeau afin de se

l'assurer pour trompette, rôle que j'ai vu décliner à M. de Châteaubriand. L... montrait alors des lettres de gens de ce parti qui ne parlaient que de leur nombre, que de leur force. Mais ce nombre, mais cette force, il y a cru lorsque nous en doutions, lorsque le gouvernement, que l'intérêt de sa conservation devait tenir en garde, s'y est trompé encore plus que nous. Et ne nous sommes-nous pas trompés aussi lorsque, à son début parlementaire, nous pensions que le grand poëte pourrait bien n'être que médiocre orateur et que nous regrettions devant lui-même cette lyre dont il allait changer les cordes?

Quand les *Girondins* parurent, M. de L... eut encore occasion de dire à M. Mol... « Ne lisez pas cela. (Il m'a dit la même chose.) C'est écrit pour le peuple. Il va jouer le grand rôle, il faut l'y disposer, lui donner l'aversion des supplices pour que la prochaine révolution soit pure des excès de la première. Il est de mon devoir de préparer le peuple, de me préparer moi-même; car je serai l'homme d'une société nouvelle. »

Ne croit-on pas entendre la formule sacrée des musulmans, l'hosanna de l'islamisme avec une légère variante : Dieu est grand et L.... est son prophète! Pourvu que, la Montagne ne marchant pas vers le nouveau Mahomet, lui aussi n'imagine pas de marcher vers la Montagne, et c'est ce dont on commence à s'inquiéter en voyant ses tendances vers le plus fâcheux de ses collègues.

M. de L... fut encore plus significatif avec M. Royer-

Collard qu'avec M. Mol... Il se servit, pour préciser sa mission, d'une expression telle que le grave M. Royer-Collard crut devoir s'interdire de la répéter. « J'aurai mal entendu, » disait-il. Mais ce mot étrange, M. L... l'avait aussi employé une fois avec M. de Ba....., il lui avait dit en propres termes : Je suis le Messie !

Une des singularités de l'époque actuelle, c'est de se croire une mission. Les gens de lettres y sont les plus enclins. Ainsi M. Alexandre D.... va publier un journal intitulé : *le Mois*, (c'est peut-être *le Moi* qu'il faut lire). Il termine son prospectus par ces mots : « Notre journal sera le livre le plus curieux que l'on puisse se procurer, puisque non-seulement l'Europe, mais le monde entier posera devant nous. Au reste, notre tâche est facile : la Providence nous la trace, Dieu dicte, et nous écrivons. »

Il faut pourtant convenir que Dieu a été prendre là un singulier secrétaire !

30 MARS.

Je remarque la phrase suivante dans une profession de foi que M. Vict... H... vient d'adresser aux électeurs de Paris.

« Je ne me présente pas. A quoi bon ? Tout homme « ayant écrit une page, sa vie y est naturellement « présente, s'il y a mis sa conscience et son cœur. »

Et il rappelle qu'il a écrit trente-deux volumes, et qu'il n'a rien à retrancher ni à ajouter. Personne n'est, plus que moi, l'admirateur du talent de M. V. H... dans ce qu'il a d'éminent ; mais j'avoue que je ne vois pas bien comment *sa vie est naturellement présente* par une page de *Han d'Islande* ou de *Bug-Jargal*, et comment il aurait mis sa conscience dans Lucrèce Borgia et son cœur dans Quasimodo.

Lorsque M. V. H. se présenta à l'Académie, je dis à M. Brifaut : « Allons, convenez, malgré vos préventions, qu'il y a dans M. H. de quoi faire un académicien ? — Un, je crois bien, répondit-il ; le mal, c'est qu'il y a de quoi en faire deux, dont un détestable. » Cette expression me rappelle une légère altercation qui s'éleva l'an dernier entre le même M. V. H. et son collègue le digne M. Droz, et que le débit lent et solennel de ce dernier rendit plus plaisante. M. V. H., à propos du Dictionnaire, et tout en protestant rendre une entière justice aux lumières et à la capacité des membres de la commission, blâmait hautement certaine décision qu'ils avaient prise et qu'il qualifiait assez durement, insistant sur ce qu'avec tout leur esprit ils avaient fait de bien mauvaise besogne. M. Droz finit par lui répondre : « J'accepte pour ma part avec reconnaissance ce que vous voulez bien exprimer de flatteur et d'obligeant pour plusieurs d'entre nous, mais cependant, mon cher confrère, seriez-vous pleinement satisfait si vous entendiez dire à quelqu'un des membres ici présents : Notre collègue M. V. H. est certainement un écrivain

de haut talent, un homme de génie, enfin un grand poëte, mais il fait des vers détestables. »

Les grands hommes de nos jours, disent parfois des choses dont les anciens grands hommes ne se seraient jamais avisés. Il faut croire que c'est qu'ils n'y avaient pas pensé.

Ainsi, par exemple, un autre académicien, parlant d'un de ses poëmes qu'il venait de retoucher : « J'en ai ôté, disait-il, tous les vers qui n'étaient que bons. » Il parlait de sa tragédie de *Mahomet II*. « Le cinquième acte s'est trouvé faible auprès des autres, je l'ai refait ; maintenant il en résulte que ce sont les quatre premiers qui paraissent faibles. Il y a un degré de naïveté auquel l'amour-propre seul peut atteindre.

M..... a perdu sa femme ; il en est profondément affligé : on lui parle de ses succès littéraires comme d'une distraction salutaire. « Ah ! dit-il, il n'est pas moins triste de se trouver seul avec sa gloire ! — Il n'est que trop vrai, lui répond un de ses amis d'un ton pénétré, et je vous plains bien d'être ainsi absolument seul ! »

Je ne connais personne qui soit plus sous le charme de lui-même...

Une affiche devant laquelle je viens de m'arrêter nous annonce que cinq cents Orphéonistes (quel-

qu'un lisait *orléanistes*, et il ajoutait : « quelle imprudence ! ») se feront entendre dimanche aux Champs-Élysées. Les concerts ne nous manquent pas, non plus que les loteries. De belles dames m'écrivent chaque jour de séduisants billets pour de bonnes œuvres, et je puis me vanter d'être l'objet des attentions lithographiées d'une quantité de jolies quêteuses. J'ai beau les assurer que je suis obéré, endetté, et à la veille d'encourir la contrainte par corps, elles veulent avoir leur part de ma ruine. Une d'elles, qui n'est pas bien au fait du langage judiciaire, vient de m'adresser une singulière question sur ce que l'on entend par la contrainte par corps. Elle m'a fait songer à cette aimable et spirituelle duchesse de la Ro..., chez laquelle j'avais un jour oublié mon manteau. Je l'envoyai réclamer, et, le soir, m'ayant rencontré à l'hôtel d'Osmond, elle s'écria, du plus loin qu'elle m'aperçut : « Savez-vous bien qu'il ne faut pas envoyer redemander son manteau à une femme quand on s'appelle Joseph ! »

Elle cherchait l'autre jour à fendre la presse à Saint-Thomas pour s'approcher du prédicateur. Une dévote qui se prêtait à contre-cœur à déranger sa chaise pour lui faire place, dit assez aigrement : « Quand on est aussi grosse que Madame, il faut arriver de meilleure heure au sermon. — Priez Dieu pour que je maigrisse, » lui répondit en passant madame de la Ro...

J'ai parlé d'affiches : une d'elles trompe agréablement les regards des soldats qui n'en lisent que le titre. C'est un nouveau décret qui porte en tête et en gros caractères : *Abolition de l'exercice*. Il s'agit de l'exercice sur les boissons. Comme c'est aujourd'hui le 1er avril, les ivrognes prétendent que c'est un poisson d'avril, et qu'ils n'en payeront pas le vin moins cher. J'ai expliqué à l'un d'eux qu'on boirait par abonnement, à la demi-heure. Il a été satisfait et a crié à tue-tête : « Vive la liberté ! »

Le ministre de l'intérieur a voulu aussi nous donner son poisson d'avril. Il paraît un bulletin, à la date du 1er, où il nous affirme très-sérieusement *que dans un avenir que les lois fondamentales d'une vraie république doivent rendre prochain, il n'y aura plus ni minorité ni majorité dans les conseils des hommes.* Et il ajoute : *Savez-vous bien qu'il est impossible qu'un jour ne vienne pas où la vérité ne trouvera plus une seule voix qui s'élève contre elle.* Il est évident que notre excellent ministre (je dis notre excellent pour Son Excellence, parce que les titres sont abolis) veut parler ici de la fin du monde. A l'en croire aussi, *le préjugé qui supposait les rois capables est détruit avec le principe qui les rendait sacrés*, et il ajoute avec aisance : *ces choses ont fait leur temps.* Je suis charmé de voir saint Louis et Henri IV, que le vulgaire avait bonnement cru des souverains assez capables (j'étais tombé dans la même erreur pour Napoléon) réduits à leur juste valeur et si équitablement appréciés.

« A tout prendre, nous disait un avocat montagnard, qu'avait fait l'empereur de si extraordinaire? — Il vous avait fait taire, lui répondit-on. » Il y a dans le même bulletin, une proclamation où le gouvernement provisoire établit que depuis un mois, la France se gouverne par elle-même, par la seule puissance de l'autorité morale du peuple. J'oserais dire que l'essai n'est pas heureux. Il termine (le bulletin) en annonçant que les Vénitiens auraient proclamé la *restauration de leur République*. En voilà une, j'espère, démocratique et sociale, l'ancienne république de Venise! Décidément le ministère de l'intérieur renferme de drôles de publicistes; pour eux, l'Europe est la France, la France est Paris, Paris est le faubourg Saint-Marceau. Dès le 25 février, ils annonçaient la grande révolution de Bruxelles, qui, gagnée de vitesse, avait voulu rattraper la nôtre. Or, personne n'avait bougé ni ne bouge encore; ils jugent des dispositions de l'Italie par ce qui se passe à Vaugirard.

De tels gens il en est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui caquetant au plus *dru*...

Ce n'est pas moi qui ai fait prononcer ce nom à La Fontaine.

Le miracle qui se renouvelle le plus fréquemment pour moi, c'est celui de la création; de rien je vois sans cesse faire quelque chose, chaque jour il nous apparaît des hommes d'État, des diplomates,

des financiers, dont je reste tout surpris. Je me dis qu'on était bien dupe de faire faire à ses enfants des études spéciales dans l'idée de les destiner à telle ou telle carrière. La correspondance du ministre de l'intérieur nous apprend que, pour être propre à tout, il suffit d'être tout bêtement républicain. Apportez des connaissances en chirurgie, en épicerie, n'importe, vous vous trouverez tout justement formé pour être ambassadeur ou préfet.

Les républicains de la veille sont les gens de qualité et savent tout sans avoir rien appris, comme les marquis du temps de Molière.

Une révolution change encore plus les hommes que les choses, et parfois ces transformations sont terribles ! Nous avons connu tel individu à mœurs débonnaires, vivant paisiblement de ses rentes ou de son savoir-faire, que la première révolution est venue chercher pour en faire un monstre.

L'autre jour, en rangeant des autographes, un me tomba sous la main où il n'est question que de découvertes scientifiques, d'un grand ouvrage sur la lumière, du phénomène que présente l'insensibilité aux couleurs de certains individus. En lisant au bas d'une lettre de ce genre le nom affreux de Marat, n'est-il pas permis de croire que sans la révolution, cet homme, ce tigre, si l'on veut, serait resté un obscur physicien, dissertant sur la lumière !

Robespierre aurait continué à rimer des madrigaux et à faire perdre, à Arras, des procès à mon père.

Le marquis de Lameth m'a dit qu'il avait connu *Lebon* oratorien, qui alors justifiait son nom et n'annonçait rien de féroce. Qui osera répondre de soi, mon Dieu ! et combien le spectacle de pareils exemples et un regard sur nous-mêmes devraient nous rendre à la fois indulgents et sévères !

Une illusion des révolutionnaires de notre temps, c'est de se complaire à évoquer des ombres et à combattre des morts; ainsi, dans quelques religieux isolés, ils poursuivent le fantôme d'anciennes et puissantes congrégations, de même qu'en interdisant des titres qui ne représentent plus rien, ils s'applaudissent d'avoir porté un coup mortel à la féodalité.

L'aversion pour le clergé est encore systématique chez beaucoup de gens. Je croyais entendre Voltaire, un jour que j'écoutais M. Eug. Sue (il me semble que je ne lui dis rien là de désobligeant) professant la fraternité chez madame la vicomtesse de Noailles, et recommandant l'aumône, les bonnes œuvres, mais surtout, s'empressait-il d'ajouter « sans le concours des prêtres. » Il aurait presque dit, de Dieu; il lui aurait fallu une charité athée.

Je demandais à un de mes administrés de Château-Gontier, s'il était jamais allé à confesse.

« Moi, me répondit-il, et qu'est-ce que j'y dirais? Je ne nuis à personne, je fais mon petit commerce,

les dévots ne seraient pas toujours à se confesser s'ils ne faisaient pas de mal. » J'ai, depuis, rencontré à Rome un logicien du même genre; il me parlait d'un établissement de bains peu fréquenté par les naturels du pays et où il n'allait que des Anglais. « Il faut, dit-il, que ces gens là soient bien sales pour être ainsi toujours à se laver. »

Allemands, Belges et Italiens couvrent les murs de leurs placards; ils appellent tous leur pays à l'indépendance. Faites comme la France, disent-ils; au fait on n'a qu'à nous regarder, l'exemple est séduisant.

L'Italie, la belle indolente, à laquelle les Alpes servent d'oreiller et qui réchauffe ses pieds à l'Etna, a retourné le volcan; il est maintenant à sa tête, en Lombardie, en Piémont. Le tremblement commence, tout remue, tout fume. Le peuple trouve des grands pour lui servir de chefs, de belles dames pour l'exciter. Une, que nous avons connue à Paris, est devenue frénétique et compromet également son nom, sa fortune, sa dignité : « Nous sommes tous frères, disait-elle dernièrement à des révolutionnaires du plus bas étage, et un d'eux lui a réparti peu galamment : « Vous seriez bien ma mère. »

Je vois des Polonais qui veulent une république; d'autres, le prince Adam Czartorisky, pour roi; ils parlent de monnaies déjà frappées à ce titre : Adam Ier, ce qui est peu d'accord avec la Genèse.

J'allai faire hier une visite à madame Émile de G... et la conversation qui roulait sur les affaires du temps avait pris une tournure assez triste; on se disait les orages et les malheurs que pouvait réserver l'avenir, lorsque élevant les yeux et la main d'un air de confiance, madame de G... s'écria : « Il n'y a que celui qui est là haut qui puisse tirer la France de l'abîme où elle se plonge! — Hélas! oui, repris-je, après tant de déceptions, c'est à lui seul qu'il faut se confier. — Au reste, il ne demandera pas mieux que de s'en expliquer devant vous; vous allez le voir descendre.... — Comment le voir descendre? Et de qui parlez-vous, de grâce? — Mais de mon mari. — Ciel! et moi qui croyais que vous parliez du bon Dieu! » — Comme on le voit, la méprise était grande.

On avait annoncé une visite du peuple à madame É. de G... « Il est venu, nous a-t-elle dit. Quand j'ai appris que mon souverain approchait, je me suis mise au balcon, comme madame Marlborough, et j'ai demandé ce dont il s'agissait. Quelques voix ont répondu : Nous appartenons à un club qui se tient près de Saint-Philippe du Roule, on nous a rapporté que vous étiez menacée et nous venons vous protéger. J'ai remercié en les priant bien de s'en aller parce que j'avais

aussi des protecteurs à Chaillot qui s'étaient engagés à accourir s'ils apprenaient qu'il y eût quelque attroupement sous mes fenêtres, et que, s'ils survenaient à l'improviste, je craignais qu'il ne s'ensuivît un malentendu entre mes défenseurs. En effet, les Chaillotins commençaient à arriver, mais tout s'est passé fraternellement. »

Parmi les nombreuses banqueroutes qui m'atteignent, la plus sensible pour moi c'est encore celle de mes illusions. J'aime la liberté, je voulais y croire et je n'entends parler que d'actes arbitraires. De quel gouvernement veut-on donc en France? M. Mérimée nous racontait que lors des journées de juillet, un homme criait sur les barricades : Pas de Charles X! pas de duc d'Orléans! pas de République! Un autre en l'entendant se prit à dire : « Voilà un camarade dont l'opinion me va; il ne veut rien! »

C'est le contrepied du soldat en marche qui se consolait du mauvais temps en disant : « Cela vaut mieux que pas du tout. » La doctrine de ne rien vouloir en fait de gouvernement vient d'être renouvelée dans une feuille publique. Je ne sais pas bien si c'est le *Sans Culotte*, la *Carmagnole*, le *père* ou la *mère Duchesne*; car nous avons tous ces journaux-là, et de plus la *Canaille*, dont tous les autres participent. Je cite le texte :

« On croit nous embarrasser en nous demandant « quel gouvernement nous voulons? Notre réponse « est facile, nous n'en voulons aucun. »

Le *Charivari* exprime la chose plus gaiement : « Pourquoi ne se mettrait-on pas à gouverner comme « on cause, comme on se promène, comme on fume « un cigare, tout uniment, tout simplement... Si on « me demande, qui aimez-vous mieux d'un Sully ou « d'un Colbert, je réponds sans hésiter : je préfère « M. Coquardeau. »

A cette heure, tout le monde gouverne, excepté moi, pourtant, qui suis décidé à ne pas m'en mêler. J'en cède volontiers ma part; il est vrai qu'il résulte de cette abnégation que tout le monde me gouverne, et ce gouvernement d'un seul par tous pourrait bien me faire regretter celui de tous par un seul. Je ne suis pas encore un républicain très-enraciné; je ne le suis guère plus que les arbres de la Liberté. J'avouerai même que ce matin, dans un moment d'humeur (je venais de lire une des affiches de mon voisin de l'Intérieur), il m'est échappé de dire : « Le diable emporte la République! » mais sur l'observation que me fit un témoin que j'avais scandalisé, je me repris : « Pardon, je voulais dire que la République vous emporte. »

On me reproche d'être encroûté, de m'opposer au progrès des lumières; mais le soleil, qui est la lumière

même, n'est-il pas encroûté? Il me semble l'avoir lu dans Descartes, et Voltaire l'a répété.

Pour que rien ne nous manque en fait de journaux, la *République rouge*, avec la couverture de même, vient de paraître. Elle s'imprime rue des Boucheries: en voilà de la couleur locale.

En regard de tout ce que la presse colporte journellement dans ce Paris qu'on est habitué à considérer comme la capitale du monde civilisé, je veux placer, sans commentaires, la lettre suivante d'un barbare, d'un sauvage auquel le flambeau de la civilisation a refusé ses lumières. Ma belle-sœur, qui avait témoigné de l'intérêt au malheureux prisonnier pendant son séjour à Pau, vient de me la communiquer.

« Louanges à Dieu seul, à celui dont la miséricorde est sans mesure.

« Écrit par Abd-el-Kader, ben nouhhi-eddin et par « sa mère la vénérée, par sa femme la bien aimée et « par son fils Mohammed, à celle qui est l'aimée de « nos cœurs.

« Certes nous chérissons bien nos parents, ceux « que Dieu nous a unis par le doux lien de l'amitié, « mais une amie comme toi, comment ne la chéri- « rions-nous point du même amour?

« Nous te supplions d'être toujours de plus en plus « persuadée de notre tendre attachement et de notre « douce amitié pour toi.

« Que la paix soit avec toi! Depuis que nous t'avons « quittée ainsi que ta famille, nous avons eu de « temps en temps de tes nouvelles, nous avons « reçu la visite de notre père, le seigneur Dupuch.

« Nous te remercions de ton souvenir, nous t'au- « rions déjà bien répondu, si nous avions pu trouver « quelque ami digne de notre confiance et qui nous « eût traduit tes lettres; nous savons bien que de ta « part il en est ainsi.

« Nous n'avons pu lire ce que tu nous écris; c'est « faute de cet interprète intime et fidèle. Si nous « l'avions auprès de nous, chaque jour nous t'écri- « rions un peu.

« En attendant soyons patients. Nous sommes « passablement bien dans ce moment; nous serions « bien mieux si celui qui gouverne le voulait; il est « vrai que les circonstances sont souvent plus puis- « santes que nos désirs. Nous n'avons point de nou- « velles de Paris; nous supplions Dieu cependant « de rendre moins douloureux le sort de ses servi- « teurs.

« Nous attendons sa volonté.

« Adieu. »

Abd-el-Kader réclame justement contre la captivité qu'on lui fait subir. L'embarras est de savoir

où l'envoyer. Longtemps on n'avait su où le prendre, maintenant on ne sait où le mettre.

10 AVRIL.

Je reçois des lettres moins touchantes que celle que je viens de rapporter, par lesquelles bon nombre de candidats se recommandent aux électeurs. Les conclusions n'en sont pas toujours bien logiques. J'en prends une au hasard.

Profession de foi du citoyen Gérard.

« Voici mes titres à la confiance des vrais patriotes. Je suis né à Saint-Cloud. Mon père s'est toujours appelé Gérard père et moi Gérard fils pour nous distinguer, parce que nous exerçons la même profession. Mes opinions sous la monarchie ont constamment été celles du plus ardent républicanisme. J'ai gémi de ne pouvoir les émettre. Aujourd'hui, sous le régime de la Liberté, je puis enfin me dire, époux, père et citoyen, âgé de cinquante-neuf ans. Je me porte pour la banlieue. »

Cette déclaration de principes que j'ai copiée littéralement a l'inconvénient de tourner un peu court. Celle de M. Watbled est plus complète et ne contient pas moins de quatre pages. Un garde national (elle avait fait cette nuit la joie du corps de garde) m'en ayant parlé de manière à exciter ma curiosité, je n'ai

pas reculé pour la satisfaire devant une visite à l'auteur qui a bien voulu me remettre son imprimé en me priant de contribuer à sa publicité. C'est donc pour me conformer à son désir que j'en cite les traits suivants :

« Je me crois capable de rendre les plus grands services à mes concitoyens, surtout d'une manière générale. Je puis leur indiquer les moyens qu'ils ont à employer :

« 1° Pour conserver leur santé et leur vie.

« 2° Pour leur éducation physique, morale et intellectuelle.

« 3° Pour leur prospérité et celle de la République française.

« 4° Pour leur perfection ou perfectionnement,

« 5° Et pour leur bonheur.

«Depuis longtemps et surtout depuis 1815, j'aurais pu faire jouir mes compatriotes d'une grande partie de tous ces avantages, si : 1° j'avais eu une meilleure confiance dans ma manière de voir, et si 2° j'avais été secondé par les personnes auxquelles je me suis adressé à cet effet, et surtout à celui de conserver la France au premier rang des nations. En effet, j'avais écrit à cet effet à Napoléon avant la bataille de Waterloo (mot très-significatif pour moi) ce qu'il fallait qu'il fît pour être plus sûrement vainqueur. Mais pour trois motifs que voici, je n'ai pas fait partir cette lettre.

« 1° Parce que j'ai pensé qu'elle ne lui parviendrait peut-être point.

« 2° Parce que j'ai estimé que s'il la recevait, il n'y aurait aucun égard, c'est-à-dire qu'il ne ferait point ce que je lui indiquais, et 3° Parce que je suis tombé malade avant de l'avoir mise au net. Les événements ont prouvé que j'y *voyais bien*.

« 2° En 1823, j'ai écrit de Brest à Louis XVIII et à son ministre de la Marine, mais celle de mes lettres qui regardait personnellement Louis XVIII pour la conservation de son existence, mise au net, ne lui a pas été envoyée parce que je suis parti pour le Brésil (Amérique méridionale), comme chirurgien major de la frégate la *Magicienne*, avant d'avoir pu la lui expédier. Ce qui démontre que j'y voyais encore bien, c'est que peu de temps après notre arrivée au Brésil on nous a annoncé sa mort.

« 3° En 1827, j'ai écrit de Brest et de Paris à Charles X. Je n'ai pu avoir aucune relation avec lui, ni avec aucun membre de sa famille. Je lui ai dédié alors mon travail sur l'hygiène morale. »

Puis le digne M. Watbled passe à la description d'un soufflet pneumatique, en observant que cet instrument est de son invention, mais que cependant il aurait pu être inventé par d'autres, et il parle aussi d'une seringue pour les poumons avec laquelle il annonce l'intention d'approcher du gouvernement et même d'en faire partie, etc., etc.

Dans tous ces appels aux électeurs le pays est ha-

bituellement mis en jeu. Le pays demande, le pays veut, le pays exige, etc.

A ce propos, un étranger disait l'autre jour : « Je serais charmé de connaître ce Monsieur. » Il avait lu dans la satire de Boileau :

Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant.

Il pensait que c'était le même.

On peut prévoir qu'il se présentera proportionnellement aux élections plus de candidats que d'électeurs. Les premiers ne manqueront jamais, mais parmi les derniers un très-grand nombre s'abstiendra. Le peuple semble disposé à suivre l'exemple des rois, ses prédécesseurs, il tourne déjà à l'abdication.

« Cela m'arrangerait bien de n'être plus rien, » me disait un indolent de mes amis qui est déjà fatigué de faire des actes de souveraineté; et il m'a récapitulé ceux auxquels il allait se trouver obligé de concourir en conséquence du suffrage universel.

En voyant ainsi son loisir menacé et tous ses moments pris, il répétait en gémissant : « Il ne me restera plus de temps pour ne rien faire... »

La guerre est sur le point d'éclater entre l'Autriche et le Piémont. Je sors de chez la princesse de M..., dont la position est pénible. Elle ne peut faire un vœu pour le roi de Sardaigne, « monsieur mon fils, » comme

elle l'appelle, sans qu'il ne tourne contre sa fille, femme du vive-roi de Lombardie, et ses petits-enfants combattront dans les rangs opposés. Comme l'abbé de la Mennais, dont le style actuel est un composé d'Isaïe et de Babœuf, la princesse de M... offre un curieux mélange de la quasi-reine et de l'ultra-libérale. Je lui ai entendu professer les doctrines les plus avancées, elle n'en possède pas moins de belles et nobles qualités, de la dignité, de la bienveillance et beaucoup d'originalité.

Quelqu'un parlait de la princesse de M... sans pouvoir se rappeler son nom et cherchait à la désigner. « C'est une grande femme qui a l'air d'un homme, qui loge place Vendôme, qui est mère du roi de S...» — « Chose, chose, le roi d'Espagne, » disait M. de Sauvebœuf en rendant compte d'une négociation à M. le Prince.

Le Champ de Mars est couvert de travailleurs ou censés tels qui rabattent les buttes qu'on avait élevées lors de la première fédération. « Quand vous aurez fini ceci, leur demandait un curieux, à quoi vous emploiera-t-on?—Mais je pense, répondit l'un deux, qu'on nous fera mettre la Seine en bouteilles. » Ce peuple auquel on a fait exercer sa souveraineté, comme la médecine à Sganarelle, dit parfois des choses aussi plaisantes que lui.

Les républicains de la veille continuent de leur mieux à rendre leur œuvre impossible; ils veulent devoir à la terreur ce qu'ils auraient pu obtenir par la raison, et ils ne cessent de créer de nouvelles difficultés à la république naissante, entourant de serpents le berceau d'un enfant qui n'est pas Hercule.

De quoi par exemple aura servi le suffrage universel, si l'on s'en joue avant même que l'essai n'en soit fait. Déjà, dans des réunions préparatoires, on pose aux candidats des questions brûlantes. On les somme de déclarer si, en cas de scission, ils obéiront à l'Assemblée ou marcheront avec le peuple; c'est-à-dire avec l'émeute. Des commissaires envoyés par les clubs de Paris parcourent les départements et violentent les votes à leur profit.

On nous mande d'étranges choses de Lyon, et ici on entend d'affreux propos. « Ne vous en effrayez pas, nous disait ce soir L..., ces bouches criardes, d'où il sort tant d'écume, sont autant de soupapes de sûreté, et cette entière liberté qu'on laisse de dire tout, empêche de faire bien des choses. » Pour moi, je crains

que l'un n'empêche pas l'autre, et pourtant, je le répète, gardons-nous de désespérer. Je ne suis point comme ce vieil émigré de mauvaise humeur qui disait en 1792 : « Deux êtres que je ne puis m'expliquer, c'est la Providence et le roi de Prusse. » Pour le moment, c'est le roi de Prusse que je comprends le moins. Quant à la Providence, sa participation à nos affaires me semble assez manifeste; laissons-lui seulement le temps de la réflexion.

On vient d'insérer dans la *Revue rétrospective* des révélations curieuses. Le gouvernement, s'il s'en refait un, pourra puiser là d'utiles notions.

« Il faut, dit M. Bianchi, compter sur les sympathies républicaines dans l'armée pour le cas d'une éventualité; mais le soldat dans les rangs est obligé de faire comme ses camarades, et c'est une faute d'y recruter pour les sociétés secrètes.

« Nous n'avions pas non plus de rapports avec les départements, cela nous semblait tout à fait inutile.

« Les ouvriers n'obéissent volontiers qu'aux hommes à habits.

«Le gouvernement, dans son intérêt, a fait trop d'arrestations. Beaucoup de gens qui n'avaient rien fait quand on les a arrêtés sortent de prison pour entrer

dans les associations. Les prisons sont des foyers de conspirations.

« C'est dans les munitions qu'est la grande difficulté. Le matériel est encore plus difficile à organiser que le personnel. » On n'imaginait pas alors que des régiments remettraient volontairement leurs fusils et leurs gibernes !

M. Bianchi parle avec assez de dédain de M. Emmanuel Arago. « C'est un bavard qui n'est pas à craindre, il n'entend rien à la politique. » Ce jugement n'est pas complètement vrai, et M. Arago, par la besogne qu'il fait aujourd'hui à Lyon, prouve que s'il n'entend rien à la politique, il n'en est pas moins à craindre. La renommée ne parle que de ses faits et gestes; il ne laisse plus sortir de la ville l'argent monnayé; mieux encore, il l'intercepte au passage. Un voyageur entre dans la ville avec sa bourse ; à la sortie on s'en empare et on lui donne du papier en échange. Il a beau réclamer, on n'en tient compte :

Et l'avare Arago ne lâche pas sa proie.

Sa maligne influence s'étend jusqu'en Savoie, elle vient d'y produire quatre journées, une de plus que chez nous; il est vrai que la dernière a été la journée des dupes.

Premier jour. Le gouverneur de Chambéry s'enfuit croyant voir arriver la République.

2e jour. S'apercevant qu'il n'est pas poursuivi, le gouverneur revient.

3e jour. La République arrive en effet et le gouverneur repart.

4e jour. Les campagnes se soulèvent, réinstallent le gouverneur et congédient la République ; en sorte qu'on se trouve après ces alternatives ramené juste au point de départ. Mais n'est-ce pas une chose singulière que la position d'un roi encourageant, en Lombardie, ce qu'il serait bien fâché de voir en Piémont, et faisant de la révolution devant lui, tandis qu'on en fait derrière lui.

En ce moment tout s'ébranle : Rome, Vienne, Berlin, les pays les plus différents de mœurs, de climats, d'antécédents, veulent être gouvernés constitutionnellement, à la même mode et à la française. Nous allons voir ce qu'il en adviendra de nos institutions ainsi transplantées, et le plus souvent en terrain contraire. Cela me fait songer à S... qui, prétendant n'avoir mangé des œufs vraiment frais qu'en Basse-Bretagne, avait recommandé qu'on lui en envoyât à Paris. L'Europe dans l'attente d'un orage universel baisse la tête ; mais, pour le moment, un des caractères de cette étrange perturbation, c'est que le feu est partout et que rien ne brûle. On se menace de loin, on échange des provocations ; on se crie comme ces deux poltrons d'un bout de la table à l'autre :

— Monsieur, tenez-vous pour souffleté.

— Monsieur, tenez-vous pour mort.

Un allemand me parlait d'un livre écrit dans sa langue qu'il n'avait compris qu'en le lisant dans une traduction française. On peut dire qu'il en est de même pour ce qui se passe en ce moment à Vienne, où notre révolution vient d'être refaite. C'est un spectacle étrange, inconcevable, inexplicable que celui que présente cette ville que j'ai vue si paisible, qu'aucune passion ne semblait agiter, si ce n'est celle du plaisir, où les gais remparts, *Paradisen garten*, *Léopolds garten*, ne résonnaient que des sons joyeux des orchestres de Strauss, alors que la valse échevelée tourbillonnait dans ces frais jardins, riante ceinture de la ville. Un poète, M. Dingelstadt, a peint d'après nature, avec des teintes dont la chaleur et l'énergie demandent parfois à être adoucies, la félicité matérielle dans laquelle était plongée alors la Capoue autrichienne. Il faut avoir vu valser les jeunes bourgeoises de Vienne pour sentir toute la vérité de cette description.

« Les veilleurs de la tour de Saint-Étienne sont endormis, tout semble reposer, le fleuve s'est tû. La nuit brise le frein du jour, le plaisir et la volupté s'emparent de la ville. Comme elle est belle et pâle alors, Vienne, la dangereuse sirène, à l'œil noir à demi fermé par les songes! Oui, tu es belle, avec ta couronne de roses, quand tu passes, ardente, enivrée, au travers des couples innombrables de valseurs, pressée sur la poitrine des jeunes hommes. Oui, se sentir balancer et bercer dans tes bras, etc.

Après toutes ces joies folles, l'heure sérieuse vient de sonner, le colosse autrichien, comme écartelé, se démembre, et au même coup de fouet, comme des chevaux fougueux, les révolutionnaires Lombards, Vénitiens, Hongrois, Bohêmes, séparent du tronc et entraînent après eux Milan et Venise, Prague et Presbourg. Serait-il vrai de dire que ces membres disproportionnés n'étaient joints que par artifice, que le temps ne peut prescrire contre les différences d'origine et que ce mot reste exact : « Une langue, c'est un peuple? » A la fraternité de l'idiome, les races les plus anciennement confondues se démêlent, se reconnaissent et s'appellent. Cependant des Allemands sages, bien au fait de leur pays, m'assurent que cette fièvre, quelque ardente qu'elle soit, peut se guérir; mais aussi les remèdes héroïques peuvent tuer le malade, et alors ce serait comme l'opération dont j'ai lu le compte rendu dans un journal de médecine : « Elle a été parfaitement faite, mais le malade est mort le lendemain; ce n'est qu'un demi-succès. »

En 1809, quand nos soldats occupaient Vienne, on les entendait dire en regardant la résidence impériale, l'ancien palais de Burg : « Ce doit être là cette vieille maison d'Autriche, dont il est question dans les bulletins de l'armée, et dont l'Empereur dit qu'elle a fait son temps. » Le vieux palais est-il appelé à durer plus encore que la race de Marie-Thérèse?

En 1810, on parlait des théâtres devant l'Empereur. « L'Opéra, disait M. Regnaud, qui n'en haïssait pas les figurantes, est la gloire de la France. »—Dites sa vanité, interrompit judicieusement Napoléon. Sa gloire, c'est le Théâtre français. »

On veut aujourd'hui associer le peuple à cette gloire par des représentations gratis. L'intention peut être bonne, mais elle se trouve faussée comme tant d'autres dans l'exécution. Ainsi hier, au Théâtre français, je veux dire au Théâtre de la République, car on vient de lui ôter ce nom de Français, on ne l'a pas trouvé assez relevé; on supposait que la salle offrirait à peu près le même aspect que la rue ces jours derniers, plus les banquettes : l'émeute assise enfin. Mais pas du tout, il paraît que le peuple, avec cet admirable bon sens qui le caractérise (phrase obligée et toute faite, que nous nous passons comme mot d'ordre), a très-bien calculé qu'en vendant son billet 5 francs, il aurait 4 francs pour boire et qu'il lui resterait 20 sous pour goûter les joies du paradis à l'Ambigu ou à la Gaîté. La grande majorité s'est donc livrée à ce genre de spéculation; les vestes ont trafiqué avec les habits, et Régnier, l'acteur, disait à ce sujet : « C'est la première fois que j'ai vu le roi vendre sa loge. »

Le père Lacordaire a parlé l'autre jour au club de l'École de Médecine, dont les habitués n'ont pas souvent de pareilles aubaines. Un d'eux témoignait quelque doute sur les opinions du grand orateur. « Je ne me paie pas de belles phrases, disait-il, je demande avant tout s'il est républicain. — Je crois bien, lui a-t-on répondu, il est même dominicain et dominicain de la veille. — A la bonne heure ! »

Aujourd'hui madame Swet... m'écrit que le dominicain de la veille se fera entendre ce soir au club de l'Union à la Sorbonne. J'irai.

Dix heures du soir.

« C'est bien le moins que je trouve une place à l'Église le jour de Pâques, me disait un Monsieur qui venait de prendre ma chaise à Saint-Thomas, moi qui n'y viens que ce jour-là dans l'année ! » Ce soir, au club de l'Union, j'ai vainement cherché à m'étayer de ce raisonnement, personne n'a voulu en reconnaître la logique. J'ai trouvé tout également encombré : la salle, la cour et jusqu'à la rue. Parvenu à grand peine au pied du perron, j'ai écouté les conversations qui se résumaient dans les mots suivants où chacun apportait sa nuance :

— Nous entendrons le citoyen Lacordaire. — Oh ! M. Lacordaire ? — Oui, le père Lacordaire. — Vive Lacordaire !

Huit heures ont sonné, et au travers de tous ces hommes noirs, j'ai vu paraître une robe blanche qui cherchait péniblement à se frayer passage. « Mon père,

lui ai-je dit, c'est madame Swet... qui m'envoie, je suis venu, sur sa parole, pour entendre la vôtre. Pouvez-vous me faire placer?— Je doute, m'a-t-il répondu, que je puisse me placer moi-même.» M'attachant à sa robe, je me suis engagé après lui dans la spirale d'un étroit escalier; mais l'excessive chaleur m'a bientôt forcé à rétrograder. J'étouffais. J'ai repris ma place dans la cour, où un affreux vacarme a commencé, et où cette jeunesse pensante et réfléchissante s'est mise à beugler avec un ensemble et une force qui auraient fait honneur à un troupeau de bœufs. Le but évident pour ceux d'en bas était d'empêcher ceux d'en haut d'entendre, et à cet effet, ils chantèrent successivement : *Mourir pour la patrie*, *Au clair de la lune* et l'aimable Marseillaise, accompagnée de trépignements de pieds et de cris : « A la cour, à la cour! » Car on prétendait, pour que chacun en eût sa part, que le père Lacordaire quittât sa chaire et vînt parler en plein air. Je ne pus m'empêcher de faire remarquer à mes voisins qu'ils avaient plutôt l'air de chasser un chien que d'appeler un prêtre. J'éprouvais une extrême envie de battre les plus petits, mais comme les plus grands me l'auraient rendu, je pris mon parti de faire retraite, d'autant plus qu'on commençait à nous jeter de l'eau par les fenêtres.

Le maréchal Lobau connaissait bien ce monde-là. Il avait trouvé la véritable artillerie à leur opposer, qui les faisait à la fois fuir et rire, se moquer les uns des autres, et finissait, lorsqu'ils se sentaient suffisamment trempés, par leur faire quitter la partie.

Je me souviens d'en avoir lu un récit qui se terminait ainsi : « La foule, engagée dans une rue étroite où elle ne pouvait plus avancer ni reculer, a fui dans toutes les directions. » Ce soir j'ai fui dans la direction de ma voiture que j'avais laissée à quelque distance.

Quelle génération! Quelle éducation! ne respectant rien ni personne, pas plus son prochain que soi-même. « Je n'ai rien négligé, disait une bonne femme, pour l'éducation de mon fils; je l'ai fait élever à Paris, il y a fait son droit, il y a été reçu *licencieux*. » Je crains qu'il n'y ait pas un jeune homme, de ceux que je viens d'entendre hurler dans cette cour, qui n'ait droit à un pareil diplôme.

On nous fait espérer trois cents avocats dans la prochaine Assemblée nationale. Qu'on pense ce que ce sera que trois cents avocats demandant à la fois la parole pour éclaircir une question! Déjà j'entends émettre le vœu que la durée de chaque discours soit limitée à dix minutes. En dix minutes on a le temps de dire suffisamment de choses inutiles, et pour chaque phrase que l'orateur se permettrait en sus, il payerait une amende dont on retiendrait le montant sur les vingt-cinq francs, prix de la journée de travail d'un député. On assure que Newton ne parla qu'une fois au parlement d'Angleterre et que ce fut pour faire remarquer qu'il y avait derrière lui un

carreau de vitre cassé. Il est à craindre que notre nouveau mode d'élection ne nous donne des représentants peu sympathiques au grand Newton, bavards et cassant les vitres au lieu de les faire remettre :

> Eh! mon ami, tire-moi du danger,
> Tu feras après ta harangue.

Mais que dire aux gens qui sont persuadés que c'est leur harangue qui vous tirera du danger?

TAYLOR INST. OXFORD

Dans une allocution, souvent remarquable par l'élévation des pensées et du style, que M. Louis Blanc a adressée, le 3 avril dernier, aux délégués du travail, je trouve ce passage : « Où l'anarchie est installée, tenez pour certain qu'il y a ruine. » Cela ne me laisse pas sans quelque appréhension pour les bâtiments de l'Hôtel-de-Ville où siége le gouvernement provisoire. Du reste beaucoup de choses qu'a dites M. L. Blanc ne seraient point déplacées dans un sermon de charité ; seulement, à travers son onction humanitaire, on voit à qui on a affaire. Chez un orateur chrétien, la fraternité serait mieux comprise, car si tout le monde ne se rend pas bien compte des bienfaits de l'association substituée à la concurrence, la maxime : Aimez-vous les uns les autres, est à la portée du cœur de chacun, et il n'est personne qui ne la conçoive.

En France, on nous trouve toujours prêts à poursuivre à outrance les abus qui n'existent plus. Ainsi on attendit le règne philantropique de Louis XVI pour se révolter contre la tyrannie. A la Restauration, on redoutait moins la vengeance de l'Europe armée que le retour des dîmes et des droits féodaux. Plus tard, saturé de libertés constitutionnelles, on criait à l'esclavage de la pensée, et les gens qui usaient le plus largement de la presse et de la tribune se plaignaient d'être baillonnés et affirmaient que personne n'était libre de dire ce qu'il pensait. Je me bornais à leur répondre : « Je croyais que vous pensiez ce que vous venez de dire. »

Pour en revenir à l'époque actuelle, n'imagineraît-on pas, à entendre les orateurs du Luxembourg, que jamais le pauvre n'aurait été plus à plaindre que dans ces derniers temps, et cependant quand la charité s'est-elle montrée plus active et plus intelligente? La religieuse qui le soigne, le prêtre qui l'exhorte ont-ils manqué au malheureux? Et les secours de tant d'âmes pieuses qui se plaisent à les seconder et font des devoirs de la fraternité chrétienne leur plus chère occupation? Que d'utiles œuvres, souvent peu connues, mais si nombreuses que leurs noms forment un livre, se sont fondées de nos jours, et ont certes bien autrement contribué au soulagement de la classe indigente que ces théories stériles, que madame Swet... appelle le mysticisme du travail! Comme tout ce qui est destiné à durer, ces œuvres s'élaboraient lentement et elles réalisaient sans secousses ce qu'il y a

de praticable dans les rêves des utopistes. Au retour de l'hiver, les dames quêteuses, se mettant au service de chaque nature de misère, entraient en campagne et se distribuaient avec une généreuse émulation les démarches, les fatigues, quelquefois les dégoûts et les refus. J'ai vu commencer ces charitables *hostilités*. D'abord, les quêtes étaient rares et les dames ne s'adressaient qu'aux personnes qu'elles connaissaient. Peu à peu elles finirent par profiter de l'occasion même de la quête pour faire connaissance. Leur zèle vigilant saisit toutes les *occasions*, emprunta toutes les formes, on vit la charité se faire bal, concert, loterie, boutique, bouquet, petits gâteaux. Force fut à chacun d'apporter son tribut. Chaque année amenait de salutaires progrès dans l'organisation des œuvres et la répartition des secours; on fit mieux le bien. Des personnes notables y consacrèrent tout leur temps, tout leur zèle, on sait leurs noms. Ce serait aujourd'hui pour le peuple l'occasion de montrer qu'il ne les a point oubliées et qu'il possède la mémoire du cœur; mais ce qu'on lui persuadera toujours le plus difficilement, c'est d'abord la vérité, puis ses propres intérêts. Confiez-lui le droit d'élection, il ne songera pas pour le représenter à MM. le Dreuil, de Melun, de Lambel, de Béranger, qui l'ont nourri; il nommera messieurs tels et tels qui l'empoisonnent.

---

14 AVRIL.

Almanachs, journaux, vie de Louis-Philippe, crimes de Guizot, lettre du duc de P..., les colporteurs crient et vendent tout cela, car ils trouvent des chalands; et beaucoup de gens estiment que pour un sou, ce n'est pas la peine de se priver d'un mensonge. On n'ôtera pas de l'idée du peuple que la mort du duc de P... est supposée, qu'on l'a fait évader et qu'il vit sous un faux nom en Angleterre. J'ai sans cesse devant mes yeux la figure remarquable de sa malheureuse victime, coupable seulement de trop d'amour. Que dut-il se passer dans son cœur si, dans cette nuit affreuse, elle reconnut son meurtrier! « La preuve qu'elle ne l'a point reconnu, disait madame la duchesse d'Orléans, qui jugeait bien ce cœur, c'est qu'elle a appelé. »

Madame la duchesse de P... me plaisait; elle me rappelait sa mère, une des jeunes personnes que j'avais trouvées jolies quand j'entrais dans le monde et qui était surtout remarquable par sa grâce et sa gaieté. Chacun se demandait alors, comment ne se marie-t-elle pas? Mais il fallait une dot. De Mun l'épousera, disait un ami de la marquise de Coigny. Voyez comme il est attentif auprès de votre fille. Il la fait danser, lui donne le bras... — Le bras, oui, mais pas la main, » répondit-elle.

La marquise de Coigny, connue par son esprit, et

à laquelle le prince de Ligne a écrit ses jolies lettres de la Crimée, avait peu de succès auprès de Napoléon et, toutes les fois qu'elle paraissait aux Tuileries, il ne manquait pas de lui adresser cette plaisanterie : « Comment va la langue? »

Mademoiselle de Coigny, depuis madame Sebastiani, passait généralement et à tort pour avoir inspiré à André Chénier son ode de la *Jeune captive*. Ce fait se trouve accrédité dans plusieurs écrits du temps. La duchesse de P... elle-même partageait cette erreur, et un jour où elle se plaisait à m'entendre parler avec émotion de l'amabilité et des grâces de sa mère, elle me confia qu'elle avait été douloureusement affectée du portrait qu'en avait tracé M. de Vigny dans son roman de *Stello*, et des larmes lui vinrent aux yeux lorsqu'elle me dit en s'animant : « Jamais ma mère n'a eu cette coquetterie, ces manières légères et inconsidérées, pas plus avec André Chénier qu'avec aucun autre homme. »

Le lendemain, à l'Abbaye aux Bois, comme je parlais avec éloge de cette susceptibilité filiale, une discussion s'engagea pour savoir si c'était bien réellement à mademoiselle Fanny de Coigny que la *Jeune captive* avait été dédiée. M. de Chateaubriand qui, le premier, je crois, a fait connaître ces délicieuses stances dans le *Génie du christianisme*, n'avait plus le fait bien présent; mais madame Récamier nous assura que la recluse de Saint-Lazare devait être mademoiselle Aimée de Coigny, cousine de l'autre, femme d'une bonté, d'une beauté et d'un esprit

remarquables, mariée fort jeune au duc de Fleuri, que nous avons vu sous la Restauration premier gentilhomme de la Chambre. Durant la révolution, et sous l'influence des mœurs de cette époque, elle fit la faute de divorcer et d'épouser M. de Montrond. Dans les premiers mois de son enivrement, elle écrivait à la marquise de Coigny, à propos d'une visite que sa fille devait lui faire en Angleterre : « Qu'elle « ne vienne point, l'aspect de mon bonheur serait « trop dangereux pour elle. » Le rêve fut court. Bientôt madame de Montrond reprit son nom de Coigny. Elle est morte en 1820. Je l'ai connue, mais seulement assez pour regretter de ne l'avoir pas connue davantage.

La duchesse de P..., sur ce que je lui racontai de notre conversation à l'Abbaye aux Bois, fut aux recherches, et le témoignage de plusieurs contemporains confirma l'opinion de madame Récamier. Positivement, Fanny de Coigny n'était point la jeune fille coquette et légère de M. de Vigny, mais non plus la

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,

de Chénier,

Pour qui Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les muses des concerts.

La duchesse de P..,, sans avoir connu sa mère, chérissait tendrement sa mémoire, peut-être même aura-t-elle regretté son erreur. Sa vive imagination

se plaisait à la retrouver dans « la jeune captive, » dernière muse d'un véritable poëte.

16 AVRIL.

Hier soir, aux Affaires étrangères, M. de L... manquait au salon. Il était à se concerter avec ses collègues. On ne parlait que de la manifestation annoncée pour aujourd'hui. Le rendez-vous est au Champ de Mars. Pour grossir la réunion, les clubs ont fait à la fois un appel aux passions et aux intérêts. Ils ne manquent pas d'agents qui travaillent les travailleurs, et à plus forte raison les oisifs. On dit aux Auvergnats : « Il s'agit de renvoyer les Savoyards chez eux. » Aux Allemands, Belges, Italiens : « C'est pour vous organiser. » Puis, quand la phalange commence à s'épaissir, les meneurs paraissent : « Nous allons marcher en ordre à l'hôtel de ville; là, nous exposerons nos vœux; les besoins du peuple, nous enverrons des délégués. »

Les différentes divisions ont leur bannière. Sur plusieurs on lit des textes de M. Louis Blanc, le Mahomet des ouvriers, qui acceptent son Alcoran sans le comprendre : *Organisation du travail, abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme.* C'est ainsi qu'on les a vus marcher ce matin; mais achevons ce que j'ai à dire d'hier.

On était donc fort préoccupé au ministère de la

revanche que comptait prendre Blanqui, et ce qui me semblait surtout de bien mauvais augure, c'était le découragement des militaires et cette réponse : « Il n'y a rien à faire, » qui me fut plusieurs fois répétée, et notamment par deux généraux. J'entends dire autour de moi : « Ils seront cent mille, et qu'avons-nous à leur opposer? Ils veulent qu'on retarde les élections; ils veulent les dicter. »

Ils, qui? toujours cette fraction d'ouvriers qui prétend s'appeler Paris, voire même la France. M. Ledru-Rollin m'a bien l'air d'être derrière tout ce monde. Son collègue ne le croit pas; il répond même du contraire. Il y a des gens qui prétendent qu'on ne sait pas bien de M. Ledru-Rollin ou de M. de L..... lequel possède l'autre. « Soyez certain que Ledru-Rollin est à lui, » me dit un des familiers de la maison, et je réponds : « S'il est à lui, je lui conseille de s'en défaire, risque à n'en pas trouver ce qu'il lui a coûté. » C'est qu'en effet il lui coûte cher. Eh quoi! M. de L....., aux mœurs aristocratiques, au noble et poétique langage, serait devenu l'ami de M. Ledru-Rollin, l'amant de la République démocratique et sociale! Et que ferait-il, bon Dieu, de cette fougueuse Elvire? Cependant notre inquiétude allait croissant. Le ministre ne paraissait pas; nous avons questionné M. de C..., qui nous a répondu dans le style du jour qu'il ne doutait pas que la parole puissante du grand orateur n'exerçât sur les masses sa pression accoutumée. Je me suis allé coucher sur

cette assurance, qui ne m'a pas empêché de faire la nuit d'assez mauvais rêves.

17 AVRIL.

Je laisse faire le récit de la journée d'hier au général Changarnier que je viens de rencontrer. Il nous a raconté qu'étant entré le matin au ministère des affaires étrangères, il y avait trouvé tout le monde consterné, qu'on l'avait conjuré d'aller rejoindre M. de L..... à l'Hôtel de Ville, et qu'on lui avait même donné une carte d'entrée qui, n'étant pas de la couleur du jour, ne put lui servir; mais qu'enfin, étant parvenu à se faire reconnaître, il avait trouvé le maire en face d'un déjeuner servi, qui, par sa bonne mine, contrastait avec celle de M. Marrast, qu'une vive inquiétude agitait, et M. L..... étant survenu, ils avaient déclaré au général qu'ils allaient être envahis par un flot de clubistes et de communistes, auxquels ils ne voyaient pas le moyen de résister. M. de L..... avait ajouté : « Mourons noblement; notre mort pourra être utile au pays. » Le général, en rendant justice à ce courage passif et résigné, disait : « Il aurait su mourir, mais il ne savait pas se faire tuer. » Alors il leur avait proposé de prendre le commandement, et il était temps.

Maintenant le péril passé, au moins pour le quart d'heure, c'est à qui aura sauvé la France. M. Ledru-Rollin lui-même y a des prétentions; il affirme qu'il

n'affectionne nullement les commotions populaires. C'est le propos de Champagne :

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

De fait, il n'y a pas un garde national qui n'ait dignement concouru au triomphe de l'ordre, et qui ne puisse, comme chaque Athénien le lendemain de la victoire de Salamine, se donner les honneurs de la journée en plaçant en second Thémistocle Changarnier. Moi-même, avant-hier, dans ce salon du ministère, quand tout le monde désespérait, j'ai été au moment de donner d'excellents conseils; mais je me suis rappelé à temps cette maxime de madame d'Houdetot : « En fait de conseils, si on ne vous en demande pas, donnez-en rarement, et, si on vous en demande, jamais. »

19 AVRIL.

Je circule parmi les groupes sur la place de Grève. J'écoute des orateurs en plein vent. Un d'eux prétend expliquer à ses auditeurs l'organisation du travail. S'il y parvient, je dirai que les disciples en savent plus que le maître. Il se vante d'avoir puissamment contribué à la révolution de Février. Un garde national lui répond, car chacun a son franc parler dans ces groupes : « Savez-vous qu'est-ce qui a fait la révolution? C'est nous, en vous la laissant faire. » Le mot m'a paru remarquable.

En passant devant le ministère de l'instruction publique, je ne suis pas peu surpris de me sentir saisi par la sentinelle, et, comme j'allais entrer en explications, le rire me prend en reconnaissant à qui j'ai affaire. C'est M. de Montalembert qui monte sa garde. « Convenez, me dit-il, que vous ne vous attendiez pas à me voir garder l'Université. »

Quand il revint, il y a quelque temps, de Madère, au moment où l'on allait discuter un projet de loi relatif à l'instruction publique, le roi Louis-Philippe lui dit assez plaisamment : « Vous arrivez tout à point pour aggraver la question. »

Le gouvernement fait afficher à la fois deux proclamations, l'une à la garde nationale où il la remercié de sa courageuse attitude : « *Voilà*, dit-il, *comment vous avez confondu les ennemis de la république;* » l'autre qui lui est adressée par les délégués des ouvriers, siégeant au Luxembourg, et où ceux-ci lui affirment « que rien dans la journée de dimanche n'était de nature à motiver ses alarmes. » Les gens qui lisent les deux affiches ne savent à laquelle croire, pas plus que nos directeurs ne savent sur quel pied se tenir. Un jour, ils sautent pour le *National;* un autre jour, pour la *Réforme*. Un seul d'entre eux m'intéresse, et je crains qu'on ne porte sur ses actes un jugement sévère; car ce que l'on pardonne

le moins au pouvoir, c'est l'inconséquence; inconsidéré, déconsidéré.

Le soir, M. de L... vient chez madame de la Grange; il nous confirme le récit du général Changarnier, qui, nous dit-il, s'est montré *sublime* dans son plan de défense. Décidément il n'ira point à Berlin, où l'on allait l'envoyer en mission diplomatique. On trouve qu'il a mieux à faire ici qu'à travailler pour le roi de Prusse.

M. de L... se félicite de ce que, dans une journée qui pouvait être sanglante, il n'y a eu ni tués ni blessés. Il s'était rendu à l'état-major pour s'entendre avec le général Duvivier et réunir la garde mobile; mais, quand il parla d'appeler la garde nationale, M. Guinard témoigna la plus mauvaise volonté et se refusa obstinément à faire battre le rappel. A cela, je ne pus m'empêcher de dire à M. de L... : « Je comprends qu'on s'applaudisse qu'il n'y ait ni tués ni blessés dans une journée pareille, mais pourquoi pas quelques prisonniers? M. Guinard, par exemple. Le gouvernement fait des choses dont il pourrait se passer. Que n'a-t-il essayé de faire de la force, qui lui serait nécessaire? » Il a repoussé cette idée.

« Si vous saviez dans quelles terribles positions nous nous sommes plusieurs fois trouvés... — Raison de plus pour profiter de l'occasion d'en sortir, ayant avec vous la garde nationale et un homme comme le général Changarnier à sa tête. »

Il maintient qu'il vaut mieux patienter et qu'il en

aura plus d'action sur la future Assemblée. Finalement il croit bien faire en ne se séparant pas de la fraction qui représente l'opinion la plus avancée. Quand il parle de dissidences dans le conseil, le nom de Louis Blanc est le seul qu'il prononce, et il estime qu'une crise est, avant tout, ce qu'il faut éviter. « Mais la crise, lui dit madame de la Grange, nous y sommes; la crise : c'est ce que vous faites, ou au moins ce que vous laissez faire. — Poussons le temps, répond-il encore, jusqu'au 4 mai. — Ce Sobrier, qui remue les masses, pourquoi a-t-il une garde chez lui? une centaine de bandits qu'il appelle ses montagnards.— A partir d'aujourd'hui, il n'en aura plus qu'une trentaine; c'est convenu. D'ailleurs, j'ai de l'action sur lui; je le modérerai. »

Puis il nous a quittés en disant : « J'ai affaire dans le voisinage jusqu'à deux heures du matin. » En résultat, la satisfaction de M. de L... m'a attristé; sa confiance m'a effrayé. Où allons-nous? se demandait-on quand il a été sorti. Nous allons où il va lui-même, chez M. Ledru-Rollin, où évidemment il se rend de ce pas. Cette belle et noble intelligence est à la remorque, la queue mène la tête, et je crois voir, dans je ne sais plus quelle comédie, Potier au milieu d'une troupe de conspirateurs, disant si naïvement : « Il faut bien que je les suive, puisque je suis leur chef. »

Quelqu'un, également de mauvaise humeur contre M. G... et M. de L..., injuste pour l'un et sévère

pour l'autre, disait : « Nous avons changé l'austère intrigant contre le sublime étourdi. »

On prétend qu'il répondait (M. de L...) à un contradicteur qui se montrait fort éloigné de ses utopies : « Vous n'êtes pas de mon opinion, mais moi je suis de la vôtre. » Je suis convaincu qu'il l'a dit, me disait un de ses amis, et moi j'irai plus loin, car je suis convaincu qu'en le disant il a dit vrai; et il est juste d'ajouter qu'au milieu de toutes les colères qu'il amasse aujourd'hui sur sa tête, colères d'amis, colères d'ennemis, M. de L... n'en veut à personne [1].

L'excès de ménagement dont il use envers son collègue de l'intérieur tient à ce qu'il ne croit pas une lutte possible. « Je sais, lui disait-il un jour, que je n'ai contre vous que la résistance morale, que vous pouvez me faire enlever et fusiller; mais, après, vous seriez perdu, vous n'auriez pas de lendemain. Vous êtes l'homme du présent, je suis celui de l'avenir. »

C'est toujours cette mission dont il parlait à M. Molé, dont il se croit providentiellement chargé et qu'il poursuit comme il poursuivait en Orient le mirage dans le désert. Son brillant optimisme, ainsi que je l'entendais dire spirituellement, semble être jeté au travers de nos orages politiques pour en être le perpétuel arc-en-ciel, et, si la barque se brise, la voix du barde chantera encore sur l'écueil.

[1] Cette phrase qui se trouve dans le rapport qu'il adressa le 6 mai à la Chambre des représentants lui est parfaitement applicable : « La France, pour qui la haine est un supplice.. »

Quelques personnes me reprochent assez aigrement de continuer à voir M. de L.... J'en connais d'inexorables pour lui qui ont réservé toute leur indulgence pour M. Caussidière; ils lui donneront leurs voix aux élections. Celui-ci, nouveau Fouché, affecte parfois de rappeler l'ancien. On raconte qu'une dame de notre faubourg vient de recevoir de lui quelques écus avec le billet suivant :

« Les ouvriers auxquels vous vous étiez adressée pour leur faire crier vive Henri V! n'ont pas gagné leur argent, et, comme ce sont des gens à moi, j'ai cru juste de le leur reprendre et de vous le renvoyer. »

Beaucoup d'anecdotes ont couru dans le temps sur le duc d'Otrante et sa police. Une me revient, de l'authenticité de laquelle je puis répondre.

Madame de Coislin avait à demander la radiation de sa sœur, madame d'Avaray. Elle obtint une audience du ministre de la police. Il n'en donnait guère sans s'informer d'avance à qui il avait affaire, et l'on peut croire qu'il mit quelque malice à éprouver la patience de sa solliciteuse, qu'il reçut fort cavalièrement et la saluant à peine. Elle prit un siége, voyant qu'on ne lui en offrait pas, et fit son exposé, que le ministre eut l'air de ne pas beaucoup écouter. Enfin il lui répondit qu'il voyait beaucoup de difficultés au retour de madame d'Avaray, que ses opi-

nions étaient bien connues et qu'elle les exprimait beaucoup trop librement, et, comme madame de Coislin insistait, il éleva la voix et répéta plusieurs fois : « Je vous dis que votre sœur est fort imprudente, et qu'elle tient sans cesse des propos contre le gouvernement. — Ma sœur imprudente! répliqua alors madame de Coislin; oh! monsieur, je vois bien que vous ne la connaissez pas. Qui donc a pu vous la peindre ainsi? Mais elle est poltronne au point que, si elle était à ma place, reçue par vous comme je le suis en ce moment, elle n'oserait seulement pas vous dire que vous êtes un impertinent... »

Elle obtint tout ce qu'elle désirait.

Un autre ministre de l'Empereur faisait devant elle la remarque que jadis tout événement tant soit peu important influait sur les modes, sur le nom des couleurs. Il citait plusieurs exemples, et il ajoutait : « Jusqu'à présent, je n'ai pas été et je ne crois pas que je devienne jamais le nom ou l'occasion d'une couleur. » Madame de Coislin, se tournant vers ses voisins, leur dit de manière à ce qu'il pût l'entendre : « Il oublie que nous en avons une nommée boue de Paris. »

Dans sa jeunesse, elle arriva un jour au Palais-Royal dans un carrosse blanc; c'était alors la grande mode. Chacun courut aux fenêtres pour la voir descendre. Madame la duchesse d'Orléans, qui lui en voulait, lui dit : « Vous avez là un bien beau carrosse, madame; qu'est-ce qui vous l'a donné? »

Madame de Coislin, sans se déconcerter, lui répon-

dit : « Je vous assure, madame, que ce n'est pas M. de Polignac. »

A soixante-dix ans, elle se peignait le visage en blanc, les sourcils en noir; les mauvais plaisants appelaient cela les œuvres pies de madame de Coislin. Cette figure peinte et mouchetée avait brillé jadis de grâces plus naturelles et attiré l'attention passagère de Louis XV, ce qui lui avait fait donner le surnom de la *feue reine*.

On a pu juger, par sa scène avec le duc d'Otrante, combien elle avait son franc parler. Elle fit un jour un assaut de ce genre avec M. de Courchamps, l'auteur des Mémoires de madame de Créqui. Elle s'adressait mal : c'était un homme mordant, satirique, dont l'esprit aimait à chercher querelle et marchait sur les pieds de tout le monde. Elle fut jusqu'à lui dire qu'on l'accusait d'être en rapport particulier avec la police, en ajoutant que, du reste, elle savait bien qu'il y avait toujours moitié à rabattre dans les propos du public. « Mon Dieu, oui, madame, lui répondit M. de Courchamps; c'est comme quand on raconte que vous avez été pendant vingt-quatre heures la maîtresse de Louis XV. Je ne doute pas qu'on n'exagère de moitié. »

M. de Chateaubriand a logé quelque temps dans la maison de madame de Coislin, place Louis XV, au coin de la rue Royale.

« On n'était pas plus amusante que cette vieille femme, disait-il un jour à l'Abbaye-aux-Bois, quand elle racontait les anecdotes de son temps. Je me di-

vertissais avec elle comme un roi. Je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Ah ! par exemple !... »

La leçon donnée par madame de Coislin au ministre de la police sous l'Empire m'en rappelle une que M. de C..., ministre de l'intérieur sous la Restauration, reçut du duc de la Châtre, qu'il avait fait attendre fort longtemps. Il ne trouva d'autre excuse à lui donner sinon qu'il était à ranger des livres dans sa bibliothèque et qu'il l'avait oublié. « Monsieur, lui répondit en souriant M. le duc de la Châtre, ce n'est pas moi que vous avez oublié, c'est vous. »

20 AVRIL.

Il y a toujours à rabattre du plaisir qu'on se promet aux fêtes publiques, et l'on se fait quelquefois une singulière idée des cérémonies les plus solennelles. Une Anglaise était partie de Florence pour achever le carême à Rome. « Je suis surtout curieuse, disait-elle, de voir ce lavement que le pape doit donner jeudi à douze pauvres avec une grande pompe. »

Aujourd'hui les riches comme les pauvres ont été lavés d'importance, et le principe de l'égalité a reçu une nouvelle consécration à la fête qui vient d'avoir lieu et dont j'arrive. J'ai vu l'illumination des Champs-Élysées et l'artillerie défiler sur les boulevards. On comptait les baïonnettes par kilomètre. Dieu sait en quelles mains elles sont !

Entre les maladroits et les malveillants, on ne sait pas bien à qui on a affaire. Ainsi, à l'entrée de la nuit, on a tiré dans les fenêtres du salon du duc de Noailles qui donne sur le quai d'Orsay. La vitre est tombée avec fracas, et le volet, qu'on venait heureusement de fermer, a été entamé. Le coup, qui partait de l'autre côté de l'eau, se trouvait précisément ajusté dans la direction du fauteuil qu'occupe ordinairement le duc de Noailles, au coin de sa cheminée. On peut avoir voulu décharger un fusil sans bien en juger la portée, et avec la pensée que la balle irait dans la rivière, et il n'y aurait eu alors que de la maladresse; mais que penser d'un second coup de feu qui, dans la même soirée, deux heures après, perce le contrevent de la fenêtre voisine? J'ai vu les deux balles de calibre ramassées toutes chaudes par madame la duchesse de Noailles.

M. Ledru-Rollin vient de nous servir un nouveau plat de son métier. Je lis assidûment et parfois je copie les bulletins affichés à la porte de son ministère. Voici en quels termes s'exprime le dernier à la date du 15 : « Sur quelques points, on abuse, on égare des populations; sur quelques points, la richesse réclame ses priviléges à main armée. Ceux qui agissent ainsi commettent un grand crime et nous menacent de la douleur de vaincre quand nous aurions voulu seulement persuader. »

La richesse armée, c'est apparemment la garde nationale. Le paragraphe suivant est surtout remarquable : « Les élections, arrachées à la confiante loyauté du peuple, pourraient ne pas faire triompher la *vérité sociale*, et alors il n'y aurait qu'une voie de salut pour le peuple qui a fait les barricades, ce serait de manifester une seconde fois sa volonté et d'ajourner les décisions d'une fausse représentation nationale. »

Je ne crois pas qu'on puisse rien annoncer de plus audacieux contre le suffrage universel qu'on a tant invoqué[1]. « Paris, ajoute le bulletin, se regarde avec raison comme le mandataire de toute la population du territoire national. Si la république succombait à Paris, elle succomberait non-seulement en France, mais dans tout l'univers, qui, les yeux sur nous, s'agite héroïquement pour sa délivrance. »

[1] Ce qui nous semble inouï dans l'histoire des peuples les plus dégradés, ce qui indique un degré de perversité intellectuelle dont on n'avait n'avait encore nulle idée, c'est le concert de tout un parti et sa hardiesse dans le mensonge. Jamais on ne combina l'imposture avec plus de profondeur et moins de remords, jamais on ne le proféra solennellement avec plus d'audace. Dans les journaux et les pamphlets est-il un seul fait que la faction ne dénature selon ses intérêts?... On la dément, elle insulte... Si elle attaque, elle soutient que c'est elle qui est attaquée... Prise en flagrant délit de conspiration et de révolte, à l'instant même, elle crie qu'on l'opprime, qu'il n'y a plus de liberté, de sûreté pour les défenseurs du peuple. En 93, au moins, les bourreaux ne se plaignaient pas d'être victimes !...

« La parole n'éclaire plus; elle obscurcit. Elle parcourt la terre en disant au mal : Tu es le bien; et au bien : Tu es le mal.

Signé : LAMENNAIS. 1826. »

N'est-il pas curieux de penser que ces lignes furent écrites jadis par celui qui fut l'abbé de Lamennais; car peut-on dire qu'il l'est encore?

Ainsi l'univers doit intégralement se mettre en république. Cependant notre gouvernement n'a pas rappelé les agents diplomatiques qui le représentent auprès des diverses puissances. Il annonce officiellement l'intention de rester en paix avec l'Angleterre, la Russie, la Prusse, l'Espagne et d'autres pays qui, jusqu'à présent, ont fait partie de l'univers et n'ont pas cessé que je sache d'être gouvernés par des rois, rois ivres de sang et d'orgueil, j'en conviens, je ne voudrais pas démentir à cet égard la *Marseillaise* (je me trompe, c'est le *Chant du Départ*), mais qui, enfin, ont à Paris des ambassadeurs et des chargés d'affaires. Quand on demande à M. le ministre de l'intérieur, des bureaux duquel sortent ces bulletins, de quoi il se mêle et pourquoi, se réservant pour ses commissaires et ses préfets, il ne reste pas étranger aux affaires étrangères, il repousse la qualité d'éditeur responsable et dit que ce sont des erreurs de rédaction échappées à la surveillance du secrétaire général chargé de ce détail. D'un autre côté, le secrétaire général affirme que les bulletins dits de la République sont l'œuvre d'un homme, ou, si l'on veut, d'une femme de lettres chargée directement de cette fourniture, et que lui n'y est pour rien, ce qui reste évident.

C'est qu'aussitôt que la pièce a paru
Plus n'ont voulu l'avoir faite l'un ni l'autre.

Il y a des gens tourmentés du besoin d'assurer l'affranchissement des nations, et auxquels les Amé-

ricains eux-mêmes paraissent en état d'esclavage. Un d'eux m'a confié qu'il n'écrivait rien qui ne contînt un appel à l'indépendance, une invitation à concourir chacun pour sa part à rendre les peuples libres. Je lui ai dit que c'était comme ceux qui terminent leurs lettres par cette formule : « Vous êtes priés d'affranchir. » Il m'a appelé réactionnaire.

Le marquis de Mirabeau écrivait à son frère le commandeur : « Autrefois les fous déraisonnaient, et on les enfermait; aujourd'hui ils raisonnent, et on les écoute, on les croit, on les laisse courir. »

Je me représente l'étonnement d'un maire du temps de l'Empire qui aurait trouvé la phrase suivante dans la correspondance de son préfet : « Le peuple, déshérité de sa place au grand soleil de l'intelligence, va se voir enfin appelé au banquet de la pensée. » Bon appétit!

Mais quel singulier style administratif! Un ouvrier en blouse qui lisait l'affiche en même temps que moi, et auquel j'ai demandé s'il se rendait bien compte de cette phrase que je feignais de ne pas entendre, m'a répondu : « Cela veut dire place au feu, à la chandelle et la nourriture chez le bourgeois. » Pas si mal compris.

J'en ai de tous ces placards et des journaux pardessus les yeux, d'abord parce qu'ils me les crèvent;

rien ne perd la vue comme ces pâles imprimés.

R..., qui pense surtout à sa bourse et à l'impôt progressif, me disait : « Il ne nous restera que les yeux pour pleurer. » Et moi, plus préoccupé de la crainte de devenir aveugle, je lui répondis : « Il ne me restera des yeux que pour pleurer. »

24 AVRIL.

Nous causions des personnes de notre connaissance qui, dans les jours qui suivirent la révolution, ont donné asile chez eux à des ministres de Louis-Philippe, et cela nous a rappelé l'histoire de M. de Semonville avec M. d'Ambray, qui, dans le temps, me fut racontée séparément par tous les deux.

Le 19 mars 1815, ils occupaient le grand et le petit Luxembourg. La révolution était imminente, et tout faisait présager pour le lendemain le triomphe de Napoléon. « Il est bon que, dans le premier moment, on ne sache pas où vous prendre, dit le grand référendaire au chancelier; j'ai une chambre ignorée où je puis vous mettre et où vous attendrez en sûreté l'événement. Si la révolution échoue, vous rentrez chez vous à la minute. Votre absence n'a pas même été soupçonnée. Dans le cas contraire, vous avez le temps d'aviser et d'aller rejoindre le roi, ou de vous retirer en Normandie ou à Meslay, enfin de prendre tel parti qui vous conviendra. »

Le chancelier trouva la proposition très-opportune et l'accepta avec empressement.

« Je suis prêt, dit-il, à vous suivre.

— Pas encore, répond M. de Semonville, à moins que cela ne vous soit égal de passer la nuit avec Maret.

— Comment avec Maret?

— Mais oui; vous savez combien il est mon ami de tout temps. Votre position est la même à quelques heures près. Ce que vous craignez, il l'espère. Hier il m'a confié son embarras; il pensait qu'on pourrait bien venir l'arrêter le soir. Je me suis chargé de lui pour la nuit; demain il aura repris le secrétariat d'État ou bien vous serez encore chancelier. Dans le premier cas, qui est le plus probable, la chambre sera à vous; vous pourrez en disposer. Attendez seulement qu'il soit sorti, ce qu'il fera aussitôt qu'il saura l'Empereur arrivé. »

En effet, la nuit suivante, M. d'Ambray couchait dans le lit encore chaud de M. de Bassano.

Ce trait peignait parfaitement le caractère de M. de Semonville, vieux routier politique, expert en révolution, ménageant tous les partis, mais au fond bienveillant, serviable, et réunissant l'adresse à la cordialité.

C'était un fin bonhomme : on s'était amusé, à propos des pairs, à accoler les noms de quelques-uns d'entre eux qui, en jouant sur le mot, présentaient un sens, et on avait ainsi accouplé : Semonville-Louvois.

Quant à M. d'Ambray, c'était l'honnêteté même. Si son dévouement monarchique le portait à l'exaltation, il n'en restait moins modéré par caractère. Tout ce qui lui appartenait de près était bon comme lui. J'ai été à même de l'apprécier dans l'intimité d'une vie toute patriarcale lorsqu'il habitait sa terre de Meslay, près de Chartres. Tout en nous promenant le soir, il tirait parfois quelques coups de fusil au hasard, et le lendemain ses gardes ne manquaient jamais de lui rapporter du gibier trouvé mort dans le bois et « *provenant évidemment*, disaient-ils, de la chasse de monseigneur. »

Il avait coutume alors de leur donner pour boire. Un jour, on lui rapportait un lièvre. « Je suis pourtant bien sûr, me disait-il, de n'avoir tiré que sur une hirondelle. »

Des compatriotes de M. D... sont venus se plaindre à lui de ce qu'on leur a envoyé un menuisier pour sous-préfet. « Je crois bien, leur a-t-il dit, que vous auriez préféré un ébéniste, mais on les garde pour les préfectures. »

Eh bien, cela n'est pas exact; car, dans la nouvelle hiérarchie sociale, le menuisier a naturellement le pas sur l'ébéniste et lui serait préféré pour les premiers emplois. On a retourné l'échelle. Cependant il est vrai que les commissaires de M. Ledru-Rollin sont des « ébénistes » auprès des envoyés du club

des clubs, ces enfants des barricades sortis de dessous les pavés, qui exploitent nos départements avec une prodigieuse audace, et ce qu'ils savent bien ne pouvoir accomplir ils l'entreprennent avec le même aplomb que ce monsieur qui se proposait pour faire sa partie dans un concert, et auquel on demandait s'il savait jouer du violon : « Non, répondit-il, mais j'essayerai. »

On ne croirait pas que la bonne volonté pût être aussi voisine du ridicule.

Je ne saurais douter de l'authenticité de la correspondance suivante; je la dois à la confiance et aussi à la malice d'un de mes anciens administrés, qui a été bien aise de me faire voir combien on est en progrès dans le département de l'Aveyron depuis que j'ai cessé d'en être le préfet (c'est-à-dire depuis 1818). On va voir la manière dont les affaires s'y traitent sous la république, et l'on aura un échantillon du style des missionnaires des clubs de Paris, dont le ministre de l'intérieur paye les voyages et la besogne.

L'aimable commissaire qui en est l'auteur s'intitule « ancien marchand, » et ses lettres, dont je conserve l'orthographe, sont adressées au citoyen Longepierre, qui communique avec M. Ledru-Rollin.

« 15 avril.

« Je serai de retour demain 16 à Espalion, où nous avons une grande réunion, et où je dois combattre

un j...-f..... de l'ex-boutique qui a reçu dix mille francs pour un vote en 1831, qui a le toupet de vouloir se présenter. S'il insiste après qu'il m'aura entendu, je vous demande la permission de lui faire prendre un bain froid.

« Nous sommes *trays* par le citoyen Galtier-Boissières. Le comité vous demande son rappel. Il est très-urgent qu'on le rappelle immédiatement. Activez par dépêche *thélégrafique*. Il s'est mis du côté du clergé. Ce sont tous des *geux*. »

« 16 avril.

« Le délégué a vu le citoyen Galtier-Boissières. Il le croit vraiment républicain. »

« Je crois que ce n'est pas lui qui s'est fait porter sur la liste du parti prêtre. Ce sont eux qui l'ont porté, et il n'a pas voulu révoquer. Voilà pourquoi nous l'*aqusons* de changer de *bagnère*. Voyez à votre *justisse*. Je vous le *soumest*. — J'ai trouvé les prêtres à la conférence; ce sont des jésuites... »

« 16 avril.

« Des dames dont je ne vous dis pas les noms, et cependant elles sont très-dangereuses et font beaucoup de mal; elles ont pris à prix fait de me convertir, et voici comment. J'ai parlé au club avec la conviction que vous me connaissez; l'on ne parle ici que du prédicateur républicain. Les uns m'ont médit et

trouvé, parce que je traite tous les rois de jean-f....., que j'étais mal élevé; les autres, que j'ai de trop grandes idées; que, de trop avancé, je rétrograderai; et, malgré la médisance, ils se sont dit : « Il faut « l'accaparer; il a la hardiesse et le talent de péné- « trer; il peut nous être utile. » Ils ont vu mon courage et le peu de cas que je fais de la vie lorsqu'il s'agit de défendre ma mère République par des faits qui se sont passés dans quelques cafés de la ville. Ils m'ont fait inviter à une soirée particulière par de jolies femmes qui s'y trouvaient, et après beaucoup de prêtres sont venus. Elles m'ont travaillé en tous sens. Je ne dirai qu'à vous ce qu'elles m'ont dit : force cajoleries et presque des promesses. Eh bien, voici ce que je leur ai répondu : qu'elles soient bien pénétrées, leur machine, leur compagnie organisée, leur fortune beaucoup plus considérable que la nôtre, que nous leur laisserions, à leurs conventionnels envoyés des départements, la discussion libre et entière sur le bien-être général, sur l'amélioration de la classe ouvrière, et serions très-heureux de recevoir de bonnes idées; mais que, dès l'instant que leurs conventionnels viendraient avec une arrière-pensée pour nous imposer ou — mieux — proposer tout autre gouvernement que la république, moi je me faisais fort de les f..... dans la Seine. Sur ce, je les ai quittées, et elles m'ont engagé à revenir les voir, mais avec froideur.

« Voici maintenant ce dont j'ai à vous prévenir. Voyez en haut du faubourg Montmartre, du côté de

la barrière : on y fait un dépôt d'armes, beaucoup de poudre et de balles; ce ne sont pas des nôtres. J'apprends cela d'une chère lorette qui croit servir la république en ruinant un légitimiste qui fait des folies pour elle. J'y ai confiance. C'est une bonne fille.

« Je vois rire d'ici le citoyen Sobrier que j'aime bien. Dites-lui que je suis le jeune homme qui a donné à notre ami Caussidière les quatre beaux fusils; qu'il faut les garder pour f..... un peu tous les *geux* par terre. Depuis le jour de mon départ de Paris, je n'ai pas de vos nouvelles. Vous ne m'aimez pas. Envoyez-moi un peu d'argent, ou je suis enfoncé. Je pars à l'œuvre de suite; ne m'en voulez pas de vous tenir si longtemps. Il est trois heures; je prends sur mon *someil* de vous entretenir, car je crois être utile à notre cause en vous prévenant.

« Salut fraternel. »

Le moyen qu'une république décente puisse s'établir avec dès gens qui la comprennent ainsi! — Je ne demande pas qu'on traduise celui-ci devant un tribunal sérieux; mais il en est un dont il est essentiellement justiciable, dont le ressort est plus étendu que celui des cours naguère royales, et où la peine de mort ne saurait être abolie; car, en France, le ridicule tuera toujours.

« Ma mère République, » vous avez de vilains enfants! — 93 était bien odieux! mais je crains que 1848 ne soit plus honteux.

Un autre commissaire, envoyé à Lyon par le comité révolutionnaire de Chaillot, affecte, en terminant ses lettres, les formules suivantes : « Vive la république et tout le tremblement s'il le faut! » — Ou encore : « Vive la république et tout ce qui serait nécessaire! » Un autre (il est vrai qu'il n'est que sous-commissaire) commence ainsi sa dépêche : « Je *nés* point *u encorps* de vos nouvelles... »

Je ne répéterai pas les inconcevables aveux de M. Sauriac, envoyé à Montauban par M. Ledru-Rollin, parce que tous les journaux en ont retenti. Il a prétendu les expliquer en alléguant qu'il n'a pas eu d'autre intention que celle de mystifier les voyageurs qui partageaient avec lui la rotonde de la diligence. Mais alors il resterait à comprendre comment un ministre de l'intérieur a pu confier une mission sérieuse à un pareil bouffon. Voilà des républicains qui servent bien la monarchie! et on peut leur appliquer ce que Boileau disait de certains athées : « Il faut convenir que Dieu a là de sots ennemis! »

J'éprouve fréquemment le besoin de penser à ce que je faisais autrefois pour me distraire de ce que nous faisons aujourd'hui. Une maison devant laquelle

je viens de passer, rue des Maçons-Sorbonne, m'a tout à propos fait rétrograder d'une quarantaine d'années. C'était là que j'allais quelquefois dîner chez un illustre aveugle, et un autre aveugle (mais il ne l'était pas alors) m'y avait présenté. Notre hôte, qui justifiait le surnom qu'on lui avait donné de dupeur d'oreilles (jamais on n'a mieux fait ni mieux dit les vers), s'appelait Delille, et mon introducteur était M. de Feletz, un de nos plus spirituels critiques.

Un jeune homme venait d'obtenir le prix à l'Académie pour l'éloge de Montaigne. M. Delille le pria à dîner et voulut bien m'associer à lui. Le lauréat petillait de traits piquants et d'ingénieux à-propos. (L'on n'en sera pas surpris quand on songera que c'était M. Villemain.) Le festin de notre Amphitryon eût été charmant sans son Alcmène; mais elle gâtait tout! Son aimable mari, qui ne voyait (à la lettre) que par ses yeux, était surtout aveugle pour elle. Grâce à l'Imagination, — la riante déesse qu'il a si poétiquement chantée, — il supposait à madame Delille esprit, grâce, beauté. Pourtant, malgré ses illusions, il eût été difficile à M. Delille de s'abuser complétement sur l'aménité de sa compagne. A table, elle plaçait à la portée de son mari la carafe d'eau, mais le vin était tenu à distance. Le *lait des vieillards* n'était pas laissé à sa discrétion. Certes il n'en eût point abusé; mais l'intendante de ses privations (comme disait Saint-Lambert de madame d'Houdetot) aimait à lui rappeler sa dépendance. Une fois, pourtant, il était parvenu à saisir la bouteille; mais

il sentit aussitôt une main tomber assez rudement sur la sienne, et en même temps madame Delille s'écria : « Ah! monsieur, je vous prends sur le fait... vous êtes convaincu... — Oui, dit-il en se frottant le poignet, et atteint. »

A ce dîner, la conversation se porta naturellement sur la séance du jour et sur l'Académie. « Quand j'aspirais à en être, sans oser m'en flatter, nous dit M. Delille, je me souviens qu'un étranger, curieux de connaître la composition de ce corps, interrogeait à ce sujet un de ses membres qui lui répondit : « Monsieur, il y a de tout : des hommes de la cour et du monde, militaires, magistrats, personnages plus ou moins célèbres, la plupart gens d'esprit; dans le nombre, il y a même des gens de lettres! »

Ce qu'on appelait autrefois « licences poétiques » serait considéré aujourd'hui comme des timidités romantiques. Ainsi l'abbé Delille m'a raconté que, lorsqu'il fit la première lecture de son *Épisode des catacombes*, on fut presque unanime pour l'engager à supprimer le vers :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence. . .

« Laissez-le, lui dit tout bas Marmontel; il risque d'être sublime. » — En conservant ce vers, ajoutait l'abbé Delille, je me montrai aussi téméraire que Robert, et ce n'est pas peu dire; car jamais homme ne poussa plus loin la passion des entreprises aventureuses. Un jour, il imagina de parier contre deux de

ses camarades de l'école de peinture qu'il ferait le tour intérieur d'une des églises de Rome en marchant sur une corniche étroite qui régnait à partir de la naissance des voûtes, et où l'on ne pouvait avoir accès que par un œil-de-bœuf ouvrant au-dessus de la porte d'entrée. C'était en été. On prit l'heure de la sieste, où l'on ne rencontre hors de chez soi, selon le dicton romain, que des Français... ou des chiens. — Les parieurs se postèrent dans la lanterne qui faisait le couronnement de la coupole, et Robert, au signal donné, commença à s'acheminer circulairement en se collant contre le mur, dont la courbure l'obligeait à tenir sa tête penchée vers l'abîme; mais l'importance du pari exaltait son audace : il ne s'agissait pas moins que d'un cahier de papier à lettre!

« Il avait fourni la moitié de sa carrière quand un obstacle imprévu lui barra le chemin. Nos étourdis n'avaient point remarqué que les armes du pape, sculptées en relief, interrompaient la corniche. — Arrivé là, et ne pouvant plus ni avancer ni reculer, Robert s'arrêta. La place lui manquait pour se retourner, et le moindre faux mouvement pouvait le précipiter sur le pavé de l'église. Dans une telle situation, sa première pensée (oh! folle jeunesse!) fut pour sa gageure : « Pari nul! s'écria-t-il; il y a force majeure. » Ses camarades, en tout autre lieu, auraient bien soutenu leur droit; mais l'effroi les avait saisis. Ils tremblaient pour les jours de Robert : lui seul, intrépide, leur dit : « Ne vous effrayez pas; je m'en tirerai. Aidez-moi seulement. » Et, en leur par-

lant ainsi, il ne les voyait pas; car, dans la position où il se trouvait placé, il tournait le dos à la lanterne. Mais, calme et à l'épreuve du vertige, il calculait que de cette lanterne on pouvait lui lancer une corde avec un nœud coulant, unique moyen de salut, aucune échelle ne pouvant atteindre à sa hauteur. — En effet, on fut chercher du renfort et la corde réclamée par Robert. Mais il fallait qu'il vînt à bout de la saisir par derrière son dos. Longtemps ses camarades la lui jetèrent en vain, penchés sur la balustrade qui entourait la lanterne. Quelquefois elle arrivait jusqu'à lui, le touchait, sans qu'il pût la saisir. Enfin un cri de joie fit retentir les voûtes : le nœud avait atteint sa main! Il le tenait et déjà le passait sous ses bras autour de son corps; puis, commandant la manœuvre à ses auxiliaires : « Avez-vous fortement fixé le câble au pied des barreaux de la balustrade? Bon. — Combien êtes-vous? — Six. — Vous tenez tous la corde? — Oui. — Tirez! »

« Et le voilà perdant pied, enlevé de sa corniche, ballant dans l'espace et frappant les murs. Ses compagnons redoublent d'efforts, peu à peu la corde monte, la lanterne approche; l'intrépide Robert atteint la balustrade, il la saisit, il l'enjambe : « Pari nul! » s'écrie-t-il en tombant dans les bras de ses amis.

« Robert a encore vécu plus d'un demi-siècle après cette aventure. Celui que de si grands périls avaient épargné est mort subitement dans son atelier en peignant.

Madame Delille avait trouvé moyen, par ses boutades, de chasser de sa maison tous les anciens habitués. Un seul résistait; elle eut le dernier, et vint à bout de le dégoûter comme les autres, et, quand elle eut fermé la porte sur lui, elle dit en se frottant les mains :

« Enfin nous n'avons plus d'amis ! »

On voulut lui en faire honte : « Chacun son goût, répondit-elle; moi, j'aime mieux qu'on ne m'aime pas. »

Sa passion exclusive et jalouse se produisait quelquefois par de singuliers témoignages. Un jour, chez madame Hocquart, nous lui avons entendu dire, en parlant des transes qu'elle avait éprouvées lorsqu'il avait été question, pendant la Terreur, de mettre M. Delille en prison : « Plutôt que de le laisser arrêter, je l'aurais jeté par la fenêtre. »

Cet à-propos de fenêtre me rappelle la sortie qu'il fit un jour de chez lui par cette voie, la porte lui étant fermée. Tendresse ou despotisme, et probablement l'un et l'autre, madame Delille ne voulait point que son mari dînât en ville; — sans elle, s'entend. « Vous acceptez tout ce qu'on vous offre, vous buvez du vin pur, vous vous rendez malade, et puis il faut que je vous soigne ! Il vaut infiniment mieux dîner chez vous sobrement. »

Un jour, elle le voit habillé pour sortir. « Qu'est-ce que cela? et que signifient cette canne et ce chapeau? — Ma bonne amie, c'est que je vais au Jardin

du Roi, où les professeurs se réunissent pour faire un dîner; ils tiennent à m'avoir et m'ont fait donner ma parole. J'ai compté que tu ne t'y opposerais pas... et puis... j'y suis décidé. — Ah!... c'est très-bien! Je n'ai donc aucune observation à faire, si ce n'est pourtant que vous mettrez un autre habit, et que vous changerez aussi de gilet et de col; car vous êtes horriblement fagoté! »

M. Delille, enchanté d'en être quitte pour une discussion de toilette, se prête complaisamment aux améliorations que sa femme exige dans son costume; il consent même à se rhabiller de pied en cap. Mais quand elle le voit en chemise : « Tenez, lui dit-elle en lui jetant sa robe de chambre, allez dîner avec vos professeurs; je vous souhaite bon appétit. Je vais profiter de votre absence pour me promener un peu. »

Et, ce disant, elle le met sous clef, emporte ses habits, et sort de la maison en grommelant : « Ah! j'y suis décidé! j'y suis décidé!... »

Le bon abbé, qui, en ce moment, pour plus d'une raison, pouvait bien regretter sa soutane, se résigne toutefois, passe la robe de chambre et se met à la fenêtre à prendre l'air. Cependant il entend des voix qui l'appellent dans la rue. Ce sont celles des amis qui venaient le chercher pour l'emmener dîner. Il donne ses explications : « Ma femme, sans mauvaise intention, m'a enfermé, et, par distraction, elle a emporté la clef. — Mais... la fenêtre, lui répond-on, elle n'est pas élevée; une échelle est bientôt mise;

nous sommes en nombre pour vous aider à descendre. La toilette n'est pas non plus un obstacle : nous n'en rirons que plus à notre banquet de voir son président en robe de chambre. — Mais les passants... — La rue est déserte : un fiacre est là qui nous attend. »

L'excellent homme n'est pas indifférent à l'idée de faire enfin, une fois par hasard, un coup d'autorité, et en même temps une niche à sa geôlière. Il se laisse descendre, emmener, et jamais il ne fut plus aimable, dit-on, qu'à ce festin de contrebande. Mais l'on peut juger de la surprise et de l'indignation de madame Delille lorsqu'en rentrant elle trouva la cage vide, et quel orage accueillit le fugitif quand, le soir, il revint à la maison, — le plus tard possible. Il racontait que sa femme lui jeta sa bibliothèque à la tête, à commencer par les in-8°, et qu'il lui disait : « Encore si votre colère pouvait se passer en in-12 ! »

Quelque faible que se montra M. Delille dans son intérieur, on sait par quels vers héroïques il osa affronter Robespierre. La réponse qu'il fit, quinze ans plus tard, lorsqu'on lui insinuait de placer dans son poëme de l'Imagination un éloge de l'Empereur, est moins connue : « Sa gloire n'y gagnerait rien, — et la mienne y perdrait trop ! »

AVRIL.

J'entends se récrier contre la nomination d'un nouveau consul à G... « C'est un homme, disait-on,

qui mettra le trouble partout; sans capacité, sans jugement. — Comment! sans jugement! interrompit d'E..., et ceux qu'il a subis! »

« Nous n'accréditons plus auprès des différents gouvernements que des envoyés extraordinaires, » disait l'autre jour un ministre. Je n'ai pu m'empêcher de lui répondre : « Tout le monde est d'accord pour les trouver tels. »

Parmi les derniers choisis, on cite un tailleur et une contre-basse. Décidément on n'a plus, comme autrefois, l'orgueil de sa profession. Alors l'ambition tendait moins à changer de carrière qu'à s'avancer dans la sienne. On voulait faire son chemin, mais devant soi. Aujourd'hui toutes les professions sont mêlées.

Quand le maréchal Lefebvre trouvait sa femme établie dans la cuisine, où le souvenir de ses impressions de jeunesse la ramenait volontiers, il la chassait en lui criant : « Au salon, vilaine! au salon! » Ce que d'E... approuve sans restriction, c'est le choix d'un musicien diplomate. Il dit que le gouvernement ne pouvait être mieux représenté à Naples... auprès du Conservatoire.

Au travers de prétentions si mal justifiées, de tant d'ambitions ridicules, on aime à recueillir une noble réponse comme celle que vient de faire M. de..., dont le père a tristement marqué dans la première révolution. On lui offrait un emploi en lui disant que son nom serait pour lui une recommandation. Il répondit fort dignement : « Il ne m'a point nui sous la

monarchie; je compte qu'il ne me servira pas sous la république. »

La littérature ne sera bientôt plus que de la librairie. Nous avons vu un auteur poursuivi en justice par l'administration d'un journal, parce qu'il lui redevait six mille lignes de feuilleton; et ce n'était pas qu'il n'eût la faculté de s'acquitter : ses moyens le lui permettaient, puisque, son traité passé pour l'année ne portant qu'une livraison de cent deux mille lignes, il en avait produit jusqu'à deux cent mille; mais, violant le contrat par lequel il s'était engagé à garder fidélité à une seule feuille, il avait, comme tant d'autres, négligé la légitime épouse et brûlé d'un feu vénal pour trois gazettes à la fois. Il faut bien reconnaître que ces romans, délayés en feuilletons et avalés chaque matin par dose égale, deviennent de la véritable drogue. X... fait des tours de force en ce genre : il n'arrête pas; un volume n'attend pas l'autre. « Il m'a donné son dernier ouvrage à lire, » me disait M. B.... « Il aurait mieux fait, lui ai-je répondu, de vous le donner à écrire. »

Je demande tous les matins comment se porte la république, et, selon l'intérêt qu'y prennent les gens, ils me répondent : « Bien » ou « mal, — mieux » ou « pis. »

J'avais un domestique qui abrégeait les commissions. Toutes les fois que je l'envoyais savoir des nouvelles d'une vieille dame de mes parentes, il me répondait « qu'elle allait toujours de même, bien doucement ! » Je finis par découvrir qu'elle était

morte depuis l'entrée de l'hiver. C'était ce qu'il appelait « aller bien doucement! »

J'apprendrai comme cela, un de ces jours, la mort de la république.

Je me tiens aussi quotidiennement au courant du bulletin de la Bourse, et j'y trouve d'ordinaire cette expression : « Les fonds publics sont lourds. » En ce qui me concerne, je puis répondre qu'il n'en est pas ainsi des fonds particuliers. Je ne les ai jamais vus si légers, et je crains qu'ils ne le deviennent encore davantage.

A la première révolution, la proscription avait commencé par les nobles, puis l'on s'était adressé aux riches. Aujourd'hui, — moins la guillotine, — on reprend où l'on était resté. On compte guillotiner, non les propriétaires, mais la propriété. C'est une guerre à mort jurée aux fortunes et le dernier coup de niveau que la Révolution nous gardait. — En 93, on prenait la bourse et la vie; en 1848, on vous laissera le choix. C'est la politesse des grands chemins. Pour ma part, je ne me refuse à rien. J'ai déjà acquitté mes neuf sous. Mais que deviendrons-nous, pauvres riches que nous sommes? — Patientons! La patience, c'est l'espérance. En définitive, les privations auxquelles on veut nous condamner retomberont sur les ouvriers, que nous ne pourrons plus faire travailler; sur les domestiques, que nous serons contraints de renvoyer; sur les marchands, auxquels nous n'achèterons plus.

Un ouvrier, plus sensé, répondait à un de ses ca-

marades qui lui disait en se frottant les mains : « Il paraît qu'on va supprimer les riches. — Mais alors il n'y aura donc plus que des pauvres? »

Pourtant nous avons des fêtes publiques, des revues, des élections, et tout cela dans la semaine sainte. La grande revue de jeudi n'a fini qu'à onze heures du soir, et la nuit du vendredi saint s'est passée en réveillons, le tout pour l'édification du christianisme, qu'on parle de ramener à la pureté primitive.

A demain les élections. — Les professions de foi se multiplient; les murs n'y peuvent suffire. Ce matin, un de mes locataires du rez-de-chaussée, voulant ouvrir sa fenêtre, a trouvé de la résistance : elle était calfeutrée en dehors par une lithographie représentant M. Pierre Leroux. — On lisait au bas : « Prenez mon ours! » Il est sûr qu'il y a beaucoup de rapports dans l'extérieur de ces deux êtres.

Quelques marchands se posent comme candidats pour avoir l'occasion de donner leur adresse. Un d'eux, des plus replets, à la vérité, s'adressa à un petit électeur qui s'en indigna. « Comprend-on, disait-il, ce gros homme qui me propose de le porter!... »

Lorsque Humbert de Sesmaisons, qui pesait trois cents, fut nommé député sous la Restauration, un des électeurs, voulant lui faire un compliment, lui dit que personne ne pouvait mieux que lui représenter un arrondissement.

On s'attroupe autour des affiches, et chacun les

commente à sa manière. En voici une dont le début naïf fait honneur à la modestie de son auteur : « Je ne vois pas pourquoi nous serions représentés par des gens marquants... » J'entends dire autour de moi : « Il préfère des gens *marqués*. »

Un nouveau débarqué exprimait son embarras sur le choix des noms, ne connaissant personne. « Tenez, lui dit un officieux, en voilà au pied d'une affiche jaune (celle du spectacle du Palais-Royal), vous n'avez qu'à les copier. » S'il suit le conseil, demain son bulletin déposé dans l'urne nous donnera pour députés Grassot, Ravel, Hyacinthe, Alcide Tousez.

J'écoutais un ouvrier que je connais de vue et qui s'efforçait de lire une réclame électorale qu'il épelait ainsi :

« Le citoyen Lefèvre aspire à figurer dans la représentation nationale. C'est un *gran drôle* sans doute; mais il croit pouvoir le remplir, » etc. — « Pourquoi, lui dis-je, au lieu d'aller chercher des candidats sur les murs et vous exposer à nommer un *gran drôle*, comme vous dites, ne préférez-vous pas des hommes du quartier qui vous sont connus, des propriétaires qui vous font travailler, qui secourent au besoin vos familles, et sont humains et charitables pour les pauvres gens? » Mon homme hochait la tête. Je lui citai, entre autres, M. de Montmorency, parce que je savais qu'il avait travaillé pour lui. « Oui, dit-il, c'est un brave homme; mais nous ne voulons plus être représentés par des bourgeois. »

J'ai trouvé ce soir M. de L... d'une liberté d'esprit charmante. On lui recommandait quelqu'un pour je ne sais plus quel emploi : « Mais quels sont ses titres? demandait-il. A-t-il au moins été condamné en police correctionnelle? »

Je le prévins que je ne pourrais me dispenser de consigner ce mot sur mes tablettes, parce qu'il peint l'époque et dispense de commentaire. Il m'aurait volontiers dit, comme Prusias à Nicomède :

N'allez pas me brouiller avec la République !

Parmi les nombreuses associations de bienfaisance, il y en a une destinée à ramener et maintenir dans la bonne voie les jeunes condamnés repentants qu'on s'occupe de placer et auxquels on donne quelques secours. Un pauvre honteux s'adressa à cette œuvre. C'était la probité malheureuse. On prétend qu'un des administrateurs lui répondit en l'éconduisant : « Si vous n'avez pas volé, nous ne pouvons rien faire pour vous. » La réponse peut paraître plaisante; mais il l'est encore plus de la voir appliquer aux solliciteurs d'emplois publics. Aujourd'hui la perfection pour un postulant serait d'avoir tiré sur Louis-Philippe, et, si Fieschi vivait, on en ferait assurément un inspecteur d'artillerie.

On voit reparaître, comme prétendants à toutes les fonctions, les vieux conspirateurs émérites, ceux qui en ont fait métier depuis dix-huit ans surtout, dont conjurer est la vie, et qui conspirent comme ils respirent. La plupart sortent de prison et se targuent de leurs condamnations, qui n'ont pas été toutes politiques, et disent qu'ils ont passé leur jeunesse à l'école de l'adversité.

Ils y ont été bien mal élevés !

M. de L... croit que nous aurons trois consuls. Une présidence rappellerait trop la monarchie, de même qu'une deuxième chambre paraîtrait trop aristocratique. Comment appellerait-on ses membres? Des Pairs, des Sénateurs, des Anciens? Les deux premières dénominations sont entachées de royalisme ou d'impérialisme, et le titre d'Ancien paraît trop neuf à nos constituants. M. de L... revient toujours à affirmer que le gouvernement provisoire a eu constamment soif de la justice et de la vérité. Pour moi, je suis d'autant plus disposé à croire que cette soif dure encore, qu'on a souvent laissé échapper l'occasion de la satisfaire.

Le Seigneur est ressuscité ! — Devrait-on se dire autre chose en s'abordant le jour de Pâques ? Mais à

l'*Alleluia* joyeux, à l'*Hosanna* trois fois saint, se mêlent les conversations électorales. On ne se demande pas : « Comment vous portez-vous? » mais : « Vous portez-vous? »

En entrant dans la salle pour déposer mon vote, je commence par prier qu'on me montre le président du collége. J'aurai de la peine à me défaire de l'habitude de croire qu'une assemblée doit être présidée, bien que, de mon temps, elles le fussent quelquefois assez singulièrement. Je n'oublierai jamais le général Briche occupant le fauteuil aux élections du département du Gard. Le ministère en voulait faire un député. Il fallait réunir, concilier; les partis étaient en présence. Le général débuta par leur dire: « Messieurs, le roi m'a ordonné de vous présider, et je suis venu, parce que je ne connais que l'obéissance militaire. *Ergo* : si le roi avait ajouté : « Général Briche, je vous recommande de leur faire couper le cou à tous, je ne puis vous dissimuler que vos têtes partiraient ce soir pour Paris par la diligence. » Après une déclaration si bien faite pour gagner les cœurs, on procéda à l'élection. — Briche ne fut point élu, et ne laissa pas que d'en être un peu surpris.

Cet homme singulier, avec lequel j'ai eu des rapports d'affaires que son excessive originalité rendait quelquefois épineux, résidait à Montpellier dans les premières années de la Restauration, et commandait la division. Toujours en grande tenue, chargé de broderies et la poitrine croisée par deux larges cordons

rouges; il avait beau couvrir et dorer le lieutenant-général, il parvenait difficilement à cacher l'ancien hussard. Cependant son aspect était sérieux et il débitait avec une certaine majesté les propos les plus grivois. On peut dire que la conversation de Vert-Vert dans ses plus grands écarts était châtiée auprès de celle de M. Briche. Il est vrai que son éducation n'avait pas été commencée dans les couvents, tant s'en faut! Sa femme était une personne agréable et bien élevée, que les discours de son mari embarrassaient singulièrement devant le public. Impossible de répéter la plupart de ses saillies, et malheureusement les plus plaisantes étaient les moins décentes. J'ai parlé ailleurs de la menace qu'il adressa un jour à M. le Dauphin de faire faire circoncire un enfant dont madame Briche venait d'accoucher, s'il se refusait à en être le parrain. Ce prince était disposé à lui passer beaucoup de choses à cause du dévouement qu'il lui avait montré dans les Cent-Jours, alors qu'il luttait contre le nom magique de Napoléon et la fascination qu'exerçait son retour sur l'armée. Les officiers, qui, dans le premier moment, avaient suivi M. le duc d'Angoulême, voyant la partie royale perdue, se disposaient à l'abandonner. Briche assistait au dernier dîner qu'il leur donna. C'était un vendredi, il y avait sur la table du gras et du maigre, et par un reste de décorum et d'esprit de cour que les militaires savent très-bien prendre quand ils veulent, ces officiers qui, le lendemain, comptaient changer de drapeau, suivaient encore à ce dernier repas l'exemple du prince

qui, sans prétendre l'imposer, observait l'abstinence. Briche n'en fit ni une ni deux, et, après avoir regardé les convives assez dédaigneusement, il piqua sa fourchette dans le corps d'un poulet, qu'il plaça sur son assiette et se mit à dépecer en disant tout haut : « Un poulet de plus, une trahison de moins. »

Le lendemain, il laissait partir les autres et restait courageusement auprès du prince isolé. On peut juger, d'après cette conduite, si le général Briche fut bien traité à la deuxième restauration, et du plaisir qu'éprouva M. le duc d'Angoulême en le retrouvant à Montpellier. Le soir de son arrivée, il y eut une nombreuse réunion, où s'empressèrent toutes les dames de la ville et où Briche se crut obligé de faire le cicerone. D'abord il dit les noms sans commentaires (sa femme l'en avait bien prié) ; mais arrivé à la femme d'un conseiller, remarquable par sa beauté, il oublia la recommandation. « Comment la trouvez-vous? monseigneur, » demanda-t-il inopinément à M. le Dauphin. Le prince, un peu en méfiance, lui répondit tout en cheminant : « Mais, très-bien ! certainement, très-bien ! » — « Eh bien, monseigneur, continua Briche, parlant lentement et comme quelqu'un qui choisit ses termes, à votre place, je me la permettrais. »

On juge combien une pareille insinuation allait à M. le Dauphin, qui n'eut pas l'air de l'entendre.

Je reviens à notre élection de 1848, dont j'ai un peu dévié. Elle se passe avec un ordre remarquable. On a de bonnes nouvelles des départements; on espère que le résultat général sera satisfaisant et la majorité suffisante. Si elle était trop forte elle se diviserait. C'est ce qu'on a toujours remarqué dans les assemblées. Un député qui s'y connaît disait : « Si nous sommes tous d'accord, jamais nous ne nous entendrons. »

Je considère, en passant, sur la place du palais Bourbon, le monument dont on vient de la décorer. On a plaqué des bas-reliefs contre le piédestal qui, pendant trente-quatre ans, a espéré vainement la statue de Louis XVIII, ce tyran qui donna la charte avec toutes les libertés de presse, de tribune, etc., dont on s'est si bien servi! Un de ces bas-reliefs représente un génie qui, d'un air bête et méchant, écrase un serpent terminé par une tête couronnée. Sur le socle on a hissé une affreuse Déesse (République, Liberté, — je ne sais pas bien laquelle), qui tient en main un rouleau sur lequel est écrit : Droits de l'homme. Je pensais, en la regardant, qu'on serait bien malheureux d'avoir à les exercer avec une pareille femelle! Toutes les figures de ce genre dont l'art républicain nous a gratifiés depuis le 24 février

sont plus laides les unes que les autres. On me dit qu'il est de règle de faire de la république une espèce de nourrice, et de donner à la liberté l'air méchant, qu'on ne peut s'éloigner de la tradition. C'est comme ce vieil amateur qui voulait que dans *Zémire et Azor* le rôle de la bête fût joué à quatre pattes.

Derrière la statue de la place du palais Bourbon, on a fourré un arbre de la liberté qui m'ôte celle de voir l'heure au cadran du palais. C'est singulier à quel point tout ce qu'on fait aujourd'hui au nom de la liberté porte un caractère de gêne pour le public.

Ce soir, nous discutons chez madame Swetchine la convenance et l'utilité de la présence d'ecclésiastiques dans la nouvelle assemblée. Il y a à dire pour et contre, et j'avoue que je ne suis pas de ceux qui disent pour. Je n'aime pas à voir le prêtre descendre des hauteurs de sa mission dans l'arène des passions humaines, et je lui crois, n'en déplaise au peuple, un rôle encore plus auguste que celui de le représenter. Je conviens, toutefois que le vote d'aujourd'hui est exceptionnel. Nous sommes dans une crise sociale. Chacun doit à la cause commune sa part d'influence, sa voix, son sang peut-être. Le prêtre n'est plus déplacé là où le martyre est possible. Un de nous rappelle à cette occasion la réponse de ces religieuses sublimes dans leur simplicité, qui, retenues au couvent par des soins importants, montraient quelque hésitation à le quitter inopinément pour aller visiter des malades éloignés. « Mes sœurs, leur dit l'exprès qui était venu les querir, il y a du danger, le mal est

épidémique. » — « Que ne le disiez-vous plus tôt, s'écrièrent les religieuses, s'il y a du danger, nous partons tout de suite! »

23 AVRIL.

On nous rapporte que les ouvriers s'agitent et parlent d'enlever les boîtes qui renferment le scrutin. Ils disent que c'est à eux de faire le dépouillement. Je n'aime pas à leur entendre prononcer ce mot-là!

En allant chez la vicomtesse de Noailles, je rencontre de fréquentes patrouilles. M. de Mouchy arrive des élections de l'Oise, où il est porté. Il a harangué et on a crié : Vive la liberté, l'égalité et le duc de Mouchy!

M. de L... était à l'Opéra, point dans la loge royale, il a le bon goût de ne pas s'y montrer. Reconnu, il a été fort applaudi. Son nom est, en ce moment, dans toutes les bouches et sortira de toutes les urnes. Quant à son collègue de l'intérieur, il est exposé à trouver dans les journaux des articles comme le suivant :

« Nouvelles de la Cour.

« Il y a eu hier déjeûner au Petit-Trianon. Il y

« avait des dames. M. Ledru-Rollin faisait les hon-
« neurs. Il y a eu aussi chasse à Chantilly ; on a couru
« le cerf, etc. »

La plaisanterie ne lui a pas semblé bonne. Dans sa réponse il se fâche *tout rouge*. S'il n'a pas fait au peuple tout le bien qu'il lui voulait faire, les obstacles ont été autre part que dans son défaut d'assiduité et de dévouement. Depuis le 24 février, il n'a pas quitté Paris un instant, et sur vingt-quatre heures, vingt ont été par lui consacrées au travail. A ce compte, la France serait tellement son obligée, que je ne vois, comme disait madame de Sévigné, que l'ingratitude qui puisse nous tirer d'affaire. Mais n'y aurait-il pas quelque exagération dans ses calculs? Vingt-heures de travail! Resteraient quatre heures pour le repos, les repas, le sommeil; c'est par trop peu! et, pour lui comme pour nous, M. Ledru-Rollin devrait dormir davantage. Mais j'aime mieux conserver des doutes sur sa véracité que des inquiétudes sur sa santé. » Je connais mes devoirs, disait-il l'autre jour, et je ne recule devant aucun! Je sais que j'ai contracté une grande dette envers le pays .... » — « Est-ce que, par extraordinaire, vous comptez payer celle-là? » lui demanda-t-on.

26 AVRIL.

On se bat à Rouen pendant que nous proclamons à Paris nos trente-quatre élus. J'ai concouru pour

quinze. M. de Lamartine a eu 259,000 voix, 39,000 de plus qu'il n'en fallait naguère pour nommer la chambre entière, et il a à choisir entre neuf départements! Et pourtant j'entendais dire, l'an dernier : « Il forme à lui seul son parti. »

On le disait aussi du prince Louis Bonaparte. Eh! bien, voilà ce qui fait de la France une nation ingouvernable! Toutes les prévisions, nous les déjouons; rien n'égale les boutades de notre inconstance, et l'on ne peut pas plus compter sur nos aversions que sur nos affections. Parlez-moi donc, après cela, de la souveraineté d'un pareil peuple! C'est comme si l'on disait à des enfants : « Vous êtes parfaitement mal élevés; vous ne savez ce que vous voulez, vous touchez à tout et vous ne pouvez rien garder. Il suffit que vous ayez aimé un joujou pour que vous le brisiez : d'après cela, nous allons vous laisser la maison à gouverner. »

« L..., nous disait madame de Girardin, semble en ce moment contraindre Ledru-Rollin à la reconnaissance. Il l'accable de sa supériorité à Paris et de sa protection à Mâcon. Il croit l'absorber... Erreur! c'est l'autre qui l'absorbera, parce qu'il sait bien ce qu'il veut, qu'il a un but, un système, et que L... n'en a pas. Il est mobile et sincère. Ses défauts, comme son talent, tiennent à cette mobilité. Dans la même phrase, qu'il tourne admirablement, il se contredit. La seconde page de ses lettres dément la première, et n'en est pas moins pour cela l'expression d'un sentiment vrai, je veux dire qu'il l'éprouve véri-

tablement au moment où il l'exprime, seulement on peut dire de lui (M. de Humboldt faisait le même reproche à l'abbé de Lamennais) qu'il change trop souvent d'*idée fixe.* »

Madame de Girardin entend chez elle des paroles sur cet air là. Son mari établit en principe que la mobilité est une garantie de la sûreté du jugement. Il reproche à sa femme de prendre trop lentement son parti : « Vous examinez, lui dit-il; vous pesez le pour et le contre; vous perdez du temps... Moi, j'ai changé trois fois d'opinion avant que vous vous en soyez fait une; — mais celle à laquelle je m'arrête présente, en définitive, plus de garantie; car, une question sur laquelle on a changé d'avis est par cela même mieux étudiée. »

Je pense comme madame de Girardin en ce qui concerne les variations de M. de L...; mais il m'a été impossible de faire accepter son jugement à M Brifaut : « N'allez pas croire cela, me dit-il; notre grand poëte se contredit sciemment, et tout ce qu'il aime c'est de plaider le pour et le contre. Un jour, à l'Abbaye-aux-Bois, on parlait de la suppression de l'impôt sur le sel, et dans un accès de confiance il nous avoua qu'il avait deux discours tout prêts dans lesquels il soutenait également les opinions opposées. Je ne pus m'empêcher de lui appliquer, en l'altérant un peu, le vers de Tartufe :

Il est avec le *sel* des accommodements.

MAI.

J'ai rencontré des révolutionnaires de la Convention, et même du Comité de salut public, qui ne se croyaient point obligés d'en accepter sans choix tous les faits et gestes. Je citerai Carnot, de fâcheuse et pourtant glorieuse mémoire, qui, dans nos jours les plus néfastes, vint presque à bout de cacher nos forfaits sous nos victoires. Après avoir conduit quatorze armées du fond de son cabinet, Carnot, forcément incliné devant l'étoile de l'Empereur, avait fini par se retirer à la campagne, où il vivait comme un vieux Romain avec ses charrues et ses légumes. — Je me trouvais dans son voisinage le 14 novembre 1808, chez le bon M. de Canclaux, autre vieux général de la République, mais frotté de monarchie. Le matin, j'avais pris congé et je comptais retourner à Paris : « Restez encore la journée, me dit le général, vous ne vous en repentirez pas. Carnot vient de me faire demander à déjeuner; on le voit rarement, nous ferons en sorte de le garder le plus tard possible. » — Il vint en effet, c'était bien le conventionnel puritain que je m'étais figuré; poli, toutefois, et dont l'austérité n'allait point jusqu'à la rusticité. Pendant le déjeuner, il vit avec quel intérêt nous l'écoutions, et cela le mit à l'aise. Il nous raconta plusieurs circonstances de sa vie politique. Nous n'avions garde de l'interrompre, et, encore aujourd'hui, je le laisserai parler.

« Une des seules affaires importantes où je me sois trouvé en personne, c'est à Maubeuge, quand nous en fîmes lever le blocus. Jourdan commandait. Nous attaquâmes. Cette première journée ne décida rien Il était important de relever la gloire de nos armes par quelque succès éclatant. Il l'était non moins de délivrer une garnison de 16,000 hommes. Le lendemain, on recommença. Notre aile droite fait plier les Autrichiens, mais en revanche ils culbutent notre aile gauche. On vient l'annoncer à Jourdan, qui s'était porté à l'aile droite. « Ici, nous sommes les plus forts, me dit-il, et je ne risque rien d'envoyer du secours là-bas. » Je le tirai à part : « Quel est votre but? Percer jusqu'à Maubeuge. Au lieu de vous dégarnir, appelez plutôt les débris de votre aile gauche et ne vous embarrassez que de l'ennemi qui est devant vous et que je crois maintenant impuissant à vous arrêter. » Jourdan suivit mon conseil, entra dans Maubeuge, et ce fait d'armes commença le succès de l'armée du Nord. »

Les deux généraux tombèrent d'accord sur ce point, qu'à la guerre, ce qui assure les grands résultats, c'est bien moins la bravoure que le coup d'œil.

Carnot continua : « Quand je fus appelé à faire partie du comité de Salut public, tout ce qui concernait la guerre me fut dévolu. Je montai mes bureaux, j'organisai mon ministère, dont seul je me mêlai. Chacun de nous avait sa partie et signait de confiance le travail de ses collègues... (Il appuya sur cette cir-

constance.) Le général Hoche m'avait adressé un plan de campagne.

« Nous étions en séance. Robespierre me demanda ce que je lisais avec tant d'attention. « La guerre n'est point ton fait, lui dis-je, mais tu en sais assez pour juger l'homme qui écrit ceci. Que de capacité! que d'avenir! »

« Robespierre lut l'écrit, et, après quelques moments de silence, se borna à me répondre : « C'est un homme dangereux. » Je compris qu'Hoche était perdu. Pour gagner du temps et parer le coup, je voulus le changer de commandement; mais on n'échappait pas à Robespierre, et, sans me prévenir, il le fit arrêter et amener à Paris, où il fut mis au cachot à son arrivée. Découragé, dégoûté, Hoche voulait mourir. Ma préoccupation, d'une part, était de lui faire arriver des conseils de prudence et de patience, et, de l'autre, de le faire oublier à Robespierre; car je prévoyais une catastrophe, et il ne s'agissait que de gagner du temps. Enfin Hoche sortit de cachot, mais seulement le 10 thermidor, et les pieds et les mains enflés par les fers.

« Qui sait où cet homme serait arrivé sans sa fin prématurée? Peut-être eût-il été Bonaparte!...

« Cependant les dissensions éclataient de plus en plus dans le sein du comité. Un jour, j'apporte un arrêté à approuver. Robespierre le prend, le retourne, et, le rejetant sur la table : « Je ne veux pas signer cela, dit-il. — Tant mieux! répondis-je; alors je ne signerai plus les vôtres, et ce sera tout gain; car

vous n'aurez jamais à vous reprocher aucun des miens; mais, moi, je voudrais pouvoir en dire autant! »

Ce mot, qui me frappa vivement, recèle tout un examen de conscience. Le remords est là! On pressent quelles nuits a dû passer l'homme qui signait de confiance après Robespierre! La mode n'était pas encore venue d'idéaliser ce monstre; il était resté *incompris*. A cet égard, il est juste de reconnaître les progrès de l'intelligence moderne.

« Quelle caverne que l'intérieur de ce comité! sans cesse s'injuriant, se menaçant jusqu'à se montrer le poing... (C'est toujours Carnot qui parle, et j'écris sous sa dictée.) Les séances étaient devenues tellement orageuses, qu'on s'attroupait sous nos fenêtres et qu'on pouvait y suivre nos débats, tellement que nous prîmes le parti de changer le lieu de nos réunions et de monter d'un étage. Un jour, entre autres, je me souviens que Saint-Just, me prenant violemment le bras : « Mes collègues, s'écria-t-il, voici « un second Hérault de Séchelles. Je suis ses traces, « et je le vois conspirer! Point de salut pour nous « s'il n'est chassé du comité! — Vous en sortirez « avant moi, vous et les vôtres, » lui répondis-je en le saisissant à mon tour du bras qu'il m'avait laissé libre.

« Le 8 thermidor, Saint-Just écrivait sur le bout de la table : « Voyez-vous, me dit Collot-d'Herbois, il « écrit une dénonciation contre nous. — C'est vrai, « répondit Saint-Just, demain dénoncé, et après-

« demain guillotiné. — Soit! lui dis-je; alors nous « allons charger nos fusils! »

3 MAI.

La lettre tue et l'esprit vivifie; mais il y a tel décret dont l'esprit est encore plus bête que la lettre. Quelle idée, — quand on reconnaît l'omnipotence d'une assemblée, — que d'aller se mêler de sa toilette et de prétendre imposer à ses membres la forme de leurs gilets! — Il faut être bien niais pour s'imaginer qu'ils se croiront obligés de l'adopter! Notez que cette forme est connue sous le nom de gilets à la Robespierre, ce qui en rend la prescription à la fois ridicule et odieuse.

La Société des Droits de l'homme, dans une affiche placardée ce matin, pose comme point de départ la déclaration formulée en 1793, et elle dit aux propriétaires : « Vous avez besoin du pardon de ceux que vous avez trop longtemps sacrifiés. Si vous persistez à vous isoler pour défendre l'ancienne forme sociale, vous trouverez à l'avant-garde, au jour de la lutte, nos sections organisées, et ce ne sera plus de pardon que vos frères vous parleront, mais de justice. » Voilà des petits frères bien gentils.

Tous les murs sont tapissés de drôleries de ce genre. On ferme les yeux; mais il faudrait aussi se boucher les oreilles pour échapper aux crieurs des rues qui vous cornent : « Le *Père* et la *Mère Duchesne*, et le journal *la Canaille*. » On est obsédé, ahuri; on devient stupide.

« Êtes-vous communiste? demandait-on à madame Gay. — Non, je suis comme une bête. » Elle me témoigne sa crainte de finir par devenir folle : « Forcez votre esprit à la distraction, lui ai-je dit; lisez quelque livre nouveau, ou plutôt retournez aux anciens. — Mon Dieu, je lirai des yeux et des lèvres tant que vous voudrez; mais cela ne me servirait à rien. »

Je lui ai raconté alors l'histoire de madame du Cluz..., que nous accusions de trop négliger la lecture, et qui, sensible au reproche, répondait un jour : « De ce qu'on ne voit point traîner de livres sur ma table, on s'imagine que je n'ai point une bibliothèque. Soyez bien assuré qu'il ne tiendrait qu'à moi de lire si je voulais. »

Et, à l'appui de cette assertion, elle sonna sa femme de chambre, et, s'étant fait apporter *Télémaque*, elle l'ouvrit à la première page, et d'une voix très-distincte elle commença : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte... »

Et ainsi de suite jusqu'à l'alinéa. Alors, fermant le livre d'un air où perçait une secrète satisfaction :

« Vous voyez, dit-elle, qu'il ne m'en coûterait pas davantage de lire tout le volume et de faire dire de moi : « Madame du Cluz... lit beaucoup. » Mais je n'y mets pas d'amour-propre. »

Saint-Aign... parlait devant le maréchal Davoust de la magnifique bibliothèque du prince de Talleyrand, amassée avec tant de soins, et qui renferme tant de rares éditions : « Ah ! vous l'avez vue ! lui dit le maréchal, j'en suis bien aise. Vous me direz comment elle est. Je voudrais en acheter une pareille. »

M. de L... approuve qu'on n'ait point sévi contre les clubs. Il maintient que leur violence même les usera; qu'ils sont bien moins fâcheux opérant à ciel ouvert que souterrainement. Je conviens qu'en fait de répression il y a quelquefois bénéfice à ajourner; mais il faut pour cela qu'un gouvernement soit très-fort et que sa patience ne puisse être taxée d'impuissance. Lors de la création de la Légion d'honneur, Napoléon prit de l'humeur en lisant dans un rapport de police qu'on parodiait son institution en affectant de porter un œillet rouge à la boutonnière. Il mit en marge du rapport : « Indiquer une mesure répressive. »

A quoi Foucher répondit par l'annotation suivante : « Attendre que la saison des œillets soit passée. »

Il échappe aux écrivains les plus éminents de singulières inadvertances. Quelquefois, à côté d'une expression de Tacite, on trouve une phrase de Jeannot. Ces contrastes sont un des caractères du style de notre époque, parce qu'on écrit trop vite et qu'on ne se relit point. Fâcheux exemple à laisser à ses lecteurs. On ne relira guère un auteur qui ne s'est pas relu. Je vois dans les « *Girondins* » une phrase où l'auteur dit, de deux personnages, qu'ils se rencontrèrent *en même temps*. Je voudrais savoir comment ils auraient pu se rencontrer dans des temps différents.

Ce béotisme me rappelle la réflexion de madame de..., qui, ayant reçu une double invitation pour la même heure, dont l'une excluait nécessairement l'autre, disait : « Je ne vois pas le moyen d'être dans deux endroits à la fois, *à moins d'être petit oiseau*. »

M. Thiers raconte que, la veille d'une bataille, le général russe Kutusoff *sommeilla profondément*.

Mais une distraction plus grave, c'est celle de M. Louis Blanc dans son *Histoire de la Révolution*, lorsque, à propos de l'assassinat de MM. Berthier et Foulon, il emploie l'étrange expression de *barbaries inutiles*.

Autre échantillon de style. Le journal la *Commune de Paris* nous apprend aujourd'hui ce qu'il attend de nos représentants : « Impulsion irrésistible vers tout ce qui est grand, beau et juste. Immense

développement moral et *physique* de tous les *êtres*. » Le développement physique des êtres à l'ouverture d'une session ! Quel but à proposer à ce qu'on appelait naguère les *ventrus !* Le journal parle ensuite « du sentiment profond de conciliation qui nous fera voir, comme dans le psaume, la Justice et la Paix s'embrasser. » La Justice-Crémieux et la Paix-Ledru-Rollin ! — Mais ce qui l'enchante surtout, « c'est la joie peinte sur tous les visages, c'est le cœur du peuple si plein d'amour et d'espoir. L'heure sainte a sonné ! » s'écrie-t-il. On se demande si l'on ne croit pas entendre le père sournois, des *Petites Danaïdes*.

Embrassez-vous !
(*A part*). Ils mourront tous !

N'est-ce point le cas d'appliquer à toutes ces belles phrases le préambule d'un édit que je crois napolitain :

« Essendosi viappiù accresciuto il numero dei pazzarelli in questi felicissimi stati. »

Le dernier bulletin de la République est également un modèle de style bucolique, une effusion prolongée de la plus sentimentale fraternité, un long baiser Lamourette. On y trouve : la *fête de famille*, le *frémissement électrique*, de *douces larmes coulant de tous les yeux*. Il n'est plus question de jeter à l'eau les députés récalcitrants. Bien loin de là. Croquemitaine s'est fait berger. Il dépeint le peuple, l'assemblée, le gouvernement provisoire faisant comme « la Justice et la Paix » s'embrassant en même temps

et comme un seul homme! (*un seul homme* qui s'embrasse!)

Nous voici revenus à l'an premier de la première! au temps des fêtes de la nature et du genre humain, et de la *mort aux rois* qu'on célébrait les décadi, quand l'Être suprême fut décrété. Mais est-il possible de s'imaginer que nous autres Français, qui aimons la nouveauté, nous nous accommodions des airs surannés de cette ancienne république morte de vieillesse à quatorze ans! Reverrons-nous les noms de fleurs, de simples, de légumes substitués aux saints du calendrier? (Je me souviens de m'être appelé *Capillaire*. M. d'Ali... s'appelait *Betterave*, et on lui disait : Pourquoi *rave*?)

Pendant que le ministre de l'Intérieur roucoule si amoureusement, le préfet de police proclame «.que les enfants d'une même patrie sont armés les uns contre les autres, se menacent, s'insultent... » Lequel croire?

7 MAI.

Voilà le gouvernement bien raffermi. La chambre a eu un beau mouvement : tous nos représentants se sont levés en pied et ont été se promener sans qu'on les y ait envoyés. Ils ont proclamé la République dans les murs, hors des murs, et les partisans du régime monarchique n'ont pas eu autre chose à

faire qu'à se résigner à l'axiome de : « Laissez passer ! »

Et en effet, cela passera. Nous en avons vu bien d'autres ! « Mais n'est-ce pas admirable ! disait un républicain jubilant à la sortie de cette superbe séance. Voyez donc que de choses il fallait naguère pour établir une monarchie représentative, en pondérer les pouvoirs... Au lieu de cette séance s'ouvrant froidement par le discours de la couronne ou de la *Garonne*, comme on disait, voyez quel élan ! quel accord ! On veut la République, on la décrète par acclamation, cela va tout seul, et tout le monde comprend. »

« Mon Dieu ! oui, lui ai-je répondu, et ceux qui ne savent pas lire n'ont qu'à aller tout droit devant eux, comme le maire de B... l'avait fait inscrire sur le poteau indiquant le chemin à l'entrée du village.

A la séance d'hier chaque ministre a demandé son bill d'indemnité. M. Garnier-Pagès a prouvé qu'il avait fondé le crédit; M. Louis Blanc qu'il avait organisé le travail. Je ne dis rien de M. de L...; ses détracteurs l'appellent « la Tartine; » la sienne est certainement la mieux beurrée. Mais que dire de M. Ledru-Rollin et de ses commissaires? Plusieurs sont parvenus à force d'intrigue et d'intimidation à se faire nommer représentants. « Au moins sont-ce des gens capables? demandait-on à quelqu'un de ma connaissance.

— Capables de tout, a-t-il répondu; l'écume de la société... » Puis, craignant d'être allé trop loin, il

s'est repris : « Je veux dire la crême de la République. »

Rien n'est prêt pour les institutions qu'on veut nous donner. La révolution de Février s'est accomplie à la grande surprise de tout le monde et d'elle-même. Personne n'a résisté. Le gouvernement provisoire qui avait annoncé, d'abord, que son action se bornerait au strict nécessaire, a gâté sa situation en touchant maladroitement aux choses et brutalement aux hommes. « Si on n'agissait pas ainsi, disaient ses partisans, nous aurions une réaction. » Eh bien! maintenant que, malgré vos efforts, ou plutôt à cause de vos efforts, vous avez cette réaction, comment vous excuserez-vous devant le pays de tant de fausses mesures et surtout d'avoir, sous le titre d'ateliers nationaux, organisé l'oisiveté et peut-être l'insurrection? Les gens qui ont exalté les espérances de cette armée d'ouvriers, les uns sans ouvrage, les autres n'en voulant pas, qui les ont nourris d'illusions à défaut de pain, sont bien coupables. Je leur dirais volontiers avec le prophète : « Malheur à vous, conteurs de fables, à vous, inventeurs d'une prudence et d'une intelligence nouvelles!

Et passant, comme la Fontaine, de Baruch à Rabelais, j'ajouterais que « ne sais quoi premier je doibve admirer ici, ou l'outrecuidance ou la besterie. »

Comment! vous ne cessiez de vous récrier contre le fardeau des impôts, et vous débutez par les quarante-cinq centimes! Vous parliez de réduire l'effectif de l'armée et vous grevez l'État de la solde de cent

mille oisifs qui menacent la tranquillité de Paris! Vous deviez diminuer le nombre des fonctionnaires, et vous couvrez la France de hauts et bas commissaires, d'agents plus ou moins avoués, mais tous bien rétribués! Vous flétrissiez la corruption électorale et vous recourez à la terreur, qui est aussi un genre de corruption, et des plus vils. Car, quoi de plus honteux que la peur!

Nous voilà bien loin des réformes!

Décidément, je ne serais pas fâché de retourner à la monarchie. — Mais, pourquoi? me demande-t-on. Dame! je ne saurais trop donner d'autres raisons que celles que donnent les dames, en Italie, pour être dispensées de faire maigre : « *Perche mi piacerebbe mangiare carne.* » Je crains que la République ne finisse par nous faire faire maigre *chair*.

« Je ne désespère pas, me disait un républicain mécontent du résultat des élections, de voir à cette chambre tous les fonctionnaires de Louis-Philippe. Déjà le ministère du 1er mars (celui que l'on appelait le ministère de mars 1er, à cause de M. Thiers) y est représenté. Nous aurons des députés réactionnaires qui vont prétendre se mêler de tout. Croirait-on qu'ils disent la messe! » En effet, ce matin, à Sainte-Valère, le prêtre se retournant au *Dominus vobiscum*, j'ai reconnu un de nos représentants et des plus honorables. Le député réactionnaire disant la messe m'a rappelé la naïveté de cette demoiselle si scandalisée de ce qu'on désignait M. Victor Hugo pour

remplacer l'archevêque de Paris. Elle n'avait pas compris que c'était à l'Académie.

LUNDI 8 MAI.

Aujourd'hui la Chambre, statuant sur toutes les apologies ministérielles, a donné, de bonne grâce et unanimement, son *satisfecit*. M. de Montalembert nous a avoué qu'il avait eu la velléité de se lever à la contre-épreuve; puis, s'apercevant qu'il serait seul avec M. Barbès, il n'en a pas voulu pour pendant.

A ma connaissance, deux amendements étaient prêts; mais, au moment, leurs auteurs ont hésité à les présenter. L'un portait : « Le gouvernement provisoire aurait pu mieux mériter de la Patrie. » L'autre : « Le gouvernement a bien mérité de la Patrie avec des circonstances atténuantes. »

Il y a des gens qui ne se gênent pas pour appeler le gouvernement provisoire de la République « le gouvernement dérisoire de la ruine publique. » Pour moi, tout en ménageant ma reconnaissance (je la réserve, de préférence, pour les bienfaits à venir), j'estime que ce gouvernement ci aurait pu nous faire encore plus de mal.

Sainte-Aul... répond à cela : « Il nous a fait tout celui qui était en son pouvoir. »

Il y a des gens, Russes, Anglais, et autres, qui adorent leur pays à la condition de ne jamais l'habiter. C'est du patriotisme platonique. Un de ces étrangers nomades, arrivé depuis huit jours, et qui va régulièrement le matin au bois de Boulogne et le soir au spectacle, me disait « que Paris était peu changé, et qu'il lui trouvait à peu près le même aspect que les autres printemps. » J'ai reconnu la justesse d'une remarque de madame de Sévigné qui dit « qu'on se porte toujours à merveille pour ceux qui ne s'en soucient guères. » Le fonds de notre santé préoccupe assez peu nos voisins d'outre-mer. Du reste, les médecins ne nous manquent pas. On en a mis partout : à l'Intérieur, le docteur Recurt; aux Travaux publics, le docteur Trélat; à la Présidence de la Chambre, le docteur Buchez. Nous sommes en vérité sous le régime des *ordonnances*.

J'étais assis, ce soir, à côté de d'Argout au Théâtre-Historique. Sous prétexte de rhume, il appuyait un mouchoir sur son nez, qu'il cherchait à cacher. Depuis qu'on a ouvert les prisons aux condamnés politiques, les anciens pairs sont exposés, dans les lieux publics, à des rencontres désagréables, et le trait distinctif de la physionomie de mon ancien camarade le rend très-reconnaissable. On n'a pas oublié le quatrain :

Dans une émeute plébéienne
C'est sur ce nez monumental
Que sa majesté citoyenne
Aurait dû monter à cheval !

D'Argout parle en bons termes de la modération du ministre des finances; mais, comme dit G... fort sensément, quand on va s'embarquer sur une mer semée d'écueils, on ne s'informe pas si le capitaine est modéré, on demande surtout s'il est habile.

Le Théâtre Historique ne chôme pas de pièces, grâce à la prodigieuse fécondité de son patron, M. Alexandre Dumas. La perfection, pour un auteur, serait d'avoir le travail facile et le goût difficile; mais la part de M. Dumas est encore assez bonne. S'il gaspille son talent, il possède éminemment celui d'amuser, et c'est avec raison qu'il répondait à madame de Girardin, qui lui demandait « s'il ne s'était pas ennuyé, la veille, dans une maison où elle l'avait rencontré. » — « Je ne m'ennuie jamais où *je* suis. »

Je ne crois pas qu'on puisse mieux s'entendre à tirer plusieurs moutures du même sac. Il met maintenant ses romans en pièces; puis il les chantera; puis il les dansera. Ce théâtre-ci s'appelle *Historique*, parce qu'on y joue *Monte-Cristo*. Les noms ne représentent plus rien. On chante peu au Vaudeville, on ne rit point à la Gaîté, on ne parle pas toujours français aux Français. En fait de théâtre dont le nom ne manque point à son origine, je ne vois guère que celui de la Porte Saint-Martin. La porte est toujours là, — Dans mon enfance, j'ai vu sur toute cette ligne,

jusqu'à la Bastille, fleurir les théâtres forains et trôner Polichinelle, l'art dramatique en plein vent; Curtius, les puces travailleuses et les chiens savants rivalisaient avec les bergeries et les innocentes parodies sur ce boulevard qui, depuis..... Mais alors il était vertueux !

Au lieu des mélodrames sanglants, on applaudissait *Esculape à Cythère*, le *Canard père* et le *Hareng laité par amour-propre*.

Plus effrénés aujourd'hui, les petits spectacles n'en sont pas plus fréquentés. Le peuple, depuis la Révolution, leur préfère celui des rues, qui ne lui coûte rien et même rapporte quelque chose aux gens qu'on paie pour se promener et ne rien faire. Les claqueurs eux-mêmes désertent leur poste au théâtre et laissent vacant les dessous de lustres. Ils disent qu'ils gagnent davantage à chanter : « Des lampions ! » que c'est bien plus amusant, et ils se plaignent des auteurs et des acteurs, qui leur cherchent querelle et prétendent les rendre responsables des moindres signes d'approbation donnés à contre-temps. Un d'eux, gourmandé pour une infraction de ce genre, répondait naïvement : « Ce n'est pas nous, ce sont ces bêtes de payants qui applaudissaient sans savoir. » — Quelques-uns sont enrégimentés pour le service de certains clubs qui continuent à être d'une violence extrême, quoi qu'en dise un de mes voisins, qui citait, comme preuve de modération, que dans celui dont il était membre l'existence de Dieu avait été reconnue à douze voix de majorité.

A propos de propagande et du club des dames, qui se tient au bazar Bonne-Nouvelle, « Croirait-on, disait madame de..., qu'il y a des femmes qui se mêlent de faire de la propagation ! Comme si c'était leur affaire ! »

12 MAI.

Hier, à un banquet socialiste, les convives, échauffés par le vin et le veau, ont échangé quelques interpellations peu parlementaires. Un d'eux a traité son antagoniste de « pas grand'chose; » et celui-là, enchérissant, l'a appelé : Rien du tout ! Je n'ai assisté qu'une fois dans ma vie à un de ces festins politiques où, comme dit Alph. Karr, on choque des verres pleins contre des mots vides. On m'avait vanté l'éloquence d'un orateur dont les accents, m'avait-on dit, partaient du cœur. Il parlait du nez, et ce nez même n'avait pas une jolie voix, comme on le disait du nez de Larrivée, qui faisait, dans ma jeunesse, les délices de l'Opéra. Au dessert, je tombais de sommeil. Le lendemain, je vis dans mon journal que la gaîté la plus franche n'avait pas cessé de régner parmi les convives. A la plupart de ces banquets on ne peut pas dire que le vin inspire et donne de l'esprit, mais on peut dire qu'il donne de l'audace à la bêtise.

Nous sommes aussi avides de nouvelles que nos frères aînés les Athéniens. « Si vous n'en savez pas,

faites-en, » me disait une dame qui veut être trompée, comme la femme de Sganarelle voulait être battue. Je lui ai raconté une anecdote qu'on m'écrit de Lyon. Un chef des Voraces excitait la foule à jeter dans le Rhône la statue de Louis XIV. « Nous ne voulons plus, criait-il, de rois parmi nous : à l'eau ! l'effigie du despote ! » — « Ah ! que c'est bien parlé, dit un des auditeurs. Citoyen, auriez-vous la bonté de me prêter un écu pour un moment? » L'orateur, pour ne point perdre le fil de sa harangue, tendit l'écu en continuant : « A l'eau ! l'effigie du tyran ! » — « A l'eau ! » répéta l'autre en y joignant le geste. On devine la suite de l'histoire et le désappointement du Vorace en voyant son écu lancé dans la rivière. « Ah ! vous ne voulez plus de tyrans ! criait le réactionnaire, et vous avez de leurs portraits plein vos poches? A l'eau ! »

Dans quelques siècles, la poche d'un pauvre homme du nôtre offrirait un curieux médailler : des sous de la monarchie et des décimes de la République étonnés, effrayés de se trouver mêlés. Les phases des révolutions sont écrites sur la monnaie de cuivre, la seule qui nous reste de nos jours néfastes; car je ne me souviens pas d'avoir vu jamais des pièces d'or ou d'argent fabriquées à cette époque. On en a fabriqué sous tous les régimes, excepté sous celui de la Terreur. L'argent n'a pas d'odeur, disait Vespasien. On peut ajouter que le cuivre n'a pas d'opinion. Un républicain porte volontiers sur lui les effigies des rois, et le royaliste a souvent en main le bonnet de la

liberté et la hache du licteur. Il se sert usuellement sans frémir de cette monnaie sinistre, au millésime de 1792, et qui, par une affreuse dérision, présente d'un côté la figure du malheureux roi, déjà voué à la mort, et de l'autre la hache qui doit la lui donner, cette hache toute dressée, emmanchée au faisceau et coiffée de l'ignoble bonnet !

14 MAI.

On n'est pas sans inquiétude pour la journée de demain. Quand on en parle à M. Caussidière, et qu'on lui signale les chefs de clubs Sobrier et autres, il dit sérieusement : « J'en réponds comme de moi ! » Je crois bien.

15 MAI A 3 HEURES.

Nous revoici à peu près au 24 février. Dès hier on pouvait se tenir pour averti ; un homme disait hautement dans ma rue, en parlant de M. de L... : « Il n'a pas voulu du drapeau rouge, sa tête en servira ! »

Tout à l'heure, m'étant rendu sur la place du Palais-Bourbon, j'ai trouvé toutes les avenues obstruées par la manifestation polonaise. C'était de la *petite Pologne :* la grande n'était que le prétexte. Je suis resté tout d'abord fort scandalisé des étranges propos

qui se tenaient publiquement sans que personne trouvât rien à répliquer ; ce qui n'empêchait pas de crier : « A bas les réactionnaires ! » desquels pourtant on n'avait même pas le droit de dire, comme dans la chanson :

> Cet animal est fort méchant,
> Quand on l'attaque il se défend.

Car l'animal ne se défendait pas. Trois hommes bien vêtus, se tenant sous le bras, s'arrêtèrent devant moi en criant : « Vive la guerre ! » avec une effusion, un enthousiasme que je pensais ne pouvoir être ressenti que pour la paix. « La guerre, c'est très-bien ; — mais avec qui? (je me réservais de leur demander ensuite avec quoi? comme question financière). — Avec qui? — Avec l'Autriche, la Russie, tous les rois. L'Europe est à nous. — Vrai? » — Vous avez l'air d'en douter? — Mon Dieu ! je n'empêche pas de vendre la peau de l'ours, pourvu que je ne l'achète pas. Mais enfin, cette guerre, qui l'a décrétée? l'Assemblée? — Non. Le peuple. L'Assemblée est dissoute, et elle a bien fait de ne pas résister, car la rivière n'est pas loin (La phrase est de M. Sauriac). — Mais, messieurs, vous l'avez nommée, cette assemblée, il n'y a que trois semaines ! Les élections, celles de Paris notamment, se sont faites avec le plus grand calme. Ce sont nos élus, les élus du peuple... — Oh ! m'a répondu un garde national en uniforme, la première fois, cela ne compte pas, on essayait. On ne savait pas qui l'on nommait. D'ailleurs, le peuple

ne reste-t-il pas toujours le maître de défaire ce qu'il a fait? » Cette opinion triomphait dans les groupes. « Ils se sont baignés à Rouen dans le sang de nos frères! » criait-on. Et la rumeur s'accroissait. Pas une mesure de précaution n'était prise, aucune force répressive ne paraissait, et tout ce monde se disait, sans surprise, sans émotion : « Le gouvernement est changé. » Le moyen que quelque chose dure dans un pays où les révolutions mêmes n'ont plus le droit d'étonner et sont considérées comme naturelles, où le trouble est l'état simple! J'entendis résumer ainsi la situation : « Ce n'est qu'un changement de rédaction : le *National* passe à la *Réforme*. — Rentrez chez vous, me dit à l'oreille un marchand qui me reconnut, on va finir par se battre, le lieu n'est pas sûr. » Je m'en méfiais; mais je m'obstinais à faire comme Gourville, qui, à je ne sais plus quel siége, raconte naïvement qu'il fut à la tranchée pour voir jusqu'à quel point il aurait peur. « Ces gens-là n'auront peut-être pas le dernier, continua mon homme. La troupe se réunit en ce moment sur le terrain Bellechasse.— Puisse-t-elle leur en donner une! pensai-je. »

Sa nouvelle était vraie. Je trouvai la rue Martignac occupée par la dixième légion de la garde nationale, qui formait ses rangs. L'élite du faubourg Saint-Germain y figurait. Noble jeunesse! toujours prête à se battre, comme ses pères, qu'elle porte l'épaulette en or ou en laine. Elle était là, à une portée de fusil de l'émeute, séparée seulement par deux tournants de rue, l'arme au bras, indignée contre le général Cour-

tais. Un d'eux me dit en passant : « De l'ordre, tout le monde en veut ; des ordres, personne n'en donne ! »

5 HEURES ET DEMIE.

Les choses se sont justement passées comme dans les combats de mélodrames où les deux armées se succèdent et occupent alternativement la scène sans se rencontrer. Dans cette salle où tout à l'heure l'un demandait un milliard d'impôt sur les riches, — l'autre deux heures de pillage, — la garde nationale trouve à peine à ramasser quelques traînards honteux qui cherchent à s'excuser en disant qu'ils ne voulaient faire de mal à personne, mais seulement exercer sur l'opinion publique une *pression salutaire*. (Phrase textuelle.) Sur la place et aux environs, je n'entends plus que ce seul cri : « Vive l'Assemblée nationale ! » — Comprend-on de pareilles péripéties et qu'elles aient pu se succéder sans qu'il y ait eu un seul coup de fusil de tiré ? C'est encore le cas de dire : « Le feu est partout, et rien ne brûle. »

Mais dans quel état de pareilles secousses ne laissent-elles pas le corps social ? Est-il possible qu'il en réchappe ?

Cela me fait songer à ce médecin qui avait fini par dompter la fièvre de son malade, lequel mourut d'épuisement. Il en parlait comme d'une cure : « Il est mort guéri, » disait-il.

On m'assure qu'un gouvernement s'organise à l'Hôtel de Ville. Allons voir.

TAYLOR INST. OXFORD.

A sept heures, je sors en char-à-bancs. Je côtoie, le long des quais, un immense développement de troupes qui me ferme enfin le passage au pont Neuf. Je donne des poignées de main, je m'enroue à crier : « Vive la garde nationale! vive l'Assemblée nationale! » et je n'entends qu'un seul mauvais cri : « A bas les aristocrates! » qui m'est évidemment adressé. Aussi pourquoi suis-je en char-à-bancs? Malgré la modestie de mon attelage, je ne puis nier qu'il offre un exemple de l'exploitation de l'homme par l'homme, sans parler du cheval que mon cocher exploite aussi. On nous confirme que le soi-disant gouvernement de l'Hôtel de Ville n'a fait que paraître et disparaître. M. Barbès est arrêté. J'entends dire : « C'est un fou! » Soit, mais un fou furieux qu'il faut au plus vite mettre dans une bonne loge qui ne soit pas le Luxembourg. Voilà l'homme qu'on avait imaginé naguère d'en nommer gouverneur! « Que voulez-vous? me disait-on, il a tant souffert pour la cause! c'est une victime. » Je réponds : « Ce n'est pas tout que d'avoir été pendu, il faut encore être honnête. »

On cite d'autres captures importantes : MM. Raspail, Thoré, Sobrier. « Si je ne reviens pas ce soir pour coucher, avait dit celui-ci à sa portière, ne

m'attendez pas : c'est que je serai ministre. » Il a paru, en effet, pendant la bagarre, au ministère de l'intérieur; mais, ne trouvant rien de prêt pour le recevoir, il s'est borné à en emporter le cachet. Il se sera souvenu du directeur Gohier, qui, le 18 brumaire, pendant que la révolution s'achevait à Saint-Cloud, disait si bien : « Je les défie de faire un acte légal, j'ai le sceau de l'État enfermé dans le tiroir de mon bureau. »

Ce soir, M. Sobrier sera sous clef à son tour et enfermé dans le bureau de l'État et du colonel de Goyon, à la caserne des dragons, au quai d'Orsay. Nous sommes ravis d'avoir dans le faubourg Saint-Germain cet excellent régiment. J'honore la garde nationale, je lui dois toute mon illustration militaire ; mais, depuis qu'elle a laissé faire la révolution de Février et détrôner un roi qui lui allait si bien, j'avoue que les dragons ont pris le pas sur elle dans mon estime et dans ma confiance. Je me range à l'opinion de ce colonel auquel un curé de Versailles faisait remarquer qu'un seul de ses cavaliers fréquentait son église, tandis que le reste de la garnison y donnait le bon exemple par son assiduité : « Soyez persuadé, monsieur le curé, lui répondit très-sérieusement le colonel, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un dragon qui fera pénitence que pour cinquante fantassins pratiquants. »

A la nuit Paris est tranquille. *Inopina quies...* Étrange journée dans nos fastes révolutionnaires, où le gouvernement, en quatre heures de temps, a été

pris et repris de vive force, et, je le répète, sans brûler une amorce. On a craint un moment d'humeur de la part de la garde républicaine casernée à la préfecture de police. Des barils de poudre sont déposés dans les caves : ces gaillards-là parlaient de se faire sauter, et, par la même raison, la Sainte-Chapelle, ce dont je prendrais moins mon parti. Ils ont enfin cédé à de bonnes raisons : on arrivait avec de l'artillerie, et cette action a été *aperçue*. Je me sers de cette expression, parce qu'il m'a paru curieux de lire depuis, dans une proclamation de M. le préfet de police aux habitants de Paris, que, dans la journée du 15, son action avait été inaperçue, mais qu'elle n'avait cessé de s'exercer.

Certes, jamais secret ne fut si bien gardé!

Le digne M. Caussidière, qui se vantait de faire de l'ordre avec le désordre, va se trouver obligé de sévir contre ses bons amis. On nous assure qu'on congédiera tous ces fiers-à-bras à ceintures rouges. J'entends demander quel compliment on leur fera en les renvoyant. Il me semble qu'on peut toujours leur dire, comme ce président d'assises à cette voleuse pour laquelle on avait admis des circonstances atténuantes : « Fille Rose, vous allez rentrer dans le sein de la société, dont vous pouvez encore faire le plus bel ornement. » C'est une phrase excellente pour le licenciement.

Ce matin, la ville a l'aspect d'un camp : on ne rencontre que des patrouilles. Un jeune soldat de la garde mobile a réclamé l'hospitalité chez la duchesse de Montm.... « C'est pour ma pauvre femme, a-t-il dit, qui se trouve mal. Elle nourrit. L'enfant est à la caserne, aux Célestins; il a faim de son côté, et elle du sien; puis le lait la tourmente. » La femme était une petite vivandière toute gentille. La duchesse lui a fait donner un bon déjeuner dont le mari a pris sa part; mais le petit, il faudrait qu'il pût aussi déjeuner, et le mari, qui ne peut quitter la place du Palais-Bourbon, où sa compagnie est de service, ne veut pas que sa femme s'expose à faire seule le long trajet qui la sépare de la caserne. « Eh bien, dit la duchesse, je vais lui donner un homme sûr qui l'accompagnera. — Mais c'est qu'elle est bien fatiguée, et elle n'aurait qu'à se trouver mal de nouveau. — Je la ferai mener en voiture. — Mais comment saurons-nous si elle a pu passer et arriver aux Célestins? — L'homme qui va la conduire reviendra nous en donner des nouvelles en ramenant la voiture. » Et le jeune soldat de s'écrier : « Ah! que vous êtes bonne, madame! que vous êtes bonne! » Et cette épithète, partant du cœur, la flattait plus que s'il avait énuméré ses titres et son nom, tels grands qu'ils soient. Cependant la voiture était prête; la petite vivandière s'y installa bien commodément, et elle commençait à rouler, que le mari répétait encore : « Ah! ma-

dame, que vous êtes bonne ! Surtout, monsieur, ayez-en bien soin ! »

Conclusion. Ces riches sont si durs, ces nobles sont si fiers !

La gracieuse madame Thay... assistait à la séance du 15. Au moment où la foule fit irruption, un beau garçon, qui portait un étendard sur lequel était écrit : « Société des Droits de l'homme, » vint se placer près d'elle. D'autres le suivirent dans la tribune, où bientôt la chaleur devint étouffante. Le porte-drapeau fit de la théologie socialiste. Il avait surtout retenu de l'Évangile les passages contre les riches. Il s'interrompit en disant qu'il se sentait défaillir, parce qu'il n'avait pas encore mangé de la journée. Madame Thay... lui donna du chocolat, et, la connaissance étant faite, il la pria, pendant qu'il faisait son petit repas, de prendre un moment son drapeau. Madame Thay... s'y prêta avec complaisance, et il lui disait de temps en temps : « Madame, remuez-le, c'est la consigne. » Et madame Thay... de s'y conformer. Pour l'intéresser davantage, elle lui apprit qu'elle était la fille du général Bertrand, le fidèle compagnon de l'Empereur à Sainte-Hélène, et il lui donna son adresse écrite sur un papier fort gras en lui recommandant de s'adresser à lui si jamais on voulait lui faire quelque peine, et qu'il la protégerait. Madame de Mont..., qui se trouvait séparée de son amie madame Thay..., et qui ne s'était pas acquis une aussi bonne sauvegarde, voulut essayer de sortir de la bagarre. Elle pria un de ses voisins, M. Mils,

membre du parlement d'Angleterre, de l'accompagner; mais elle ne put le décider à quitter la partie. « C'est trop intéressant, disait-il; jamais je ne retrouverais une pareille occasion. » Il voulait voir *le déconfiture*.

Au milieu des hurlements que poussaient les clubistes, l'attitude muette des députés a été en général très-convenable : le silence a son dédain et son insolence. Les meneurs le comprirent, et ils s'écriaient avec colère : « Mais parlez donc! votez donc! » M. de L... allait parler, on lui a rendu le service de le retenir. Sa bonne intention n'était pas douteuse; mais on n'est pas maître de ses expressions au milieu de pareilles émotions, et l'on dit : « Le *brave* général » en parlant de M. Courtais.

On a saisi chez le *bon* M. Sobrier son programme de gouvernement. Chacun faisait le sien; nous avions affaire à plus d'un Lycurgue.

La *Montagne du peuple fraternel et organisateur*, ce journal qui, par les proportions de son titre, rappelait les haines de famille infiniment trop prolongées, est né le 4 mai et décédé le 14. Ce n'était pas le talent qui manquait à ses rédacteurs : Lamennais, Proudhon, George Sand. La *Montagne* est morte en couche, mais la souris est vivante. Voici un échantillon du style emphatique de ce singulier journal :

« Honneur, trois fois honneur à vous, socialistes ! — Satan, tu as compris que ta dernière heure était sonnée. Vainement tu as mis le feu aux poudres : elles étaient submergées d'amour. » Rien n'est ridicule comme l'emploi mal approprié des grands mots.

« Monsieur, me disait un perruquier en faisant mine de partager sur mon front dégarni le peu de cheveux qui me restent, préférez-vous la raie de côté ? Elle est plus grandiose. »

Un pétitionnaire de mes environs a imaginé de me prier de le recommander à M. le préfet de police pour un emploi dans ses bureaux. Sous l'Empire, le chevalier de Panat avait cru pouvoir s'arroger le droit de protection auprès du ministre de la marine, avec lequel il avait servi et vécu dans l'intimité. « Panat, disait à ce propos le duc Decrès, s'intéresse à beaucoup de gens et me fait pour eux des recommandations auxquelles je ne me crois pas obligé d'obtempérer, car enfin il n'est que mon ami ! »

Je n'en suis même pas là avec le digne M. Caussidière.

J'avais grand plaisir, dans ma jeunesse, à rencontrer le chevalier de Panat, ce qui m'arrivait fréquemment. Il joignait à des connaissances étendues de l'esprit jusqu'au bout des doigts, y compris les ongles. On n'avait pas plus de malice et de traits piquants dans la conversation; il faut ajouter qu'il était laid et sale à l'avenant. Tout le monde sait son histoire avec Rivarol, lorsqu'en entrant chez celui-ci il lui dit : « Je vais jeter ma redingote sur ton lit. » A quoi Rivarol

lui répondit : « Et où jetterai-je mon lit ? » Le mot parut si bon au chevalier, que je le lui ai entendu raconter à lui-même.

Il ne tarda pas à prendre sa revanche, et, un jour où Rivarol, dont les prétentions à la naissance prêtaient à l'épigramme, se servait de cette locution : « Nous autres gentilshommes, » Panat, se retournant vers les assistants, leur dit : « Voilà un pluriel qui peut paraître singulier. »

Une de ses connaissances montait un cheval de très-mauvaise mine. L'ayant rencontré et craignant ses brocards, il crut prudent de prendre l'initiative, et, faisant lui-même ses honneurs : « Avez-vous jamais vu quelqu'un d'aussi mal monté ? — Mais oui. — Qui donc ? — Votre cheval. »

Il avait une bonne histoire d'un chambellan de la princesse Élisa qui lui détaillait ainsi l'emploi de la journée : « Dès sept heures, et quelquefois avant, je suis là pour mettre tout le monde sur pied et pour que chaque chose soit en ordre au réveil de la princessse, qui est matinale. A huit heures, elle fait une première toilette, puis elle me permet d'entrer. Elle est bien aise que je ne m'éloigne pas, et je reste à déjeuner. Puis, quand elle se retire dans son intérieur, je m'établis dans le premier salon, où je donne les audiences. Je reçois les gens qui ont des demandes à faire, et il en vient beaucoup : on sait le crédit qu'elle a sur l'Empereur. Cela me mène tard. Si la princesse sort, je l'accompagne, et je trouve à peine le temps nécessaire pour ma toilette. Vient le dîner : il faut

faire les honneurs, puis ensuite arranger les parties, entretenir les visiteurs. La princesse est pleine d'égards pour moi; je ne puis m'absenter un instant! Cependant, vers minuit, plus tard quelquefois, elle termine la veillée. Je me retire alors... — Et, bien entendu, interrompit M. de Panat, vous avez là votre appartement, vous y couchez? — Du tout! du tout! je retourne tous les soirs chez moi, s'écria vivement le chambellan. Moi, coucher là! j'en serais bien fâché! J'aime trop mon indépendance! »

Madame de Balbi m'a raconté qu'à Londres elle avait pensé se brouiller avec M. de Panat. Elle donnait des petits soupers où le prochain n'était pas toujours épargné. Quelques intimes restaient tard, et, naturellement, à mesure que le cercle se rétrécissait, la médisance se trouvait plus à l'aise, et, comme à la poule, celui qui restait le dernier faisait rafle sur les autres joueurs. Un soir, le chevalier de Panat crut pouvoir user du droit que les habitudes du salon autorisaient contre les absents; mais madame de Balbi prit fait et cause pour un d'eux; M. de Panat, surpris et presque scandalisé, la fit répéter; puis, se levant tout à coup dans un accès d'indignation que madame de Balbi ne pouvait se rappeler sans rire : « Ah! qu'est-ce que cela veut dire, madame? s'écria-t-il en gagnant l'escalier; voilà que vous défendez vos amis! vous ne me reverrez de longtemps! »

Quelques mois après, il se mettait en route pour la France, reconduit par un ami qui, en le quittant,

lui dit : « Je t'écrirai, sans faute. — Pourquoi sans faute? lui répond Panat; ne te gêne pas, écris comme à l'ordinaire. »

M. de Panat racontait fort gaiement que, lorsque M. de ... épousa madame X..., la princesse de Vaudem..., en apprenant la nouvelle et dans un premier mouvement de dépit, se mit à dire : « Cela ne m'étonne pas, il n'a jamais aimé que les filles! » Chacun gardait le silence quand un des habitués de la maison s'écria naïvement : « Oh! princesse! » et plus naïvement encore en demeura là et ne trouva pas un mot à ajouter.

Lors de ce mariage, on prétendait que M. de ... avait reconnu tous les enfants, dont plusieurs dataient d'assez loin. Cela, joint à l'habitude qu'il avait de se rajeunir, donna lieu au chevalier de Panat de dire qu'il s'était trouvé père d'un enfant plus âgé que lui.

Le comte Bozon de Périgord était épris d'une dame qu'il pressait vivement, et qui avait pris M. de Panat pour confident. Elle lui parlait un jour des exigences de son galant. Elle n'aurait pas voulu le décourager; mais, d'une autre part, le soin de son honneur, sa vertu....

Panat l'interrompit : « Oui, je vois bien : d'une part, l'honneur, la vertu; de l'autre, Bozon qui veut des faveurs... Il y a du pour et du contre. » Il réfléchit un instant, puis il conclut ainsi : « Tout balancé, je penche pour la vertu; cela vaut encore mieux que Bozon. »

Ce n'était pas de cette dame, mais d'une de ses

amies, dont on faisait un jour un grand éloge : « Pourquoi n'en parlez-vous jamais? lui demandait-on. — Il est impossible d'en dire du mal, » répondit-il avec toute la candeur que peut comporter la médisance.

Un soir, au coin du feu, la maîtresse de la maison voulut se lever pour prendre une bûche. Deux personnes empressées la gagnèrent de vitesse et revinrent apportant chacune la bûche par un bout. M. de Panat, qui se trouvait en tiers, se mit à leur chanter :

Voilà c'que c'est qu'd'aller au bois,
On y va deux, on en r'vient trois!

Un bon mot m'en rappelle un autre, et M. de Panat fournirait beaucoup en ce genre. Je m'arrête pourtant et ne citerai plus que celui-ci. Étant officier de marine, il s'était permis une légère innovation dans quelques détails de service. Un vieux chef d'escadre, mieux partagé du côté de la bravoure que du côté de l'esprit, le tança vertement : « Qu'est-ce que c'est que cette nouveauté, monsieur? lui demanda-t-il brusquement. — Mon général, c'est une invention. — Une invention, monsieur! eh bien, rappelez-vous qu'en fait de service je crains les inventions et n'admets que les miennes. — Ah! mon général, lui dit M. de Panat avec les formes de la plus grande soumission, permettez-moi de vous faire observer que plus d'une fois vous avez prouvé victorieusement que vous ne craigniez pas la poudre, et pourtant son invention n'est pas de vous! »

19 MAI.

Quelques-uns des princes de la finance, leur roi en tête, causaient, peu de jours avant la Révolution de février, des grandes fortunes qu'ils avaient vu faire depuis un demi-siècle. Ils en comptèrent une dizaine, et ils tombèrent d'accord que la première condition pour réussir dans les spéculations, c'est d'être tout entier à son affaire, bien que cette préoccupation unique pût, à la longue, paraître fastidieuse. « Pour moi, dit l'un d'eux, il faut bien que je convienne que rien n'est plus monotone; et je ne puis exprimer à quel point j'en suis las. Je me demande comment, lorsqu'on a si largement le superflu, on peut encore consentir à consacrer à la seule pensée du gain toutes les facultés de son esprit; je songe souvent qu'il ne tiendrait qu'à moi de me procurer le plus doux loisir du monde en me bornant à rester millionnaire. J'en serais bien le maître; mais le moyen de se retirer quand les bénéfices sont aussi considérables!... »

Voilà à quoi aboutit cette tirade philosophique. « J'en veux trop! » disait un enfant gourmand. Le banquier voulait *trop* d'argent.

Madame Sm..., une Anglaise qui est morte hier, voulait trop de santé. Elle avait pris un médecin à l'année, à la condition de la visiter tous les jours. Il se croyait obligé de gagner son argent et la droguait en conséquence. Il en a tant fait, qu'il a tué la poule

aux œufs d'or et s'est privé d'une bonne pratique. On ne peut pas dire qu'elle soit morte d'une maladie, mais d'un médecin. Pauvre paysanne, madame Sm... vivrait encore. Elle ne se serait point passé toutes ces fantaisies sanitaires. Il y a des gens qui sont à plaindre de ne pouvoir rien se refuser. En sortant de Saint-Roch, où se faisait son enterrement, j'ai voulu aller aux nouvelles et je me suis dirigé vers l'Hôtel de Ville par les quartiers laborieux, qui sont maintenant les plus oisifs. J'ai trouvé la place de Grève couverte d'ouvriers en..... J'allais faire un jeu de mots sans le vouloir. — Sur la place de la Bastille, c'était pis encore. A peine si l'on pouvait traverser. Tout à coup cette masse s'agite, s'ébranle... Est-ce l'avant-coureur d'une émeute? Mais non, tout ce monde rit et court après une femme habillée en homme. Encore si c'était George Sand! Je l'ai vue jouir l'an dernier, au Luxembourg, d'un succès de ce genre à une séance de la Chambre des pairs, où les curieux se pressaient pour entendre M. de Montalembert. Les huissiers couraient après elle dans les corridors, et l'un d'eux lui dit, au moment où elle allait s'introduire dans une tribune : « Monsieur, les dames n'entrent pas. »

Je regrette de me trouver en voiture au milieu de cette foule; j'ai beau prendre l'air aimable et aller au pas, je remarque que le piéton supporte toujours impatiemment, non-seulement d'être écrasé (ce qui serait assez naturel), mais même qu'on lui crie . Gare! ce qui n'est pas logique, car on ne lui crie l'un que pour empêcher qu'il ne soit l'autre. Ensuite, il

est vrai de reconnaître que ce mot Gare ! avec l'accent qu'y mettent les cochers, prend un caractère impératif qui n'est point en harmonie avec nos institutions républicaines. Sans doute, il vaudrait mieux dire : « Citoyens, faites-moi l'amitié de vous ranger. » Mais le cocher est, par sa nature, ennemi des périphrases.

Il y a des gens très-madrés parmi ces ouvriers. « Comprenez donc, disait-on à l'un d'eux, que ce sont les gens en voiture qui font vivre les gens à pied. » Il en convint. « Mais, ajouta-t-il, je voudrais pouvoir changer de rôle avec monsieur. »

Dans une des proclamations trouvées chez M. Sobrier et écrites le 14, on parle des événements du 15, du *combat* (qu'on n'a point livré), *du sang de nos frères* (qui n'a point coulé). Mais ce que le digne M. Sobrier avait encore moins prévu, c'est le dénoûment. En écrivant ainsi l'histoire d'avance, on risque fort de tomber dans le ridicule des avocats qui répondent à ce que l'on ne leur a point dit, et des orateurs qui, ayant appris leur discours et compté sur une interruption qui leur fait faute, ne s'en écrient pas moins (la chose est arrivée à un député de ma connaissance dans un moment où le silence règnait dans la salle) : « Vos clameurs couvrent en vain ma voix, elles ne me feront point tenir la vérité captive ! »

Quintilien rapporte l'histoire d'un avocat de son temps qui s'était promis un grand effet d'une apostrophe méditée à l'avance. Il plaidait contre Cassius Severus. S'interrompant tout à coup : « Pourquoi, s'écria-t-il en le fixant, me regardez-vous avec cet air farouche? — Moi! dit Cassius tranquillement, je n'y pensais seulement pas. Mais apparemment que c'est écrit dans votre cahier, et, puisque cela vous accommode, je vais vous regarder comme vous le souhaitez. » En même temps il lui fit une grimace effroyable, ce qui divertit fort l'auditoire.

20 MAI.

Aujourd'hui, grande fête nationale, dite de la Concorde. Je rencontre, se rendant au Champ de Mars, les corporations, les corps de métiers; dénominations de l'ancien régime qui ont retrouvé leur place dans le vocabulaire républicain. Ce ne sont que drapeaux, bannières déployées portant des images, des devises. La République ne sait de quoi s'aviser pour ne pas retomber tout à fait dans la monarchie. On dore les cornes d'un bœuf, on donne des chapeaux pointus aux agents de police. Je pense que les hauts fonctionnaires reprendront les chapeaux à grands bords empanachés comme ceux des cinq directeurs du temps où, comme dit Balzac, la France était gouvernée par cinq particuliers ornés de plumes. Je me

demande pourquoi, pendant que nous sommes en train de rétrograder, nous n'en reviendrions pas aux jeux du Cirque? J'aimerais bien autant voir dans nos réjouissances civiques des bêtes que des bêtises. Aujourd'hui ces dernières ne nous manquent pas. — Parmi les différents corps, celui des cinq cents demoiselles attire, de préférence, mon attention. Elles sont toutes coiffées en cheveux, vêtues de blanc et uniformément laides, de véritables prix de vertu, à ce que prétendent mes voisins.

J'accompagnais, en 1828, madame la Dauphine à Avranches, quand le sous-préfet vint lui dire que le corps des demoiselles se présentait pour lui offrir ses hommages. Elle se retourna vers moi et me demanda avec son ton brusque : « Qu'est-ce que c'est que le corps des demoiselles? » Et comme je cherchais une réponse sérieuse : « La place des demoiselles est auprès de leur mère, » continua-t-elle judicieusement. Et le sous-préfet, qui n'avait pas compris, crut bien faire en répondant : « Madame, M. le maire y sera. »

Qu'aurait-elle dit, aujourd'hui, la respectable princesse, si on lui avait expliqué que ces demoiselles-ci figurent les Libertés publiques et en escortent le char! Aussi, que de mauvaises plaisanteries on se permet sur ces pauvres filles! La plume et le crayon les noircissent à l'envi. Cham les représente passées à l'inspection par le maire de leur arrondissement. L'une d'elles est faite comme une planche; le maire, après l'avoir lorgnée, lui dit en la congédiant : « Mademoiselle, il vous manque trop de choses. » Et il

donne la préférence à une autre plus étoffée, à laquelle il remet une feuille de vigne, le gouvernement s'étant chargé de fournir les costumes. C'est ainsi que le *fils de Noé* s'entend à couvrir les nudités. On peut dire qu'à cet égard ses preuves étaient faites depuis le déluge.

Le Nord et le Midi roulent des flots errants
De peuples tour à tour conquis et conquérants.

Ces vers d'une mauvaise tragédie de Lemercier, qui peignent bien l'immense invasion de l'empire romain, quand le reste du monde s'abattait sur lui, me reviennent en présence du flux et du reflux de la foule qui se précipite dans le Champ de Mars par toutes les issues, et en voyant au loin onduler les têtes et les drapeaux. Je monte sur une chaise, d'où je m'amuse à regarder passer, plaisir contemplatif qu'on est toujours à même de se donner, car qu'est-ce qui ne passe pas? En ce moment, c'est la Liberté, l'Égalité et la Fraternité avec tous leurs cortéges, et je pourrais leur dire, comme Horace à Arnolphe :

La place m'est heureuse à vous y rencontrer,

car ce n'est pas la première fois que je me trouve ici à pareille fête. J'y vis jadis rouler les brouettes et aplanir le sol pour la Fédération. C'était l'enfance de la Liberté; c'était aussi la mienne. Je n'étais guère plus âgé qu'elle. La Gloire vint, qui la remplaça.

Bien des gens pensèrent que nous ne perdions pas au change. — Au mariage de l'Empereur, nous dansions encore là dans une immense baraque. Cinq ans après, le Champ de Mars devint le Champ de Mai. J'y retrouvai Napoléon ; j'y contemplai ce front pâle et soucieux qui semblait présager Waterloo. Là, où j'avais vu l'aurore de la Liberté, je voyais le coucher du soleil de l'Empire. Maintenant, c'est à recommencer ; nous avons fait le tour, et le Champ de Mars d'aujourd'hui me ramène à la Fédération ; tant il est vrai, comme je crois l'avoir déjà remarqué, que rien ne dure, mais que rien ne finit.

J'essaye de pénètrer dans l'enceinte réservée ; mais le chapeau pointu auquel je m'adresse est impitoyable. Alors je me risque dans la foule. Mes efforts tendent à approcher d'une statue colossale qui, à mesure que j'avance, ou, au moins, que je ne recule pas, perd de son effet. Cette grande Liberté (d'autres disent que c'est la République) ; cette grande femme, enfin, ressemble à un homme, et à un homme assez laid. Jérémie dit quelque part : « Les statues sont devenues la confusion de ceux qui les ont faites. » J'en suis bien fâché pour les sculpteurs. Celle-ci tient un glaive dont elle a l'air de vouloir se suicider (ce qui pourrait passer pour une allusion). La Liberté a fait quelquefois de ces coups-là.

On mourait de chaud, on était foulé, ce qui ne nous empêcha pas de rire (je voudrais savoir comment on en empêcherait les Français), de rire, dis-je, d'une des cinq cents demoiselles qui s'était égarée et

courait çà et là en disant : « J'ai perdu mon *corps*, » et en le demandant à tous les passants, et notamment aux noirs affranchis, dont la députation défilait en ce moment.

On jouait, en 1809, un opéra dont le pauvre Villeblanche, qui fut emporté par un boulet à la retraite de Moscou, avait fait la musique. Madame Gavaudan, une de nos plus piquantes actrices, racontait devant moi que, lorsque la pièce fut présentée au comité de lecture, une de ses compagnes avait été singulièrement frappée du titre : *Le Nègre par amour*. « C'est ça aimer ! » répétait-elle avec émotion. Madame Gavaudan, qui s'en méfiait, la questionna et reconnut qu'elle avait compris que le héros de la pièce était réellement devenu nègre à force d'amour. On lui fit quelques objections sur le peu de probabilité d'un pareil phénomène; mais, sans s'y arrêter, elle répondait : « Vous avez beau dire, voilà ce que j'appelle aimer ! Vous ne savez pas, vous-autres, ce que c'est qu'une grande passion... Un homme qui devient nègre par amour ! allez donc chercher cela chez vos princes russes ! » Madame Gavaudan, rieuse et maligne, l'a longtemps poursuivie de ses plaisanteries. Voyant un jour une goutte d'encre sur son mouchoir : « Oh ! ma chère, lui dit-elle, on va dire que vous avez fait pleurer le nègre ! »

Quelques-unes de nos colonies ont envoyé à l'Assemblée nationale des députés blancs; dans d'autres, les électeurs se sont tenus aux indigènes. Ils répondaient, comme ce Bourguignon auquel on proposait

de donner sa voix à un candidat étranger : « Nous préférons le vin du cru. — Conservé dans des cruches, » ajoutait M. Dupin.

Après avoir fait le tour du Champ de Mars et de cette grande vilaine Liberté qui regarde Montmartre, prête à jeter son bonnet par-dessus ses moulins, je regagne les quais; je vois passer encore le char avec son arbre, et j'adresse un dernier coup d'œil aux cinq cents demoiselles.

Ce soir, il me prend envie d'assister de nouveau à la prise de la Bastille, dont le canon me fit si peur le 14 juillet 89. (C'était pardonnable, à six ans!) Évitant les rues fréquentées, je parviens, par les cours de l'Arsenal, jusqu'à l'entrée du boulevard Bourdon, que je trouve barré et gardé. Heureusement la boutique de l'honnête M. Coulomb (une de mes connaissances) fait le coin de la rue, en sorte qu'il se trouve avoir deux portes, l'une en dehors, l'autre en dedans de la barricade. J'entre chez lui; mais, quand je veux franchir sa seconde porte pour m'introduire dans l'enceinte, une sentinelle m'interdit le passage en me disant qu'on ne laisse entrer qu'avec des armes. Je lui réponds que c'est comme à la diète de Hongrie, — circonstance qu'il paraît ignorer. « Êtes-vous de garde? me demande-t-il. — Pourquoi pas? — Sans uniforme? — Un biset. — Et votre fusil? — Le voilà! » Et en même temps je m'empare du fusil de M. Coulomb. « Alors passez! vous êtes en règle. » Et me voilà dans la Bastille.

Sur l'emplacement de l'ancienne, on en a con-

struit une nouvelle, en charpente et en toile, derrière laquelle la colonne de Juillet s'élève et fait l'effet, dans l'ombre, d'un minaret sur une mosquée. La garde mobile se prépare à porter le fer et le feu dans l'intérieur du château de cartes. Cette brave jeune garde m'ouvrit ses rangs, et je m'assis sur un banc, à l'entrée du boulevard, afin de triompher plus commodément. Au signal donné, le feu commença. On tirait à tort et à travers. Je n'étais pas sans inquiétude.

« Si, par impossible, disait un Gascon de ma connaissance, je me trouvais avoir affaire à un homme aussi brave que moi, ne me serait-il pas permis d'avoir peur? » Ce n'était pas de bravoure dont il s'agissait ici, mais de maladresse. Chaque fusil lançait des fusées : les assiégés ripostaient par les meurtrières; mais, vaine résistance! le programme avait prononcé, et, à l'heure dite, la Bastille s'écroula! Du reste, impossible de rien voir de plus pittoresque : ici la fête avait vraiment son caractère français, et, il faut bien l'ajouter, révolutionnaire.

Aurais-je jamais pu croire, avec mes tendances et mes précédents, que je figurerais, le fusil sur l'épaule, parmi les vainqueurs de la Bastille? Voilà comme on se trouve entraîné! Du reste, ma modestie se refuse au récit de mes exploits. J'aime mieux laisser croire que je restai sur mon banc, simple spectateur (d'autant mieux que c'est peut-être vrai!). Quand je rentrai chez moi, je reçus quelques reproches sur ma vaillante équipée. On voulut flétrir mes

lauriers! « Mon oncle, me disaient mes nièces, vous aviez promis de ne pas risquer de vous faire étouffer au milieu de cette foule. » J'en convins. « Mais, observai-je, comme en vous le promettant je me promettais, à moi, de faire le contraire, il fallait bien, dans tous les cas, que je manquasse à une de mes deux promesses. En revanche, je vous fais celle d'aller tout à l'heure aux illuminations sur la place Louis XV. »

J'y fus en effet, et mon attente se trouva de nouveau surpassée. J'ai vu en France et ailleurs, en Italie surtout, ce que la pyrotechnie peut combiner de plus merveilleux, le Panthéon de Michel-Ange se dessinant en feu dans les airs, et les coupoles de Saint-Marc toutes festonnées en verres de couleurs enflammant au loin de leur reflet le pavé des Procuraties. Mais je déclare, avec un sentiment national, que rien, dans ces splendeurs nocturnes, ne m'a paru surpasser le siége de la seconde Bastille et les feux multicolores qui brillaient ce soir aux Tuileries et aux Champs-Élysées. Il faut rendre justice à la République quand elle le mérite! — Ensuite on viendra peut-être me dire que, dans ces temps de misère, le produit des 45 centimes pourrait être mieux employé qu'en lampions et en artifices. Mais il fallait bien donner une fête à ce peuple si adulé, qui meurt de faim et qu'on nomme souverain. Ces titres pompeux dont on décore ses misères ont un air d'ironie. C'est comme à Madrid ce pont magnifique construit sur un fleuve à sec, qui faisait dire à un voya-

geur : « On devrait vendre le pont pour avoir de l'eau. » — Ici le peuple donnerait bien sa souveraineté pour du pain. Déjà, dans le siècle dernier, Voltaire se récriait « sur le néant de nos fêtes publiques, sur ces folles dépenses de poudre et de fusées. » Il citait Louis XIV, qui, lorsqu'il donnait une fête, appelait les Corneille, les Molière, les Quinault, les Lully, les Lebrun à s'en mêler. Il citait les Romains, dont les amphithéâtres, les arcs de triomphe, élevés pour un jour solennel, nous plaisent et nous instruisent encore; mais il faut avouer qu'il laisse au lecteur une pauvre idée de son goût en architecture lorsqu'il ajoute : « On tire des canons à l'Hôtel de Ville. Je voudrais qu'on employât plutôt ces canons à détruire cet hôtel de ville, qui est du plus mauvais goût, » etc. Il voudrait aussi qu'on employât l'argent de la fête à en rebâtir un autre dans le style de cette belle architecture de Louis XV que vous savez; et, quelques lettres après, il dit que Bouchardon est occupé en ce moment à faire un chef-d'œuvre. C'est la fontaine de Grenelle. Le discernement de Voltaire l'abandonne lorsqu'il parle des arts.

Ce soir, j'entendais dans la foule répéter autour de moi les plaisanteries obligées qui accompagnent de tout temps les réjouissances officielles et se prêtent à tous les régimes : « Le beau temps se soutient. Le gouvernement provisoire vient de passer, et il n'a pas *plu*... Ce matin, au Champ de Mars, *on ne se sentait pas de joie*..., » etc.

Dans les Cent-Jours, j'assistais à un concert dans ce même lieu. Au moment où l'Empereur se montra au balcon des Tuileries, un de mes voisins fit entendre le cri malsonnant de : « Vive le roi ! » Et, comme un agent de police le prenait au collet pour l'emmener au corps de garde, il ajouta : « De Rome ! » Ce qui fit rire le public aux dépens des mouchards. « Laissez-lui donc le temps d'achever, » disait-on.

M. de L..., qui voit toujours en beau, m'affirme que les cinq cents demoiselles sont toutes honnêtes et même jolies. Une d'elles lui a fait des vers; c'est bien le moins qu'il les lui rende. Je lui cite ceux qu'Armand avait adressés à la ville de Paris en semblable occasion, et que j'ai, dans le temps, entendu chanter en chœur :

Entre tes nombreuses familles
Les dons du ciel sont répartis :
La valeur ennoblit tes fils,
La pudeur embellit tes filles.

Je me souviens qu'on trouva ce dernier vers bien poli pour les filles de Paris. M. de L... assure qu'aujourd'hui ce ne serait que juste. La réponse suivante vient à l'appui de son assertion. Elle a été faite à l'un des examinateurs chargés du choix des cinq cents demoiselles : « Quel métier faites-vous, jeune fille? Vous rougissez ! — Non, monsieur, je blanchis. »

---

24 MAI.

Je me suis trouvé ce matin en tiers entre le génie et la beauté. Hélas! la beauté aveugle, le génie en enfance! Ayez donc écrit *Atala* et *René!* Naguère cet œil terne et vitreux jetait encore quelque lueur. Cette bouche, quoique habituellement muette, vivait du moins par le sourire. Aujourd'hui, comment lire sur ce front pâle et tombé le nom glorieux de Chateaubriand? Tel je vis, il y a seize ans, sous le coup de l'apoplexie, Walter Scott à Rome... Tout fait présager que nous aurons bientôt, — trop tard! — les *Mémoires d'Outre-Tombe.*

En présence de cette ombre et de la douce enchanteresse dont la voix parvient si difficilement à l'évoquer, la conversation, le silence même, sont embarrassants. J'étais arrivé quelques moments trop tôt. En général, on évite de rompre avant quatre heures ce morne et muet tête-à-tête dont madame Récamier rapporte parfois des traits que son ingénieuse amitié lui suggère, bien qu'elle les mette sur le compte de sa mémoire; mais le triste vieillard ne lui laisse même pas cette illusion; et, quand elle se plaît officieusement à commencer ainsi quelque récit : « M. de Chateaubriand disait tout à l'heure... » déjouant cette coquetterie qu'elle a pour son esprit, il retrouve une parole brève et sèche pour proférer ces seuls

mots : « Madame, je n'ai rien dit. » On pourrait croire qu'il tire vanité de son silence, quelquefois même de son ennui. Pourtant ce n'est pas tout d'être vieux, il faut être aimable. Sans doute l'âge et les infirmités creusent des rides dans l'esprit comme sur le visage; mais il n'en est pas de celles-là comme des autres : on ne saurait trop les farder.

J'ai connu des vieillards qui ont su répandre un charme de grâce et d'amabilité jusque sur le couchant de leur dernier soleil, et souvent je regrette pour lui-même et pour madame Récamier que la vieillesse de M. de Chateaubriand ne se montre pas plus affectueuse. Mais l'amabilité, don précieux du caractère, est indépendante du génie et même de l'esprit.

Malgré le pénible état où nous le voyons réduit, l'auteur de la *Vie de Rancé* s'obstine à retoucher les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et le livre pourra bien souffrir de ces corrections négatives. On prétend que toutes celles que l'abbé de Lamennais fait aujourd'hui à ses ouvrages sont écrites à l'encre rouge.

Il est à craindre que la plume de M. de Chateaubriand ne soit trempée dans le fiel. Dans un moment d'épanchement, il lui est arrivé de faire à madame Récamier cette singulière déclaration : « Il n'y a que vous que je puisse supporter! » C'est tendre tout juste.

Une des dernières phrases que j'ai entendues sortir de cette bouche chagrine me fit l'effet d'un blasphème. A propos de la découverte d'une page inédite

de madame de Sévigné : « Oh ! mon Dieu ! nous dit-il, est-ce qu'on va encore imprimer de nouvelles lettres de cette femme ? » Cette femme ! Madame Récamier, qui, dans son cœur et dans son esprit, est blessée de pareils propos, cherche à les atténuer. Une phrase de lui, que j'ai connue depuis, me les a expliqués. « Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que celui de donner le jour à un homme. »

Quand on comprend ainsi la douceur de la maternité, il n'y a plus à s'étonner qu'on soit privé de ce que nous appelons le sens Sévigné. Le vieux René se serait mieux entendu avec madame du Deffand : ils auraient eu du moins la sympathie de l'ennui, de cet ennui dont, pendant toute leur vie, ils ont si péniblement porté le poids !

MM. Ampère, Briffault et le duc de Noailles arrivèrent successivement. Ce dernier n'a pas mieux réussi que nous à faire prendre à l'illustre taciturne la moindre part à la conversation. En sortant, M. Briffault nous parlait de deux de ses confrères dont l'un, qui ne l'était pas encore, semblait destiné à recueillir l'héritage académique de l'autre. On remarquait que, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, il cherchait à tirer de lui des détails de sa vie littéraire et privée, et on supposait que ce pourrait bien être en vue de l'oraison funèbre qu'il aurait à faire un jour. Le bon, c'est que la même pensée vint à l'académicien, et un jour que son successeur futur lui adressait quelques questions : « Je soup-

çonne, lui dit-il, que vous me prenez mesure. »

Quelle que fût l'adresse du tailleur, je l'aurais bien défié de prendre aujourd'hui la mesure de M. de Chateaubriand. Sa léthargie, qui devient chaque jour plus profonde, ne se prête plus à aucune distraction. Les années dernières, nous avions encore d'agréables matinées à l'Abbaye-aux-Bois, et quelquefois mademoiselle Rachel en faisait les frais. Un jour où elle récitait la déclaration de Phèdre :

Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!

elle se trompa et dit :

Que de soins m'eût coûté cette tête si chère!...

La scène terminée, elle s'excusait de sa méprise. M. Guizot l'interrompit : « Mademoiselle, j'ai pensé vous dire charmante. »

Ce soir, j'ai vu une autre décadence aussi frappante et plus subite. Le rameau d'or n'est pas mieux assuré contre le cours du torrent que la feuille de rose et la feuille de laurier. Je suis allé chez M. R... — Ce colosse, auquel je ne supposais pas des pieds d'argile, est, dit-on, fortement ébranlé, et compte journellement ses pertes par millions. Une pareille ruine serait le complément de toutes celles qui jonchent le sol depuis deux mois. A la suite des révolutions, la banqueroute parcourt toutes les places de l'Europe. Elle frappe, en passant, les sommités de la finance. « Impossible, toutefois, me disait l'une

d'elles, que la maison R... vienne à crouler ! C'est bon pour les maisons d'Autriche et de Bourbon. » Si cette dernière catastrophe devait arriver, l'ordre de la nature serait changé. Des signes paraîtraient... On entendrait encore des muets s'écrier : « Ne tuez pas Crésus ! » — Rien ne donne plus à méditer que de pareilles vicissitudes. En voyant les trois décadences qui ont passé aujourd'hui sous mes yeux, en les contemplant philosophiquement, on prend mieux son parti de n'avoir ni beauté, ni génie, ni richesse, et l'on se range avec résignation dans la catégorie des vieilles femmes, des pauvres et des imbéciles.

25 MAI.

Les réactionnaires (et il n'en manque pas) prétendent que notre fête nationale du 20 mai, où j'ai conquis la Bastille, était une véritable déception.

« Informez donc le gouvernement, me disait-on, vous qui connaissez quelques-uns de ses membres, que sa fête était ce qu'on peut imaginer de plus ridicule. » J'ai fait la sourde oreille, et, si j'avais répondu, c'eût été comme ce monsieur auquel on voulait persuader de dire à une dame de sa connaissance des vérités qui pouvaient lui être désagréables : « Elle n'est pas assez mon amie pour que je risque de me brouiller avec elle. » J'en suis absolument là avec la République. Il est sûr qu'on a remarqué le

silence des poëtes en présence des joies nationales. Le bœuf aux cornes dorées n'a pas inspiré le moindre distique. Ce n'est pas ainsi que se comportait le digne M. Luc, quand, pénétré de reconnaissance pour le premier consul, il en consignait en lettres de feu l'expression dans un transparent :

> Bonaparte, écoutant Luc lui parlant à part,
> Sa requête a ouï et y a eu égard.

Le second vers est certainement un modèle dans son genre, et je ne crois pas que jamais la voyelle ait plus hardiment empiété sur la consonne.

Ce distique allait de pair, et il est du même temps que ceux de M. Fayolle, qui en faisait volontiers, ce qui lui attira le suivant :

> Fayolle peut un jour agrandir son destin.
> Le héros du distique est l'espoir du quatrain.

A cette dernière fête-ci, nous n'avons donc eu ni distiques ni quatrains, ni sonnets ni dithyrambes. « Qu'est-ce qu'un dithyrambe? demandait une dame. — Madame, c'est pis qu'une ode. »

Je demandais un jour à Casté..., qui aimait passionnément à jouer la comédie, pourquoi il ne se donnait pas ce plaisir-là chez lui à la campagne. Il me répondit avec le plus grand sérieux : « Je me propose de faire bâtir une salle de spectacle quand j'aurai eu le malheur de perdre mon beau-père. » Je connais pas mal de gens qui remettent ainsi à se

réjouir après qu'ils auront eu le malheur de perdre la République. C'est un grave inconvénient pour un gouvernement de n'être pas pris au sérieux; on ne croit point à la durée du nôtre. On lui reproche de tenir trop peu compte de la maxime de Louis XIV : « Faire de bons choix et maintenir la règle. » Cette dernière est sans cesse violée; ainsi on prend des caporaux dans la ligne, qui continuent à compter dans leurs régiments, et on les fait officiers dans la garde mobile. Puis, quand on demande à ce sujet des explications, le ministre répond : que la chose s'est faite à son insu; le secrétaire général : qu'on a surpris sa signature; et l'expéditionnaire, son écriture!

L'histoire du décret qui abolit la noblesse (je veux dire les titres) est encore plus singulière. Quand il parut au *Moniteur*, j'entendais dire : « Voilà huit cents ans d'histoire, y compris les gloires de l'Empire, annulés d'un trait de plume! » Mais le bon, c'est que ce trait de plume manque même à l'ordonnance : elle n'est pas signée! Un témoin quasi oculaire, qui m'a raconté le fait, l'expliquait ainsi : « A un conseil, chacun apporta ses projets; il y avait des brouillons sur la table; il y en avait autour. Après la séance, on a pris pêle-mêle des papiers signés et non signés, et le *Moniteur* leur a donné la consécration sans y faire plus de façon. »

A propos de décret, je viens d'en lire un affiché en gros caractères, par lequel l'Assemblée interdit à ses membres toute apostille, toute recommandation. On

voudrait dégoûter les solliciteurs de la faim et soif qu'ils ont des places.

Le *Charivari* remarque que c'est comme si on prétendait rassasier un tigre affamé en lui disant simplement : « Mon bon, tu vas rester tranquille. » Il faut bien reconnaître qu'en fait d'appétit rien n'égale celui du *National*. Il fait de ses moindres écrivains de hauts fonctionnaires. Dans l'ancien régime, on disait que les gens de qualité savaient tout sans avoir rien appris. Sous le nouveau, ceux qui n'ont rien appris deviennent de droit gens de qualité. Jamais les principes hiérarchiques n'ont été plus méconnus : du premier saut on franchit tous les degrés, et les sauteurs ont l'air de le trouver tout simple. L'ignorance et l'outrecuidance sont sœurs jumelles. J'ai vu un temps où l'avancement, souvent lent, était toujours gradué. L'Empereur l'exigeait. Il n'avait pas été rédacteur du *National*, et il se figurait que, dans chaque carrière, il fallait un apprentissage, bien qu'il eût fait le sien fort vite. On nous faisait commencer par être auditeurs; encore les avait-on divisés en trois classes. Ma bonne chance me rangea dans la première, d'où l'on peut conclure, si l'on veut, que j'avais su écrire : « *Je t'aime* et *citron*, » selon les règles les plus strictes de l'orthographe. Je ne veux point accréditer ici cette méchante plaisanterie, bien qu'elle ne puisse certainement compromettre en rien un corps aussi lettré que l'était celui des auditeurs, comme si un seul d'entre eux eût été capable d'écrire citron par un *s*.

Quant à je t'aime, je sais bien qu'on en accusa un d'avoir écrit : « Je thème » à une dame dont il était amoureux, et que même elle lui avait répondu : « Malgré votre thème, je ne me sens pour vous que de la version. » Mais, quoi qu'il en soit de cette anecdote, que j'ai entendu mettre depuis sur le compte de notre ami Rambuteau, il avait pour lui la franchise, qualité plus rare encore que l'orthographe; car il avoua qu'il n'avait jamais appris cette dernière lorsque M. Boulay de la Meurthe lui fit subir son examen. « Mais, ajouta-t-il, sans la savoir précisément par principes, presque toujours je rencontre juste. J'ai du bonheur. »

Eh bien, il n'y a personne qui ne convienne, s'il veut être de bonne foi, que, tout en souriant de cette idée de bonheur appliquée à l'orthographe, il lui est arrivé parfois, pour certains mots, de s'en fier à son étoile. « Je la sais *bien*, mais pas *mieux*, me disait une de mes grand'tantes, qui ne la savait guère (de son temps on y attachait peu d'importance); et elle avait coutume d'ajouter : « Il faut de l'orthographe, mais pas trop n'en faut. » Un de mes collègues, et des plus aimables, Laborde, avait plus que du bonheur et possédait beaucoup de connaissances, indépendamment de l'orthographe. Pourtant son avancement ne fut pas rapide. Il citait, en se l'appliquant, le début de la satire :

Semper auditor tantum. . . .
Ne serai-je jamais qu'auditeur ?

Et il prétendait que « *Nunquamne reponam?* » qui termine le vers, témoignait manifestement le désir que nourrissait Juvénal d'arriver à être maître des requêtes, ambition qu'il comprenait d'autant mieux qu'il la ressentait pour son compte. Il avait des protectrices puissantes et zélées; mais l'Empereur oubliait leurs recommandations ou n'en tenait compte. Pourtant, un jour, il lui arriva de dire à Laborde : « Je crois que vous êtes l'aîné de mes auditeurs? — Oui, sire, répondit-il en s'inclinant profondément, et le cadet de vos soucis. » Cet à-propos le servit bien.

Une des principales protectrices de Laborde était la délicieuse princesse P..., que les anciens auraient choisie pour représenter cette Volupté

> . . . Qui fut jadis maîtresse
> Des plus beaux esprits de la Grèce.

Je la vois encore figurant dans une mascarade, où, parmi d'autres déesses, elle avait adopté les couleurs et les attributs de l'Espérance, apparemment, disaient les mauvaises langues, parce qu'elle n'abandonne jamais l'homme. Laborde nous racontait que, passant quelques années après à Florence, où les B.... faisaient leur résidence habituelle, il sut que la princesse venait d'y arriver, et il fut la voir le matin. Elle était encore couchée; il se nomme, on le fait entrer. Il trouve l'*Espérance* dans un de ces grands lits du pays, où elle n'était pas seule. A cette vue, Laborde recule un pas. « Entrez, entrez! lui dit la princesse avec la volubilité italienne; vous ne nous dérangez

pas. Je suis si aise de vous voir! nous parlerons de Paris. Comment y va-t-on? et vous? » Puis, se retournant tout à coup et indiquant du doigt son voisin : « C'est le prince. » Et elle continua ses questions, que le mari interrompit seulement par cette proposition : « Monsieur, voulez-vous un sorbet? »

En dînant, elle dit naïvement à Laborde : « J'ai bien vu, ce matin, que vous ne reconnaissiez pas le prince. » Et il répondit avec la même candeur : « C'est vrai; il est fort engraissé. Dans le premier moment, je cherchais qui ça pouvait être. »

Laborde était un homme parfaitement spirituel, de plus distrait et gourmand. Sa gourmandise n'avait rien d'affecté, mais on prétendait que ses distractions n'étaient pas toujours aussi naturelles. « J'y croirai, disait sa femme, quand je lui verrai prendre des cuisses de poulet pour des ailes. »

Lorsque la fournée d'auditeurs dont je faisais partie fut prêter serment à Saint-Cloud, cette cérémonie eut lieu avec une certaine pompe. L'Empereur était entouré des grands officiers et de tout le service; nous remplissions la salle voisine. On nous appela successivement, en commençant par la lettre A; mais, comme on avait négligé de nous ranger préalablement suivant cet ordre d'inscription, et les premiers appelés n'ayant pas répondu, le bruit empêchant d'entendre ou la foule d'arriver, on prit le parti, pour éviter les retards, de faire passer d'abord ceux qui se trouvaient les plus près de la porte, et ainsi de suite. Il en résulta une confusion assez ridicule, car on

comprend que, l'huissier nous appelant par ordre alphabétique, puis faisant entrer au hasard les premiers venus, c'eût été une rencontre par trop heureuse si les noms et les individus se fussent justement trouvés identiques. Comme je prévoyais les inconvénients de cette manœuvre et que je ne me souciais pas de répondre au nom d'autrui, je m'effaçais, je reculais; mais le flot me portait, et, devenu forcément chef de file, le moment vint où je ne pus me soustraire au battant ouvert devant moi et à l'introducteur, qui me disait : « Entrez, monsieur, l'Empereur attend! » Je sentais bien qu'il fallait s'exposer à tout plutôt qu'à faire attendre l'Empereur. Je répondis donc résolûment au nom de Corsini. « Ah! Corsini, de Florence, » fit Sa Majesté. Je pris un air modeste sans entrer dans aucune explication, et je filai respectueusement, le : « Ah! Corsini, » n'étant pas précisément une question. L'auditeur qui me suivait s'en tira moins bien, parce qu'il y mit trop de franchise. C'était un très-jeune homme, que je soupçonne d'avoir écrit *citron* par un *x*. Se trouvant introduit au moment où l'on acclamait le nom de Doria, sans plus de droit à cette appellation que moi à celle de Corsini : « Vous êtes Doria, de Gênes? lui demanda l'Empereur. — Non, sire; » s'avisa-t-il de répondre, au lieu de dire tout bonnement : « Oui, sire. — Comment? non... Eh bien, pourquoi êtes-vous là? — Parce qu'on m'a poussé et que je me suis trouvé le plus près de la porte. Tous les autres sont entrés de la même façon. — Qu'est-ce que cela signifie? » dit l'Empereur à

l'archichancelier en fronçant le sourcil à la manière de Jupiter. J'étais trop loin pour entendre le reste de l'explication; mais je vis frissonner Cambacérès, comme lorsque l'Empereur lui dit une fois : « Vous seriez capable de m'empoisonner. — Moi! sire, j'empoisonnerais Votre Majesté? — Mais, oui, si j'étais votre convive. Il n'y a qu'une voix là-dessus : vous faites maintenant une chère détestable. — Je ne sais, dit le prince un peu embarrassé, qui peut rapporter de semblables choses... — Ma foi! c'est Duroc. Vous n'avez qu'à vous en expliquer avec lui, le voilà. — Je me demande alors qui a pu tenir de tels propos à M. le duc de Frioul. — Mais il n'y a pas de propos du tout, continua l'Empereur, enchanté, comme le Gilles dans *Colombine mannequin*, arlequinade alors à la mode, d'avoir fait battre deux chiens qui n'y songeaient pas, personne n'a dit à Duroc qu'on fit mauvaise chère chez vous; il s'en est bien aperçu lui-même, et c'est après y avoir été pris l'autre jour qu'il m'a assuré qu'à votre dîner rien n'était mangeable. Il s'est même servi du mot de gargote. — Ah! sire, s'écria le grand maréchal, aussi empêtré à son tour que l'archichancelier, je ne crois pas... je ne me souviens pas... — Dans tous les cas, reprit Cambacérès, mon cuisinier peut avoir été malade, quelque accident aura dérangé le service de ma maison. Il est malheureux pour moi que ce soit précisément le jour où M. le grand maréchal me faisait l'honneur d'y dîner; mais, s'il veut me donner ma revanche mardi, je ferai de mon mieux pour l'en dédommager. »

Le grand maréchal y fut en pestant et en répétant tout bas à ses amis : « Il n'y a plus moyen de dire la vérité à l'Empereur ; voilà l'usage qu'il en fait ! » Cette fois, le dîner fut irréprochable. Mais cette réforme, qui avait fait concevoir les meilleures espérances, n'eut pas d'autres suites, et ce mardi exceptionel n'apparut, comme le mardi gras, que pour nous ramener le carême. Je le sus à mes dépens, ayant été, la semaine suivante, du nombre des *empoisonnés*.

L'Empereur aimait parfois à déjouer la flatterie et même l'affection. Un jour que M. de Montalivet lui exprimait un dévouement qui, chez lui, était sincère, l'Empereur, lui voyant les larmes aux yeux, le regarda en face et lui dit : « Vous m'aimez ? — Ah ! sire, seriez-vous à vous en apercevoir ? — Eh bien, continua l'Empereur après un moment de silence, cela ne me fait rien du tout. » Et, voyant M. de Montalivet peiné du compliment, il ajouta : « Qu'est ce que cela me fait qu'on m'aime ? Je ne suis pas un homme, je suis un personnage historique. »

Ses sympathies le portaient vers le duc de Frioul : « J'aime Duroc, disait-il, parce qu'il n'aime rien. » Duroc l'aimait pourtant et lui en donnait la meilleure preuve par sa franchise : « On me croit donc bien ambitieux ? lui demandait un jour l'Empereur. — Il y a des gens qui s'imaginent que vous prendriez, s'il vous laissait faire, la place de Dieu le père. — Ah ! je n'en voudrais pas, dit l'Empereur, c'est un cul-de-sac. »

1er JUIN.

Il serait difficile de ne pas être frappé de toutes les bêtises qui se sont officiellement dites, imprimées et affichées pendant ces derniers mois. J'en ai rapporté quelques-unes, mais j'en ai mis en réserve un bien plus grand nombre. Le désordre qui régnait dans nos rues s'était étendu jusqu'à leurs écriteaux. On commençait à ne plus vouloir de saints. On prétendait que le titre en était supprimé, comme celui de comte ou de marquis. Nous allions voir reparaître la rue Anne, la *Butroc* (je me souviens d'avoir vu la butte Saint-Roch ainsi travestie sur une adresse). « Pourquoi, disait un clubiste de la rue de Charonne, notre faubourg ne s'appellerait-il pas le faubourg Marc-Antoine? ce ne serait qu'une légère substitution, et nous aurions du moins pour patron un bon républicain au lieu de ces infâmes jésuites. » Voilà, j'espère, le triumvir et l'ermite judicieusement appréciés! En 1811, madame de Genlis s'était logée dans la rue Sainte-Anne, qu'on avait appelée rue Helvétius pendant la Révolution. Elle m'a montré une lettre qu'on lui avait adressée rue *Saint-Helvétius*. Je crains que la rue Coquenard ne donne lieu à des confusions de ce genre, et M. de L..., dont elle vient de prendre le nom, s'expose à ce qu'on aille demander chez son libraire les premières Méditations de M. Coquenard.

Je suis allé le voir ce soir, et, si je n'avais pas craint

de désobliger quelqu'un qui n'a jamais eu l'intention de désobliger personne, je lui aurais montré un passage qui m'a bien frappé dans le discours qu'il prononça lors de sa réception à l'Académie, le 1er avril 1830 : « Tout a son règne, son influence, son jour. *L'un tombe parce qu'il porte l'autre.* Nul n'est à sa place, ou du moins n'y demeure. »

Les personnes qui douteraient de l'exactitude de ce texte, qui s'applique si singulièrement à la situation actuelle de M. de L..., sont à même de le vérifier. Ils trouveront quelques pages plus loin : « On cherche un homme. Son mérite le désigne. Point d'excuse, point de refus. Le péril n'en accepte pas. On lui impose les fardeaux les plus disproportionnés à ses forces, etc., etc. »

Notre conversation a été purement littéraire; mais, comme nous causions à part, un curieux de ma connaissance n'a point douté que je n'aie reçu la confidence de quelque secret d'État, et il est arrivé ce matin chez moi avec l'intention évidente de me faire causer. Notre conversation a commencé en ces termes:

Lui. Je viens vous voir.

Moi. Je vous vois venir.

Ne voulant pas le renvoyer sans nouvelle, puisque c'était là ce qu'il cherchait, je lui ai confié que le club des femmes, madame Niboyet en tête, s'était déclaré inviolable et avait été en députation remercier M. Crémieux de sa présentation de la loi sur le divorce. Il est parfaitement laid, et, comme disait Furetière, sa physionomie a toute sorte de mauvaises qua-

lités, excepté qu'elle n'est pas menteuse. Ces dames ont demandé la permission de l'embrasser. Des jeunes gens, touchés de leur courage, les ont suivies à la sortie de l'audience, et, en reconnaissance de leur bon procédé pour M. Crémieux, ils voulaient leur rendre la pareille. Ils appelaient cela acquitter la dette du ministre de la justice. Ces dames se sont réfugiées sous la colonne de la place Vendôme, et la sentinelle a eu quelque peine à les soustraire aux empressements de la jeunesse pensante et réfléchissante. Ce projet de loi sur le divorce a ses partisans. J'en entendais l'autre jour soutenir la moralité. « Si on l'adopte, disait-on, plus de prétexte pour l'inconduite. Pourquoi une femme mariée prendrait-elle des amants quand elle peut légitimement les avoir pour époux? » A cela, une dame a répondu très-judicieusement : « On ne peut pourtant pas les épouser tous ! »

La commission du pouvoir exécutif va s'établir au Luxembourg, moins M. de L..., auquel on ne peut reprocher de consulter ni ses aises ni ses intérêts particuliers. Un de ces messieurs réclame quatorze chambres à coucher pour sa nombreuse famille. On se dispute le local pièce par pièce, et les mauvais plaisants disent que la commission est divisée sur des questions de cabinets.

JUIN.

Je suis tristement affecté de la tendance de certains journaux à atténuer les expressions lorsqu'ils rendent compte des faits les plus révoltants, comme ces historiens qui qualifient d'*excès* les massacres de septembre. — En parlant de la passion adultère d'un certain Maurice pour sa belle-sœur, avec laquelle il vit publiquement, la feuille ajoute : « Sa femme lui pardonnait une infirmité du cœur que l'âge devait bientôt guérir. » Voici l'adultère et quasi l'inceste réduits, au point de vue moral, à la condition d'infirmité! Tel auteur est charmé lorsqu'en fouillant dans les secrets du cœur humain il en retire au jour une honte nouvelle, une turpitude inconnue ou inexploitée.

Hier j'ai pourtant voulu voir ce drame de la *Marâtre* où M. de Balzac nous présente une jeune fille rivale de sa belle-mère, toutes les deux altières, passionnées, mais condamnées également à l'hypocrisie, l'une devant son père, l'autre devant son époux. Il se joint encore d'affreuses complications à ce sujet déjà pénible et scandaleux. Plutôt que d'en attrister ces pages, je préfère rapporter le jugement d'un critique, M. Thierry, qui ne craint pas de traiter comme elles le méritent les *infirmités du cœur*.

« J'aurai le courage de l'écrire : j'ai peur de cette comédie nouvelle! Tout ce que voudra M. de Balzac,

je le lui accorde. Notre théâtre a roulé jusqu'ici sur la convention, sur les fictions, sur la fantaisie. Eh bien, je redemande cette fiction, ce mensonge convenu. Je demande que nous dissimulions encore, que nous sous-entendions la vérité, mais que nous ne fassions pas à haute voix de ces confessions épouvantables. Le livre souffre tout, le théâtre ne peut tout souffrir. Le livre qu'on lit, c'est le huis clos, et, lorsqu'on a fermé la porte de son cabinet, le penseur peut tout rêver, peut tout entendre. Le théâtre, c'est la lumière, c'est la place publique. Eh bien, non! il ne sied pas que les crimes inconnus soient montrés sur la place publique; puisqu'ils se cachent, c'est qu'ils ont leur pudeur. Quoi! l'art n'aura pas même la pudeur du vice et de la folie! »

S'exprimer aussi judicieusement et avec cette liberté sur un de nos auteurs les plus achalandés, c'est comprendre dignement le rôle de critique. Au milieu du dévergondage de la presse, on rencontre parfois, dans les journaux, des choses excellentes et parfaitement dites; car ce n'est pas seulement l'esprit qui court les rues à Paris : c'est aussi, parfois, le bon sens.

Je ne sais où s'arrêtera l'effronterie de nos drames. « Il faut, disait M. Victor Hugo, marcher avec son siècle et ses institutions. Ainsi le théâtre, de nos jours, doit être démocratique. — Je voudrais au moins, lui observa M. Briffaut, qu'il ne fût pas sans-culotte. » On voit avec peine un homme du talent de M. Victor Hugo se ranger à la Chambre parmi les

plus exaltés. Cela ne peut s'expliquer que par le refrain de sa ballade :

> Le vent qui souffle à travers la montagne
> L'a rendu fou !

JUIN.

M. Clément Thomas se montre sans pitié pour les vanités. A la tribune, il a appelé la croix d'honneur *un hochet !* Il recommande aujourd'hui la milice citoyenne. Celle-ci réclamait, comme inhérent à son institution, le droit d'élire son chef. On lui donne une demi-satisfaction. « Vous êtes garde national, dit-on à chacun; eh bien, le *National* vous élira un chef. » Et il a élu M. Clément Thomas. Cette feuille fait aujourd'hui la fortune de ses rédacteurs. On l'appelle la feuille des bénéfices. « Mais, observent encore les gardes nationaux, jusqu'à présent nous n'avions eu pour chef que des maréchaux : Moncey, Oudinot, Gérard, Lobau, sous les trois derniers gouvernements. — Eh bien, sous celui-ci, on vous donne un maréchal des logis chef. De quoi vous plaignez-vous ? »

Par arrêté du 3, le château des Tuileries est placé sous l'autorité du *maréchal* Clément Thomas, et j'espère que nous le verrons coucher dans le lit du roi. C'en sera là un hochet !

A la séance d'aujourd'hui, M. Thomas s'est mon-

tré plus CLÉMENT; il a dit qu'il n'avait pas eu l'intention de condamner l'institution de la Légion d'honneur, et que, plutôt que de blesser par une parole offensante d'honorables susceptibilités, il préférerait que sa langue (il avait dit sa *bouche*, mais il s'est repris, la *bouche* lui avait fourché), que sa langue, dis-je, se séchât. Pour M. Cr..., qu'on accusait d'avoir menti, il a balbutié, pâli, rougi, et, ainsi que le remarquait un témoin, changé trois fois de visage, et, comme il n'en était pas plus beau : « Espérons, disait J..., qu'il sera plus heureux à la quatrième. »

Notre pauvre gouvernement a bien de la peine à s'ancrer! Il trouve partout des récifs... Nous aspirons pourtant à nous réfugier dans un port quelconque. Vienne la force, elle sera la bien reçue, qu'elle s'appelle présidence, consulat, dictature. — Quand Bossuet parle d'un principe nécessaire à l'existence des sociétés *comme l'air à l'existence de l'homme*, ce n'est pas celui de la liberté qu'il invoque, mais celui de l'autorité. Des gens qui criaient jadis : « Vive le roi quand même! » crieraient volontiers aujourd'hui : « Vive le roi n'importe! »

Voilà pourtant où nous ont menés certains amants de la Liberté, de ces amants dont la passion irait bien jusqu'au viol!

En 93, Chapelier, proscrit par les réformateurs

après avoir été chaud partisan des réformes, passait déguisé sur la place de la Bastille avec un de ses amis qui m'a raconté le fait. « Voilà, lui dit cet ami, où s'élevait la citadelle de la tyrannie, contre laquelle vous avez dit de si belles choses. Maintenant nous sommes sous le règne de la liberté, de l'égalité, de la fraternité et de la guillotine. J'espère que nous avons fait là un fameux échange! »

Chapelier, après un moment de silence, lui répondit : « Qu'on la rebâtisse et qu'on m'y enferme! » — Victime désignée, il avait raison d'opter pour la prison : bientôt l'échafaud ne lui laissa plus le choix. Mais, en fait de bastille, n'est-il pas étrange que toutes celles dont on a environné Paris, et qui nous ont coûté si cher, aient servi si peu? C'était bien la peine!

Nous voilà déjà blasés sur le plaisir de voter, et pourtant nous n'en sommes qu'à la seconde épreuve du suffrage universel. Sur les 416,317 électeurs, près de 162,000 viennent de manquer à l'appel. Les droits politiques n'amusent déjà plus personne et dérangent tout le monde; mais, s'il s'agissait d'un spectacle, fût-ce celui de Polichinelle, le peuple irait. Les anarchistes seuls se piquent d'exactitude. Une progression effrayante se fait remarquer dans tous les suffrages accordés à certaines candidatures. Ainsi, à

la première élection, M. Pierre Leroux avait obtenu 47,000 voix; à la seconde, 90,599. M. Raspail, à la première, 52,000; à la seconde, 71,000. M. Thoré, à la première, 20,024; à la seconde, 74,494. Qu'on se le dise, et surtout qu'on s'en souvienne! On s'aborde en se recommandant ses listes. Je n'ai garde, dans la position où nous sommes, de me livrer à des préférences exclusives. Je reprochais un jour à une dame sa prédilection marquée pour un de mes rivaux. « Mon Dieu, me dit-elle, je vous préfère aussi; seulement je vous préfère moins. » — Je donne aujourd'hui ma voix à ceux que je préfère moins pour me préserver, s'il est possible, de ceux que je ne préfère pas du tout; car, en ce moment, il s'agit moins de choisir que d'exclure.

M. Caussidière a réuni des voix de tous les partis. Plusieurs de mes amis sont sous le charme de sa faconde. Je leur entends dire : « Le moyen de ne pas le croire quand il jure! » Si l'on prend les jurements pour des serments, à la bonne heure!

Ce qui arrive à M. Schmit est encore une preuve de l'*admirable bon sens qui nous caractérise*. Il avait fait un petit écrit, plein des meilleurs sentiments, où il donne au peuple d'excellents conseils. Il a signé : Schmit, ouvrier. Nommé député à Paris, on a contesté son élection. « Il n'était pas ouvrier, a-t-on dit;

il s'est paré d'un faux titre. » Moi, qui ai choisi M. Schmit pour sa brochure et point pour son *titre d'ouvrier*, peu m'importait; mais il importait à d'autres, et il a eu beau répondre : « La qualité d'ouvrier m'appartient, j'ai exercé tel et tel métier. Si, depuis, j'ai fait fortune, ce n'est pas une faute. » On lui a répliqué : « Si! c'est une faute; il fallait rester ouvrier. » Ce qui équivaut à dire : « Il ne fallait pas vous enrichir par votre travail, vous élever par votre mérite. » Le plaisant, c'est qu'on a réussi non-seulement à faire casser la première élection, mais l'idée n'est même pas venue à la seconde de nommer M. Schmit, non plus comme ouvrier, mais comme homme de cœur et de talent. S'il était chiffonnier ou rempailleur de chaises, s'il gâchait du mortier ou rabotait des planches, nous serions flattés de l'avoir pour représentant; mais il écrit et donne de bons conseils... Fi donc!

Cela dit, je conviens que M. Schmit aurait mieux fait de signer *ancien* ouvrier, surtout ayant affaire au public de Paris, qui a l'horreur du charlatanisme, et qui, comme on le sait, ne s'y laisse jamais prendre! De cette façon, on n'aurait pas eu le plus petit mot à dire, et nous aurions évité la nomination de M. Proudhon, sorti le dernier du scrutin, et qui n'est pas, que je sache, plus ouvrier que M. Schmit, et ne porte point de tablier devant lui. Nous n'avons plus voulu de celui qui nous disait : « Respectons le trésor du riche; car c'est, en définitive, le trésor du travailleur, dont le riche n'est que le dispensateur. La li-

berté doit être pour tous, l'égalité veut qu'on respecte les droits de tous. »

Mais la majorité des électeurs a trouvé bon d'être représentée par l'auteur des aphorismes suivants :

« La propriété, c'est le vol.

« La famille, c'est le repaire de tous les vices.

« Mon point de départ, c'est le néant, d'où j'arrive à trois conséquences : en religion, l'athéisme; en politique, l'anarchie; en économie politique, l'absence de propriété. »

« Et on n'appliquera pas la déportation à un pareil homme ! » s'écriait un de ses lecteurs indigné. — On lui applique la députation, avec 77,000 suffrages. Quand je lis le *Journal du Peuple* et que je m'endors sur cette aimable lecture, j'ai le cauchemar. Je crois sentir un communiste assis sur mon estomac. Je suis dans la position de ce voyageur en Westphalie qui s'imaginait que le lit de plume qu'on lui mettait sur le corps pour la nuit, en guise de couverture, allait servir à un autre voyageur, et, comme cette attente l'empêchait de s'endormir, il disait à l'aubergiste : « Si ce monsieur doit venir coucher sur moi, j'aimerais mieux qu'il vînt tout de suite. »

Je n'en suis pas encore à ce point de résignation avec M. Proudhon, et je préfère qu'il m'écrase le plus tard possible.

On raconte que notre grand poëte, peu avant la révolution de Février, avait écrit le nom de David sur son agenda, sans y rien ajouter et probablement pour se souvenir de faire du prophète-roi le sujet de quelque méditation poétique. Depuis, ayant affaire journellement à de nombreux solliciteurs, il avait mis leurs noms à la suite, et, lorsqu'il s'est agi d'expédier son travail pour les consulats, il a déchiré la feuille de son calepin pour qu'on copiât les noms des titulaires.

Le secrétaire a pris David comme les autres, et, ne voyant point à côté la désignation du poste, il a cru bien faire de l'envoyer en Amérique. Puis, en rendant compte au ministre, il lui a demandé l'adresse du citoyen David pour lui expédier sa nomination. M. de L... a voulu d'abord revoir le feuillet qui avait servi d'indication, et, recueillant alors ses souvenirs : « Comment avez-vous été faire un agent consulaire du roi David? » dit-il à son employé. Celui-ci a frémi. Un roi consul sous la république, et probablement un roi *ivre de sang et d'orgueil!* Il a répondu que la méprise allait être réparée, et, en effet, on a lu, peu de jours après, au *Moniteur :* « Le citoyen X... est nommé consul à... en remplacement du citoyen David, appelé à d'autres fonctions. »

12 JUIN.

M. de L... est monté à la tribune. Sa position n'est pas simple, et sa parole s'en ressent. Voici une des

métaphores auxquelles il a eu recours : « Faisons une république à l'image du peuple, et nous serons fiers et heureux, dussent nos noms, à nous, être pulvérisés pour servir d'assises aux fondations de cette république. » Jusqu'à présent, on avait préféré asseoir des fondations sur le roc, et, pour faire une œuvre solide, on n'avait point imaginé de recourir à la poussière.

Mais, en fait de figures de rhétorique, notre grand orateur ne néglige pas l'hyperbole. « La France, a-t-il dit, est aujourd'hui plus haut dans l'opinion du monde; son influence est plus prépondérante dans la diplomatie qu'elle ne l'était après toutes les victoires de l'Empire. » Il a ajouté : « Je ne crains pas de le dire. » Et il faut lui rendre cette justice qu'une pareille assertion prouve, en effet, pour sa hardiesse. « Décidément, disait un de nos amis qui venait de l'entendre, L... a perdu le droit d'étonner. »

Mais parlons d'autre chose. Il y a des illusions qu'il est trop pénible d'avoir à mettre au nombre des regrets.

Un représentant, plus long que grand orateur, soutenait à la tribune une opinion controversée : « Il y a pour cela, dit-il, mille et mille raisons. — Ne les dites pas toutes, » lui cria un de ses collègues.

13 JUIN.

Il n'est pas un bon esprit qui n'ait été frappé à la fois d'inquiétude et de pitié en considérant la fâ-

cheuse position qu'on a faite aux repris de justice dans la société, ou plutôt hors de la société. Les portes des ateliers se ferment devant eux; on leur refuse le travail; on semble vouloir les repousser dans la prison d'où ils sortent, et on les condamne à redevenir coupables après les avoir condamnés pour l'avoir été. On vint me rapporter un jour, lorsque j'étais préfet de la Manche, que, parmi les ouvriers employés à des travaux de maçonnerie dans l'hôtel de la préfecture, il y avait un forçat libéré. « Se conduit-il bien? demandai-je à l'architecte. — Mais oui, et ses camarades ignorent sa position. — Eh bien, ignorons-la aussi, et ne lui retirons pas les moyens de vivre honnêtement. » — Je racontais tout à l'heure ce fait. « On agirait plus généreusement aujourd'hui, nous a dit J.... Belle chose que de donner du travail à un repris de justice! On lui donnerait la préfecture. » Et il a cité des exemples, notamment celui d'un commissaire de M. Ledru-Rollin, qui, ajoutait-il, a prétendu cumuler et n'a pas voulu renoncer tout à fait à sa première industrie. On l'a pris la main dans le sac. — Vraiment! quoiqu'étant devenu fonctionnaire public? — Il avait confondu les deux genres. » Un de nous a remarqué que dans les premiers moments qui ont suivi la révolution de Février il n'avait pas été facile de trouver des sujets pour tous les emplois et qu'on avait bien été obligé de prendre un peu au hasard. « Oui, sans doute, a répliqué J..., toujours charitablement, c'est comme dans la razzia qu'on a opérée la nuit dernière sur le

boulevard. On a amené plusieurs centaines d'individus à la préfecture de police : c'était généralement des batteurs de pavé, des ivrognes, des chiffonniers. De ce qu'il se trouvait dans le nombre quelques forçats, faudrait-il en conclure qu'ils l'étaient tous? » — Nous avons admis la similitude.

M. Morgan vient de me raconter qu'en 1832 il avait été appelé à participer en qualité de juré à la condamnation, comme voleur, d'un sieur XX... Après avoir fait son temps et changé de pays, il s'était placé dans une fabrique, en Normandie, où, ayant fait preuve d'intelligence, il avait fini par être nommé contre-maître. Tout allait bien jusque-là; mais il a été aussi nommé député. Alors la curiosité s'est éveillée; on a pris des renseignements sur le nouvel élu; on a remonté à la source, qui ne s'est pas trouvée pure. Finalement une démission va s'ensuivre.

Voilà de ces choix auxquels le suffrage universel fera bien de prendre garde et qu'il faut laisser au ministre de l'intérieur. On trouvera peut-être que je montre un peu de rancune contre ce digne ministre et ses fonctionnaires; mais je prie ces messieurs d'excuser la susceptibilité d'un ancien collègue. J'ai administré pendant vingt ans sous l'Empire et la Restauration, et je dois à la vérité d'affirmer que je n'ai pas connu alors un seul préfet qui n'eût été déplacé aux galères.

Voici quelques passages d'une étrange... disons mieux, d'une affreuse apologie qu'on a publiée en

1839 du crime de Fieschi. On verra, en finissant, que cette citation rentre dans mon sujet :

« Quel écrivain a osé qualifier le fait du 28 juillet autrement que par le mot attentat? Et cependant, pour quiconque a un peu de morale dans le cœur, un peu de foi dans les entrailles, il y a quelque chose à dire... Ne fallait-il pas apprécier cet acte par lui-même? Ne pouvait-on pas dire : Le but, ce que vous appelez attentat, était de détruire Louis-Philippe et les aînés de sa race? Or Louis-Philippe et les aînés de sa race sont des contre-révolutionnaires. Le premier devoir de l'homme est d'*anéantir* tout ce qui s'oppose au progrès, c'est-à-dire à la révolution. Donc le fait du 28 juillet avait une fin révolutionnaire; donc il était *moral*. Et n'était-il pas facile d'asseoir sur cet argument une justification absolue de l'attentat, et de le sanctifier par la raison, par le sentiment et par la passion?...

« Morey a été sublime d'un bout à l'autre du drame! Ce vieux prolétaire concevant l'idée du régicide, faisant le plan de la machine qui doit exécuter son dessein, chargeant les canons, les ajustant; cet héroïque vieillard si sublime dans l'acte qu'il prépare, si sublime dans le débat, si brave, si bon, si généreux, est mort sans qu'aucune voix de la foule stupide qui l'entourait lui ait lancé un mot de consolation ou plutôt d'admiration, et pas un journal n'a fait l'oraison funèbre que ce beau caractère a méritée.

« Ah! mon ami, la tradition révolutionnaire est

morte dans les cœurs! Le peuple n'a pas senti ce qu'il y avait de saint dans la mort de Morey! Le peuple a vu tomber cette tête blanche sans frémir! Le peuple a peut-être applaudi! C'est ainsi que les Juifs raillèrent le Christ sur la croix... »

La plume tombe des mains.

Voilà les doctrines de fange et de sang qui coulent aujourd'hui dans la rue à plein ruisseau! L'homme qui a qualifié de moral l'*acte* qui a fait tant de victimes, qui a bien osé proclamer la glorification de la machine infernale et se permettre (profanation inouïe) l'inconcevable assimilation qu'on vient de lire, cet homme n'a point subi, pour de telles énormités, un ostracisme indulgent; il est en France, il est libre, il est... PRÉFET! Oui, il s'est trouvé un ministre de l'intérieur qui n'a pas reculé devant un pareil choix!

La vieille étoile impériale reparaît à l'horizon; trois départements ont choisi pour leur représentant le prince Louis Bonaparte. En France (je crois déjà l'avoir remarqué), rien ne dure, mais rien ne finit. M. de Talleyrand disait : « Tout arrive. » Il faut ajouter : « Tout recommence. » Nous roulons dans un cercle plus ou moins étroit, plus ou moins vicieux. La République, l'Empire, la Restauration, l'usurpation... Le tour est fait; nous recommençons : la Ré-

publique, l'Empire... Un moment, pourtant; nous n'y sommes pas encore; mais la tendance est notoire. « Je suis le neveu de mon oncle, » allègue le prince Louis en montrant son aigle. Et on prétend que le prince de Joinville lui répond en montrant son coq : « Je suis l'oncle de mon neveu. » Les avis sont partagés sur les facultés gouvernementales du prince Louis.

Saint-Aul..., qui a par-dessus les yeux du régime parlementaire, me disait : « J'aimerais mieux être gouverné par le cheval de Caligula que par le sénat romain ! » Comme le sénat romain est ici hors de cause et que nous n'avons rien qui lui ressemble, sa proposition se borne à préférer d'être gouverné par un cheval plutôt que par des ânes, et je suis bien de son avis.

Depuis trois jours, le télégraphe joue aux préfets la même variation : « Arrêtez Louis Bonaparte. » — « N'arrêtez pas Louis Bonaparte. » Les préfets restent en arrêt. Celui de l'Indre ne badine pas ! Il a fulminé une proclamation qui finit ainsi : « Que si le fugitif tombait dans vos mains patriotes, amenez-le devant vos magistrats républicains et livrez-le sans pitié à la justice de la Révolution. »

M. Marc Dufraisse a préféré la prose; autrement ces deux vers d'une pièce qu'on représentait en 93 auraient pu lui servir :

Traduisez aussitôt ce réactionnaire
Devant le tribunal révolutionnaire.

En opposition à ce préfet farouche, un journal nouveau, le *Napoléonien*, vient de paraître, et il annonce que ses presses ont failli être brisées par la foule des crieurs qui avaient envahi son imprimerie pour obtenir des numéros. Il ajoute qu'il n'*insérera aucune réclame!*

19 JUIN.

J'avais acheté un cheval 1,000 francs peu avant la Révolution. Le lendemain, je l'aurais eu pour 500! Je l'attelle au tombereau pour qu'on ne lui impute pas d'être un cheval de luxe. Je me faisais tout à l'heure rendre compte de sa conduite : « La bête a bon cœur, m'a répondu mon cocher; si elle avait la force, elle traînerait je ne sais quoi. »

Cette expression textuelle et naïve m'a ramené à mes préoccupations habituelles. Je me suis dit : Notre gouvernement a bon cœur; nous allons voir comment il traînera la constitution à laquelle on va l'atteler et qu'on nous annonce pour la semaine prochaine, mais qui, aujourd'hui, est encore à l'état de je ne sais quoi. — Ce qui me paraît singulier, c'est que l'Assemblée actuelle ne soit pas appelée à expérimenter la première cette constitution qu'elle aura faite, et qu'on l'oblige à se retirer devant son œuvre.

Pourquoi l'essai en est-il réservé à une autre? Il me semble que c'est au-cuisinier à goûter sa sauce. Du reste, je doute que chez nous une constitution quelconque soit jamais exposée à éprouver les regrets de la nature de ceux de la nymphe Calypso, qui, si nous en croyons Télémaque, ne pouvait se consoler d'être immortelle.

23-27 JUIN

Ce matin, je passe devant le pont d'Austerlitz, et je le vois occupé par une masse de peuple marchant en file. J'entends dire autour de moi dans le langage du jour : « C'est la queue d'une manifestation qui prend le boulevard pour se rendre à la Chambre des représentants. » Une heure après, j'arrivais à Étioles, chez Saint-Aul.... Le jour s'y passe dans l'attente, qui, le lendemain, devient de l'inquiétude, puis de l'effroi... Point de nouvelles que le bruit du canon. Le chemin de fer est intercepté. L'absence des lettres et des journaux excite d'abord notre anxiété; plus tard ils arrivent et l'augmentent. Nous restons ainsi quatre journées, au milieu de la paix de la campagne, à ne songer qu'à Paris, où l'on se bat. Enfin, le 27, nous entendons de l'autre côté de la Seine accourir les wagons. La circulation est rétablie. Je rentre à Paris, où je ne sais ce que je vais trouver. Je débarque au Jardin des Plantes, et, pour aller à la découverte, je gagne le labyrinthe et monte au belvéder.

Quelque rapides et sinistres que soient les événements, l'imagination va plus vite encore. Je m'attendais à trouver partout le ravage et l'incendie, et je m'étonne de n'apercevoir d'abord ni débris ni fumée. Enfin je m'aventure dans les rues, à travers les pavés mouvants. Ici, des milliers d'ouvriers attendent nonchalamment leur solde; un peu plus loin, des soldats escortent des charrettes pleines de fusils. On désarme le faubourg Saint-Marceau, auquel on imposait naguère M. Barbès pour chef de légion. Parvenu devant Notre-Dame, sa vue éveille en moi l'idée du pontife... Un court trajet me sépare de l'île Saint-Louis. J'entre à l'archevêché : le martyr venait d'expirer!...

Sur le trottoir du quai, près de l'Hôtel de Ville, des soldats sont au bivac. Je m'entends appeler : M. Alfred de Grammont est là avec sa compagnie; il a vu et tenu des balles empoisonnées. Des renforts arrivent des provinces : Paris se remplit de gardes nationaux dévoués à l'ordre et accourus volontairement au secours de la capitale et de la société menacées. On aime à voir ainsi le pur sang de la France affluer à son cœur.

On me montre dans la rue une jeune fille, appelée Victoire Charlemagne, qui a enlevé, à la barricade de la rue des Noyers, un drapeau aux insurgés.

Un de ces derniers, blessé par un soldat, s'écriait naïvement : « Nous sommes trahis! La troupe est fidèle. »

Je rencontre X..., qui me dit en plaisantant que

M. de L... a eu un de ses chevaux tué sous un de ses amis. — Je vais le voir, et il me confirme le fait. Je le retrouve toujours aussi libre d'esprit. Il avait prévu les événements : on n'a eu affaire, cette fois, qu'aux ateliers. Plus tard ce sera le tour des clubs et d'une fraction de l'Assemblée. Je me permets d'observer qu'il aurait mieux valu en finir avec tous du même coup : « Vous ne seriez pas de force, me répondit-il, voilà ce qu'on ne veut point entendre. Pendant tous ces derniers temps nous n'avons cessé de les tenir divisés, sans quoi nous n'aurions pu gouverner. »

Il appelle cela *gouverner !*

Lorsqu'il est question d'apprécier, non plus les choses, mais les hommes, L... arrive aux derniers confins de l'optimisme. C'est une illusion de son esprit dont je voudrais n'avoir à faire honneur qu'à son cœur.

L'indignation n'est point à son usage, et sa voix chantera sur l'abîme.

28 JUIN.

Je suis allé prier devant le corps du pauvre archevêque. Il est exposé, percé de deux balles, dans ce même salon où, naguère, il recevait ses visites, et d'où, malgré la douceur (je dirais même la timidité de ses manières), il renvoyait peu de gens contents de lui.

Le cœur droit, l'esprit maladroit. L'histoire ne verra que son cœur. Tel qui ne comprend pas son sacrifice, se récrie sur sa témérité. « Ne voyait-il pas bien qu'il s'exposait à une mort certaine ? » Eh ! oui, sans doute, il le voyait, et il n'a pas voulu être plus prudent que les martyrs.

Sans être en liaison intime avec M. Affre, j'avais administré, comme préfet, le département où il était né ; — lui, comme vicaire général, celui où j'ai mes propriétés. Nos rapports étaient convenables. Je crois au fond qu'il avait le désir de m'être agréable, mais toujours dans ses limites personnelles et ne sortant point de ce qu'il avait résolu. Comme il souhaitait vivement le bien, il se persuadait facilement que ce qu'il voulait ne pouvait être que le bien. Un de ses compatriotes me disait : « Arrangez-vous pour ne lui demander que ce qu'il a l'intention de faire, et alors, en votre faveur, il le fera plus volontiers. »

Je rentre soucieux de ces masses inertes d'ouvriers au visage sombre que je vois stationnant sur les places et attendant la solde journalière dont on salarie leur oisiveté. Pauvre peuple ! qui s'est laissé piper par de folles espérances qu'il n'est pas donné à ses flatteurs de réaliser ! Le danger terrible auquel nous venons d'échapper n'est qu'ajourné ; la plaie est toujours ouverte et plus saignante. « Nous nous en

tirerons, me dit-on ; le blé est à bon marché. » Mais l'homme vit-il seulement de pain? Et n'aurons-nous pas à nous appliquer ces paroles du prophète de la désolation : « La moisson s'est passée ; l'été est fini et nous n'avons point été sauvés. La plaie de la fille de mon peuple me navre profondément ; j'en suis tout attristé ; j'en suis tout épouvanté. » Vainement une nation croit à sa régénération et rêve le bonheur quand tout accuse sa décadence. Dieu lui envoie immuablement les jours qu'il a marqués pour sa fin.

Quelques-uns de ces malheureux sont étrangement fanatisés. M. Alfred de Vigny m'a raconté qu'un de ses amis, amené par un chirurgien de l'Hôtel-Dieu près du lit d'un blessé, beau jeune homme de vingt-trois ans, entendit le dialogue suivant :

Le blessé. Combien de balles ai-je dans le corps?

Le chirurgien. Dix-sept.

Le blessé. Parlez sincèrement. Je ne crains pas la mort. Vous reste-t-il quelque espoir?

Le chirurgien. Peu.

Le blessé. Un homme meurt, ce n'est rien ; mais l'idée!...

Mon pied chancelle à chaque pas sur les pavés mal rejoints. Lord Chesterfield remarque que le Français s'entend mieux à élever des barricades que des barrières; que dirait-il aujourd'hui! Nous avons bon nombre de ces faiseurs de barricades pris les armes à la main. Qu'en faire? Les Anglais, les Russes n'en seraient pas embarrassés; ils sauraient où caser tous ces honnêtes gens; ils ont leur Botany-Bay, leur Kamchatka.

Je n'ai jamais partagé ce genre de patriotisme qui faisait tressaillir nos libéraux à la pensée de tout secours venant du dehors. Puisque les fauteurs de révolutions s'entendent si bien dans les différents pays et ne croient pas se dénationaliser en s'unissant dans un intérêt anarchique, pourquoi n'en serait-il pas de même de ceux qui veulent opposer une digue au torrent? N'y aurait-il de sainte alliance admissible que celle des sociétés secrètes? On dit que la Russie s'apprête à venir à main armée en aide à l'Allemagne contre ses démagogues. Je ne lui en demande pas tant, mais si elle pouvait seulement nous prêter la Sibérie!

En attendant, on divise en catégories ces fâcheux prisonniers. On ne saurait les garder tous. On en relâche une partie. Le triage est difficile. Je relisais dans ma Bible les précautions qu'on prenait, sous l'ancienne loi, pour séparer les lépreux de la partie saine du peuple. « Après quatorze jours de séquestration, lorsque le mal ne présente pas certains caractères, l'homme suspecté de lèpre sera, dit le Lévitique, dé-

claré pur, parce qu'il a la gale. » C'est l'histoire de pas mal d'accusés qu'on déclare purs en ce moment. Ils n'ont que la gale. Pourvu qu'elle ne soit pas invétérée !...

On est plein de reconnaissance pour les jeunes gardes mobiles, qui se sont bravement montrés dans les journées de juin. Quand on les rencontre, ce sont des vivats à n'en pas finir : « Je veux les embrasser tous ! disait une femme à son mari. — Ah ! il y en a trop ! — Eh ! bien, le plus grand. »

JUILLET.

« Jouez cœur, ou je vous coupe la tête, » dit le roi de Maroc, quand il fait sa partie de cartes avec ses courtisans. La presse quotidienne accuse le général Cavaignac de s'y prendre aussi à la turque avec les journaux ; il leur interdit de jouer pique. Cette pauvre presse gémit et se débat dans l'étreinte de l'état de siége ; elle crie de ses cent voix après la police militaire, qui la frappe de plus belle chaque fois qu'après avoir fait le mort elle relève tant soit peu la tête. C'est la scène du juge avec Polichinelle. Ainsi, le *Représentant du peuple* est frappé ; il essaye de se redresser sous le nom du *Peuple* tout court. Nouveau coup d'assommoir. J'ai dit les cent voix de la presse, c'est par confusion avec celles de la Renommée. La presse est bien mieux embouchée, elle a compté na-

guère jusqu'à cent soixante-et-onze voix. Il est vrai que ce chiffre est fort réduit; ses beaux jours sont passés. Gare à la chute des feuilles! « Nous avons quarante journaux et pas un bon ouvrage! » écrivait Voltaire il y a quatre-vingts ans, car ce n'est pas d'aujourd'hui que le journalisme nous déborde. En ce moment, comme je le disais, il est furieux contre l'autorité militaire. Ces mêmes gens qui nous ont chanté pendant trente ans : succès, Français, guerriers, lauriers, trouvent que gloire et victoire ne riment plus depuis que c'est aux dépens de l'insurrection. Pour moi, l'état de siége ne m'effarouche pas. J'aime assez que la police se fasse officiellement et en uniforme; et je suis comme ce monsieur qui regrettait que les agents secrets ne portassent pas un costume.

En fait de livrée, le fâcheux, c'est lorsqu'ils portent la vôtre; et encore peut-on en tirer parti comme le duc Decrès, ministre de la marine sous l'Empire. Un jour que son collègue, le duc d'Otrante, dînait chez lui et lui faisait compliment sur le train de sa maison et le nombre de ses domestiques : « Cela ne me coûte pas si cher qu'on pourrait le croire, lui dit M. Decrès; d'abord, il y en a un certain nombre de payés par vous, et, comme je les connais, je leur fais une retenue sur leurs gages. »

Cette police du duc d'Otrante avait partout des yeux et des oreilles. Le récit suivant en est la preuve. Je le reproduis ici tel que je le trouve dans mes notes :

« Aujourd'hui on ne parlait que d'une chose, et

tout bas : c'est de l'ordre d'exil qui vient d'être signifié à madame d'Avaux. Hier, elle avait passé la soirée chez elle avec le vicomte de Ségur ; personne n'avait interrompu leur tête-à-tête, et dans la conversation toute relative aux affaires du temps, l'Empereur, et son despotisme, et son inquisition, n'avaient point été ménagés. On peut juger de la surprise de madame d'Avaux, lorsque, mandée ce matin à la police, les propos de la veille lui ont été répétés mot pour mot. Sûre de M. de Ségur comme d'elle-même, également certaine de la fidélité de ses gens, assurée qu'aucun étranger n'avait pu, à cette heure, s'introduire du dehors, elle est restée sous le coup sans chercher à nier ni à s'excuser, et demain elle s'éloigne de Paris à une distance de quarante lieues, moins troublée par le fait même de son exil que par l'état d'appréhension et de méfiance où il la laisse. »

Une note postérieure de plusieurs années, et qui m'est également fournie par mon recueil, complète le récit précédent :

« Madame d'Avaux, toujours exilée, vient d'éprouver un nouveau chagrin. Un principal domestique, espèce d'intendant dans lequel elle mettait toute sa confiance, vient de mourir. »

P. S. Cet homme, vaincu par les soins affectueux que sa maîtresse lui prodiguait à ses derniers moments, et cédant enfin aux remords de sa conscience, lui a avoué qu'il était la cause de son exil et que, caché dans sa chambre, il avait recueilli toute sa conversation avec M. de Ségur, et l'avait rapportée à la

police, ainsi qu'il le faisait avant, et qu'il avait, depuis, continué de le faire. »

Quelque temps après, nous fûmes encore témoins d'un exil du même genre, mais qui fut évidemment le fait d'une indiscrétion et point d'une délation. Il y a des espions sans le savoir et sans le vouloir. Le récit que me fit alors madame de Balbi formerait une page assez curieuse de l'histoire de la police sous l'Empire.

« Il y a près de six semaines, me dit-elle (nous sommes en août 1806), que madame Beaugeard arriva de Londres. Elle vint loger chez M. d'Aubusson, son parent. Madame Beaugeard est une femme insignifiante, sous les rapports d'affaires. En Angleterre, dans l'émigration, elle était de toutes nos sociétés. Je fus bien aise de la retrouver. Elle venait ici avec l'intention d'y rester, si on lui faisait un sort supportable. Elle était alliée de l'Impératrice, elle la vit, en eut de bonnes paroles. « Que faites-vous à Londres? lui demanda-t-elle. — Je m'y ennuie, lui répondit madame Beaugeard; mais au moins j'y ai de quoi vivre avec cent guinées que me donne le gouvernement. — Eh bien, lui dit affectueusement l'Impératrice, on pourra vous garder ici, et vous n'y perdrez rien. » J'entre dans ce détail, continua madame de Balbi, pour vous prouver qu'en recevant madame Beaugeard, alliée à l'Impératrice, allant à la cour, je pouvais ne me point croire compromise. Il fut convenu qu'elle viendrait avec M. d'Aubusson déjeuner chez moi. Je le dis à madame de Bouillé, au duc de

Choiseul, à Archambaud de Périgord ; nous étions six en tout, et encore M. d'Aubusson nous quitta avant la fin, l'heure le pressant de se rendre à Saint-Cloud. Au sortir de table, nous passons dans ce salon où vous êtes maintenant, portes fermées, les domestiques occupés ailleurs. Nous voilà à nous faire raconter la chronique plus ou moins scandaleuse des débris restés à Londres de notre ancienne société ; et à quoi tient cette grande dévotion dans laquelle s'est jeté M. le comte d'Artois, et si c'est uniquement à la mort de madame de Polastron qu'il faut l'attribuer ; puis nous en venons à demander à madame Beaugeard ce qu'on dit là-bas de chacun de nous ; et alors cela devient amusant, parce que, avec la plus grande candeur, elle répond d'abord à M. de Choiseul, qui avait le premier risqué la question : « On dit de vous que « c'est par poltronnerie que vous avez abandonné la « cause ; et l'on se demande comment le même « homme qui accompagnait le roi à Varennes peut « vouloir une place à cette cour-ci. — Quant à vous, « madame de Bouillé, votre défection a étonné, ainsi « que la conduite de madame de Balbi. On vous croyait « plus constantes l'une et l'autre. »

Madame de Bouillé répondit que, quel que fût le parti qu'elle avait pris, ses sentiments n'étaient point changés. — Vint le tour d'Archambaud. « Oh ! pour « vous, lui dit madame Beaugeard, on connaît votre « dévouement. On sait, à n'en pouvoir douter, que la « cause n'a pas de soutien plus fidèle, et que votre « soumission apparente à ce gouvernement-ci n'est

« que pure simagrée.» Voilà Archambaud tout effaré, qui dit qu'on veut le brouiller avec son frère, et se défendant de valoir mieux que les autres. De notre côté, chacun se récrie sur la préférence qu'on lui donne à nos dépens. Enfin, cette conversation fut divertissante, et chacun s'en fut avec son paquet et en riant, sauf Archambaud, qui ne pouvait se résigner à son succès.

Maintenant, voilà le mauvais côté de l'histoire. Il y a huit jours que madame Beaugeard a été arrêtée et conduite aux Madelonnettes, d'où elle doit partir pour Nice. M. d'Aubusson a l'ordre de presser son départ pour son ambassade de Florence; les autres ont été réprimandés à la police, et l'on y a joint pour moi l'ordre de me rendre à quarante lieues de Paris. Cette police a su tout ce que nous avions dit et les plus petits détails du déjeuner, comme, par exemple, que madame de Bouillé et moi avions *beaucoup mangé*. On peut être surpris d'une pareille inquisition; mais, du reste, aucun lieu à soupçonner personne d'entre nous d'autre chose que d'avoir voulu faire rire leurs amis du récit de cette matinée. L'histoire se sera répandue; la police, comme les bons cœurs, prend tout au sérieux. Pourtant je n'imagine pas qu'un délit de cette gravité me fasse rester plus de six semaines à la campagne. »

Je demeurai de son avis pour lui faire plaisir, mais le fait est qu'elle y resta jusqu'à la chute de l'Empire.

Je cite cette aventure et celle de madame d'Avaux parce que, dans le temps, elles firent grand bruit.

En rentrant chez moi, j'écrivis presque mot à mot (j'avais alors une mémoire de vingt ans) le récit de madame de Balbi. On y retrouvera sa manière de raconter qui rendait piquante sa conversation. Madame de Balbi était de près de trente ans mon aînée, quoique nous fussions enfants des deux sœurs, et je lui étais tendrement attaché. Elle, madame de Matignon et la marquise de Coigny ont emporté un genre d'esprit dont je ne retrouve plus le type. Il n'avait rien de littéraire, comme celui de madame de Staël ou de madame de Genlis, leurs contemporaines. En remontant plus loin, ce n'est pas non plus ce qu'on nous rapporte de l'esprit de Mortemart, ce tour singulier de conversation, mêlé de plaisanterie, de naïveté et de finesse. Quant à madame de Sévigné, qui en approche? Cela tenait plutôt de madame Cornuel, mais de madame Cornuel grande dame, un extrême naturel avec un ton et des manières particulières; des nuances fines qu'il fallait démêler sous des formes et des apparences quelquefois communes. Ces dames (je parle surtout des deux premières) exerçaient encore dans ma jeunesse une influence sociale que je regrette de ne plus voir à leur sexe, qui semble aujourd'hui n'avoir conservé de la royauté que le goût pour l'abdication. On comptait beaucoup avec ces deux dames; on les craignait; et, quand on les connaissait, on les aimait. Il fallait se les rendre favorables. Rien n'étayait mieux que leur approbation un jeune homme entrant dans le monde.

Quoique liées entre elles, elles ne se ménageaient

pas toujours. Un soir, madame de Matignon entrant à l'hôtel de Luynes et apercevant madame de Balbi à la table de creps, lui dit d'un ton piqué : « Je viens d'une maison d'où vous sortiez et où vous avez dit du mal de moi. — Eh bien, ma chère, sommes-nous quittes? » lui répondit madame de Balbi en continuant à remuer son cornet.

A propos de médisances, on me rapportait aujourd'hui un mot à la fois charitable et malin de l'évêque de Versailles. On parlait devant lui de la figure d'une de ses diocésaines, madame de la B. « Mais, qu'est-ce qu'elle a dans l'œil qui lui donne un regard si désagréable! On ne s'en rend pas bien compte. — Mesdames, dit malicieusement l'évêque, je crois que c'est une paille. »

Parmi les hommes du temps de ces personnes dont je parlais plus haut, qui n'ont point non plus laissé d'imitateurs, le vicomte de Ségur, dont j'ai parlé à l'occasion de madame d'Avaux, s'était fait, pendant la Révolution, une ressource de son esprit, et il en avait beaucoup. Il s'intitulait Ségur jeune pour se distinguer de son frère, de même que, plus tard, il signa Ségur sans cérémonie. « L'aîné est mon ami intime, disait M. de Lauraguais, mais j'aime mieux le cadet. » Écrivant pour le théâtre, il se trouvait en rapport obligé avec les comédiens, et il ne rencontrait pas toujours dans leur commerce les égards qu'il était en droit d'en attendre. Il le fit un jour sentir ingénieusement à Elleviou, qui le traitait en Ségur sans cérémonie.

« Monsieur, lui dit-il avec humilité, pourquoi ces airs de hauteur? Depuis la Révolution, ne sommes-nous pas tous égaux? » — Quand je lui fus présenté, je fus surtout frappé de la roideur de sa taille droite, de son chapeau à cornes et de ses ailes de pigeon. Je ne pouvais me figurer que ce fût un élégant du dernier règne. Il lui restait peu de cheveux. Il prétendait qu'il leur avait donné à chacun un nom. Peu de temps avant son départ pour les eaux, où il mourut, je me trouvais dans le foyer du Vaudeville quand quelqu'un lui ayant demandé comment il allait : « Je ne vais pas, répondit-il, je m'en vais ! »

JUILLET.

Je m'aperçois d'une erreur dans mon précédent chapitre. A propos du pouvoir discrétionnaire qui nous régit et de sa lutte avec les journalistes, j'ai parlé du juge battant Polichinelle, tandis qu'il est avéré que c'est habituellement Polichinelle qui bat le juge. L'examen de cette question fit manquer à M. Esmengard la cérémonie de son installation à la présidence du tribunal de Bruges, où il avait été nommé sous l'Empire. M. Esmengard, homme d'esprit et de capacité, avait l'habitude de remettre volontiers au lendemain ce qu'il aurait pu faire la veille et d'attendre au dernier moment pour ce qu'il se décidait à faire le jour, ce qui lui donnait occasion de

dire, soit que le mot fût une réminiscence, soit que la priorité lui en appartînt : « Qu'il était né un quart d'heure trop tard, et qu'il s'était inutilement hâté toute sa vie pour se remettre au courant. » Nommé, comme je le disais, président du tribunal de Bruges, et le jour de son installation fixé, il trouva de bonnes raisons pour ne partir de Paris que l'avant-veille; mais, enfin, arrivé à son poste quelques heures d'avance et descendu à l'auberge, il eut encore le temps nécessaire pour déjeuner, faire sa toilette, et, dix minutes avant l'heure, il était sur la place du Palais. Malheureusement Polichinelle y était aussi, et M. Esmengard le rencontra fatalement. C'était le jour de la foire; un théâtre était dressé. On était au moment le plus intéressant de la pièce : la rixe venait de s'élever entre le juge et Polichinelle, et ce dernier le prenait sur le ton le plus impératif. « Parbleu! se dit M. Esmengard, voilà un Polichinelle bien audacieux! En face du tribunal, il est capable de manquer à la justice. S'il me savait là, il y regarderait peut-être à deux fois. Mais pourtant je suis curieux de voir s'il ira jusqu'au bout. Ma foi! il lève le bâton! Comment! il frappe le juge! et celui-ci n'appelle pas la garde! Oh! mais nous sommes en pleine révolution! Et comment peuvent fonctionner les tribunaux dans un pays où le peuple a de pareils exemples sous les yeux! » Dans le moment où il se livrait à ses réflexions et où son attention était le plus captivée, il se sentit tiré doucement par le bras. C'était un des juges qui sortait du palais. « Eh bien, l'installation,

lui dit le président réveillé en sursaut, l'audience? — L'audience est levée. On l'a remise à demain, ne vous voyant pas venir. — Mais qu'a dit le tribunal? — Il a pensé qu'au moment de votre arrivée vous aviez bien des affaires... — Le tribunal a bien jugé, » repartit gravement M. Esmengard.

Il n'était pas le seul fonctionnaire sur lequel Polichinelle exerça cette espèce de fascination. M. François de Neufchâteau, qui dirigeait alors l'administration des contributions indirectes, comptait, parmi ses employés, un jeune homme qui lui était recommandé, et dont on obtenait difficilement l'exactitude au travail, surtout pour l'heure de l'arrivée. Le directeur général l'admonesta doucement. L'employé lui avoua qu'en sortant de chez lui pour se rendre au bureau, au lieu de suivre les rues, il prenait plus volontiers le boulevard, parce qu'il trouvait, chemin faisant, des escamoteurs, des marionnettes, et notamment un théâtre de Polichinelle, devant lequel il lui était impossible de ne pas s'arrêter, ce qui lui faisait oublier l'heure, et il ajouta naïvement : « Oh! monsieur le directeur général, ce Polichinelle est là tout près de votre hôtel. Si vous saviez comme il est amusant! — Je le sais parfaitement, lui répondit M. François de Neufchâteau, et ce qui me ferait douter de la véracité de votre excuse, c'est que je ne vous y ai jamais rencontré. »

Le goût pour les marionnettes compte d'illustres suffrages, parmi lesquels des esprits sérieux, comme Bayle et Addison.

JUILLET.

M. de Chateaubriand vient d'achever, non de vivre, mais de mourir. Depuis deux ans, renfermé dans sa muette impassibilité, à peine si les journées de Février, si celles toutes récentes de Juin, lui avaient arraché quelques mots. Il n'en laissera pas moins un grand vide autour de madame Récamier. Elle s'était attachée à lui comme à un devoir, — devoir souvent pénible! Il n'en facilitait pas l'accomplissement. Quel contraste avec l'excellent Ballanche, dévoué à cette aimable femme comme elle-même l'était à M. de Chateaubriand; car on peut dire qu'elle rendait à celui-ci tous les soins qu'elle recevait de celui-là. L'affection de Ballanche réfléchissait son âme : là tout était limpide et pur, et respirait l'innocence de l'enfant. On l'appelait le la Fontaine de la philosophie. Ses jours s'écoulaient invariablement à l'Abbaye-aux-Bois; s'associant aux occupations de sa douce amie comme à ses loisirs; si elle sortait, il se rappelait aussi qu'il avait affaire, et cette affaire était de la suivre et de ne la quitter jamais. Un de leurs habitués disait un soir à la Comédie-Française : « Madame Récamier est nécessairement dans la baignoire en face. Je ne la vois pas, mais je la reconnais à Ballanche. » Ce qui rendait l'expression plaisante, c'est qu'il était aussi laid qu'elle avait été belle. C'est l'an dernier, vers cette époque, que l'auteur d'*Antigone* et de l'*Homme sans nom* s'est endormi, comme il le disait lui-même, dans le sein d'une grande et solennelle

espérance ! A la douleur nouvelle de madame Récamier se mêle cette douleur anniversaire. Je me demande, et je ne saurais décider, qui elle regrette le plus. Il me semble que Ballanche et Chateaubriand représentaient auprès d'elle le mari et l'amant, — également platoniques tous les deux. Madame Récamier, la moins âgée des trois, est née le 4 décembre 1777.

Un journal (c'est par les journaux que j'ai appris la mort de M. de Chateaubriand, car je suis en ce moment à la campagne) affirme que l'illustre défunt a conservé jusqu'à ses derniers moments une merveilleuse lucidité. Un autre, rendant compte de l'enterrement, qui vient d'avoir lieu à Saint-Malo, nous entretient de l'*élégance* du corbillard et de l'*aspect grandiose* du cortége. Il ajoute « que tous les yeux se sont mouillés quand, *au moment de l'élévation*, la musique a fait entendre la rêveuse mélodie : « Combien j'ai douce souvenance... »

Certes, si l'illustre défunt avait été consulté de son vivant, il eût repoussé, avec ce sourire ironique que nous lui connaissions, la pensée païenne de substituer n'importe quelle *mélodie rêveuse* à l'*O salutaris hostia !* Mais aujourd'hui les programmes des pompes funèbres ne sont pas plus à l'abri du ridicule que les bulletins de la République. J'ai trouvé la phrase suivante dans le récit des obsèques de notre pauvre

archevêque : « Mgr Affre était exposé sur un lit dans le style de la Renaissance, et deux prêtres, placés à ses côtés, priaient avec des larmes dans la voix ! »

2 AOUT.

On parle beaucoup du rapport de la commission d'enquête. La dernière administration s'y trouve fort compromise. M. Ledru-Rollin s'enveloppe dans sa vertu. Chaque pierre qu'on lui jette, il l'ajoute à la fondation de l'arc de triomphe qu'il prétend s'ériger, et, au lieu de répondre aux accusations, il préfère, tout bonnement, comme Scipion, monter au Capitole. « Les réactionnaires ne m'attaquent que parce que j'ai sauvé la patrie. — Et de quoi nous avez-vous préservés ? lui dit-on; chacun voit où vous nous avez mis, mais on ne voit pas aussi clairement d'où vous nous avez tirés. — C'est possible, mais montons au Capitole ! — Vos circulaires, vos commissaires ? — Montons au Capitole ! » Si on insiste, il dit que c'est de l'inquisition, et, si on lui crie : « A la question ! » il répond qu'elle est abolie et accuserait volontiers de vouloir la rétablir. Quelqu'un, impatienté de ce nouveau genre d'apologie, lui disait : « En fait de bienfaits, ce que vous nous avez laissé de plus positif, c'est une armée de 117,000 ouvriers sans ouvrage, ayant les clubs pour tambours et pour trompettes les 171 journaux publiés depuis le 25 février, à commencer par l'*Impartial* et à finir par le *Sangui-*

naire. » A cela qu'a-t-il répliqué? Toujours le Capitole.

Dum Capitolium scandit cum tacita virgine.

Tacita virgine est là pour madame Sand.

AOUT.

De la fameuse enquête dont probablement personne ne parlera plus dans quelques jours, ne fût-ce que par la raison que tout le monde en parle aujourd'hui, tant le torrent qui nous emporte est rapide! de cette enquête, dis-je, ressort un fait constant : c'est que, depuis la révolution de Février, la lutte a été uniquement entre les deux républiques, l'honnête et la rouge; que les rois, les nobles, les prêtres, n'y étaient pour rien, et que la branche aînée, comme la branche cadette, s'est tenue à l'écart. Ainsi M. Dupont (de l'Eure), interrogé si les partis de la légitimité et de la dynastie déchue ont suscité des difficultés au gouvernement provisoire, répond : « Je dois à la vérité de déclarer que non. »

M. Marrast certifie « *que rien ne peut exprimer le mal fait par les clubs et par les petits journaux.* » Le préfet de police, M. Trouvé-Chauvel, un républicain de la veille, articule : « Que le but de l'insurrection de juin était le bouleversement de la société; que le massacre et l'incendie devaient en être les moyens,

et le pillage le résultat. » De plus, il est convaincu qu'aucune autre influence n'a contribué au mouvement anarchique, et que l'argent répandu ne provenait que des ateliers nationaux.

Après l'odieux vient le ridicule. Jules Favre, la *jatte de lait empoisonnée*, comme on l'a surnommé, reconnaît que les commissaires étaient nommés sans discernement, sans aucun choix, qu'on prenait les premiers venus. Mais qui les désignait? Ce même M. Jules Favre n'était-il pas alors secrétaire général du ministre de l'intérieur? Quelle singulière administration! — L'Empereur rédigeait lui-même les bulletins de la grande armée; M. Ledru-Rollin ne lit même pas les siens. Son secrétaire général ne les lit pas non plus, et son secrétaire particulier pas davantage. Ils s'accordent tous à dire maintenant qu'une femme était chargée d'exprimer la pensée du gouvernement, cette pensée qu'on tirait à 50,000 exemplaires, qu'on affichait à la porte de chaque mairie. Il est avéré que la dame en question avait envoyé trois projets de rédaction pour le seizième bulletin; trois pensées à choisir. On prit la pire. Personne ne veut avouer quel est cet ON; mais il faut bien reconnaître que jamais *on* n'a mieux justifié le dicton proverbial.

Il y avait, rue de Clichy (je crois qu'elle vient de se dissoudre), une association de plusieurs cen-

taines de garçons tailleurs, — association très-fraternelle, car on y professait que le célibataire maladroit et paresseux devait recevoir le même salaire que le père de famille laborieux et capable, et on disait à ce dernier : « Remarquez bien que vous n'êtes, comme les idiots et les manchots, qu'un sociétaire fraternel et égalitaire, un membre de la république démocratique et sociale. Or, donc, tant pis pour vous si vous n'avez pas le juste orgueil de comprendre que deux francs gagnés en suivant nos principes valent bien mieux pour élever votre famille que six francs gagnés chez un maître aux dépens de votre dignité de citoyen libre? »

Malgré ces belles utopies, ou peut-être à cause d'elles, le commerce est mort. Rien ne se vend, pas même le grain dans les marchés, quelque bas qu'en soit le prix, et les propriétaires, dont les revenus se perçoivent en nature, ont grand'peine à acquérir un peu d'argent avec beaucoup de blé.

9 AOUT.

Nous avons un mois d'août comme je n'en ai jamais vu : pluvieux, froid, brumeux. La canicule, cette année, est, à la lettre, un temps de chien, et on est obligé de faire du feu comme en hiver.

Le président de la Chambre, pour réchauffer les députés, leur donne des bals et fait sauter tous les jeudis la représentation nationale. Ces bals sont né-

cessairement fort gais, puisqu'on rit déjà rien qu'en lisant les billets où le député est prié d'amener sa famille. On voit quelle marge cela lui donne. Madame Marrast, à laquelle on en a fait l'observation, a répondu que « par la famille on voulait dire seulement la femme et les enfants. » Mais elle avait affaire à un chicaneur qui s'est refusé à admettre cette explication en arguant de la position spéciale de MM. les évêques et autres ecclésiastiques siégeant à la Chambre, avec lesquels le président n'a pas cru devoir adopter une formule différente. « Il faut pourtant bien, a-t-il ajouté, que vous leur laissiez la même latitude qu'aux invités lors des funérailles de M. de Marlborough :

Les uns avec leurs femmes,
Et les autres tous seuls.

Une expression de M. Marrast concourt encore à jeter des doutes sur ce qu'il entend précisément par la famille.

A la dernière réunion, voyant Jules de Mornay arriver seul : « Est-ce que nous ne posséderons pas ce soir vos bayadères? » lui a-t-il demandé avec cet air régence qu'on lui connaît.

On ne peut être trop clair dans ses invitations. Celles de M. Marrast me rappellent l'embarras où je vis une fois mon ami Sainte-A.... Il avait dit à un bon Allemand : « Venez donc dîner avec nous, sans façon, *en famille*, n'importe quel jour. » L'Allemand lui amena le surlendemain, à l'heure du dîner, sa fa-

mille, à lui, qui se composait de quatorze personnes !

On ajouterait un chapitre curieux à l'histoire de la société polie si l'on entreprenait de raconter les étranges altérations qu'ont subies de nos jours les usages anciennement reçus et ce que nos pères appelaient le *savoir-vivre*.

Quand l'austère Sully se récriait sur le contraste qu'offraient avec les hommes de son temps les *bouffons* et les *baladins* de la cour de Louis XIII, il aurait pu pourtant deviner, parmi cette jeunesse du règne nouveau, des Montausier, des Molé, des Arnaud. Mais aujourd'hui on ne peut comparer l'introduction dans nos mœurs du *savoir-vivre* républicain qu'avec l'invasion des Barbares dans l'empire romain. Nous nous souvenons d'avoir encore vu la haute diplomatie en bas de soie telle qu'elle est représentée dans la gravure du congrès de Vienne.

Qu'aurait-t-on dit alors d'un ministre des affaires étrangères qui, se trouvant dans la voiture d'un ambassadeur, aurait tiré de sa poche une allumette et l'aurait frottée sur la semelle de sa botte pour allumer son cigare?

Le fait de l'allumette, de la semelle et du cigare est pourtant positif, et je viens d'entendre le récit non moins curieux d'un dîner que ce même ministre a donné l'autre jour à notre nouvel envoyé de France

en Russie et à celui de Russie en France pour leur faire faire connaissance. — Ce dernier, invité pour six heures, est arrivé exactement et a trouvé les antichambres vides et seulement un domestique en veste, une serviette sous le bras, qui lui a dit qu'il pouvait entrer. Et, comme il connaissait les êtres, il a gagné, sans être annoncé, le salon, où deux convives attendaient.

Une dame est survenue (on a pu supposer que c'était madame Bastide), puis ses enfants, avec lesquels elle a causé de détails de ménage. Elle a dit seulement à ces messieurs que le ministre n'était pas rentré. Cependant le serviteur à la serviette est venu dire que le dîner était prêt, et en même temps M. Bastide est sorti d'un cabinet, en redingote, sans s'excuser ni de son costume ni de son retard, et en oubliant complétement de présenter l'une à l'autre les deux personnes pour lesquelles le dîner était censé donné. Madame Bastide, s'étant alors levée, s'est mise à marcher auprès de M. le ministre de Russie, qui lui offrait inutilement son bras; elle paraissait ignorante de cet usage. Après avoir mangé un dîner plus que modeste et bu du vin plus que médiocre, on a quitté la table, madame Bastide trottant toujours à côté de son voisin, qui arrondissait vainement son coude sans parvenir à se faire comprendre. Un fils de la maison a fait la ronde en offrant des cigares, et bientôt le salon s'est trouvé rempli d'une fumée à travers laquelle le ministre s'est éclipsé. Madame Bastide s'est aussi perdue dans le nuage, et

ses enfants ayant disparu à la suite, les convives, restés seuls, ont compris qu'ils n'avaient plus pareillement qu'à s'en aller. — Voilà comment se passe en 1848, à Paris, dans l'ancienne capitale de l'élégance et des belles manières, un dîner de ministre après une révolution dont les banquets ont pourtant été le prétexte. Si c'est pour nous valoir ceux-ci! — L'étonnement qu'en témoignait devant nous un gourmand du vieux temps m'a paru aussi divertissant que l'histoire elle-même. « Si ce gouvernement-ci se consolide avec de pareils dîners, disait-il, c'en est fait de la cuisine française, qui nous plaçait si haut en Europe, et dont nos ambassadeurs se faisaient un point d'honneur de maintenir la suprématie. En ce temps-là, le maître d'hôtel était le grand personnage d'une ambassade, et celui du cardinal de Bernis est resté placé à sa droite dans la mémoire des vieux Romains. Voulez-vous connaître un trait qui donne la mesure de cet homme et des ressources de son esprit inventif quand il s'agissait des intérêts et de la gloire de son maître? On comptait à l'ambassade de France, pour un grand dîner d'apparat, sur un immense poisson. Il en arrive deux. Le prix en était si élevé, que le maître d'hôtel croit devoir rendre compte au cardinal de cet incident. « Qu'y faire? répond celui-ci. Il faudra que les poissonniers reprennent le moins beau. — Monseigneur, ils le sont également. Jamais à Rome, depuis Lucullus, on n'a vu de pareils monstres. Mais j'ai mon plan : permettez-moi de garder ces deux poissons et de saisir cette

occasion de faire à la table de Votre Éminence un honneur infini. »

Le cardinal lui donna carte blanche. Au premier service, on apporte un des gigantesques poissons. Les convives, le voyant déboucher triomphalement à travers les deux battants de la porte, lui prodiguaient à l'envi les témoignages de leur admiration, quand les deux valets, accouplés pour supporter l'énorme poids (*horresco referens!*), le laissent tout à coup échapper de leurs mains. On peut se figurer les exclamations, les lamentations. — Le maître d'hôtel paraît le moins ému. Il va voir, dit-il, si cette perte peut se réparer; et, au moment où chacun se récriait encore, où l'on entendait les connaisseurs affirmer en soupirant que jamais on ne retrouverait une pièce pareille, on vit apparaître, à la stupéfaction générale, le second poisson, l'*alter ego*, tandis qu'on emportait les débris du premier. L'effet fut immense. Le Vatican en retentit. Le sacré-collége partagea le triomphe d'un de ses membres, et les ambassadeurs applaudirent et furent humiliés.

« Voilà, ajouta le gastronome émérite qui nous faisait ce récit, comment on savait alors illustrer sa mission, représenter son souverain. » Mais, pour obtenir de pareils effets, il ne fallait pas servir à la russe en ne mettant sur la table qu'un vain dessert, ou ne faire qu'un seul service où l'on montre tout à la fois, sans rien réserver et sans ménager aucune surprise. Au temps dont nous parlons, tout était réglé; l'office, la cuisine, avaient leurs attributions

distinctes. Chaque plat connaissait et gardait son rang. Un maître d'hôtel qui se respectait n'aurait pas souffert qu'un entremets se rencontrât avec une entrée; qu'un relevé fût coudoyé par une compote; le niveau égalitaire n'avait point passé sur les tables. »

Puis il ajouta en soupirant : « Ne me parlez pas d'un temps comme celui-ci où l'on ne sait point reconnaître les services... » Un de nous observa que les républiques avaient toujours été ingrates; mais ce n'était pas ainsi qu'il l'entendait : « Premier service, reprit-il, deuxième service, le rôti, les entremets, puis le dessert. Je ne sors pas de là, et, je ne crains pas de le déclarer, des sucreries, des fruits qui viennent s'étaler et se pavaner sur une table avant le potage sont des révolutionnaires ! »

M. Proudhon se plaint qu'on lui vole ses bons mots, qu'il retrouve sans cesse dans le domaine public des bribes de ses discours et de ses écrits. On répond à cela qu'on ne fait que lui prendre ce qu'il avait pris aux autres. M. Proudhon emprunte volontiers aux anciens : il sait qu'en fait d'aberration et de corruption, rien de nouveau sous le soleil, et que tout ce qu'on invente en ce genre ne l'est pas plus que les sept péchés capitaux, qui datent de fort loin. Voici pourtant qui peut paraître neuf; j'extrais littéralement :

« Pour découvrir la vraie religion, il faut recom-
« mencer notre exégèse, montrer philosophiquement
« à l'aide de nouvelles données sociales le surnatu-
« ralisme dans la nature, le ciel dans la société, Dieu
« dans l'homme. C'est quand la civilisation nous appa-
« raîtra comme une perpétuelle apocalypse et l'histoire
« comme un miracle sans fin, quand par la réforme
« de la société le christianisme aura été élevé à sa
« seconde puissauce, que nous connaîtrons la reli-
« gion. Alors aussi nos calomniateurs attachés à leurs
« mythes sauront quel est notre Dieu. »

M. Proudhon, pour le moment, ne s'explique pas davantage sur la divinité qu'il s'est faite, mais un mot qui lui est échappé contient à cet égard une singulière révélation. « Il est heureux, dit-il, qu'il n'y « ait pas de Dieu, car, s'il y en avait un, ce serait le « Diable. » Ce beau raisonnement rappelle celui de cette dame à propos des épinards : « Je suis bien heureuse de ne pas les aimer, car, si je les aimais, j'en mangerais, et c'est détestable. » Voilà où M. Proudhon en serait vis-à-vis du Diable, s'il se mettait à aimer Dieu. Ailleurs, il traite la Providence d'incapable et il invite l'homme à prendre sa place sur le char du destin. C'est le cas de crier : gare! Que dire à tout cela? répondre avec Salomon : « L'homme prudent cache sa science : le cœur de l'insensé se hâte de produire sa folie. »

La politique de M. Proudhon vaut sa théologie; on peut en juger par le passage suivant : « La République « dira à l'Autrichien : Je veux que tu sortes de l'Ita-

« lie, et l'Autrichien en sortira. Elle dira au Scythe : « Je veux que tu laisses ma Pologne chérie, et le « Scythe reprendra la route du désert. » N'est-ce pas charmant de n'avoir ainsi qu'à ordonner ? Il y a des gens qui s'imaginent que parce qu'une puissance compte un million de soldats, et parce qu'elle a fait rétrograder le plus grand capitaine des temps modernes, il faudra compter avec elle. Mais laissez donc ! on vous souffle dessus, et voilà les Russes devenus des capucins de cartes.

Nous avons vu M. Proudhon théologien et homme d'État, nous allons le voir financier : il indique une mesure qui, pour les possesseurs de terres, allégerait de trois milliards le fardeau de la propriété. M. Proudhon ne va que par milliards et ne s'amuse pas à liarder avec des millions : la moitié de ces trois milliards irait aux fermiers et aux locataires, et leur irait très-bien. L'autre viendrait combler le vide des coffres de l'État.

« Je parviendrai ainsi, dit-il, à les remplir comme « on remplit un vase, en pressurant une éponge. » (Textuel.) Il finit par déclarer qu'il ne se constitue pas encore en ce moment l'adversaire de la propriété, et que, lorsqu'il sera prêt à l'attaquer, il en avertira. Je crois qu'elle peut se tenir pour avertie; mais je demande à M. Proudhon pourquoi la consommation s'accroîtrait, ainsi qu'il le suppose, par l'abandon aux fermiers du droit du propriétaire? Il me semble que l'argent ne ferait que changer de poche, ce qui arrive ordinairement quand on est volé, et, en vérité,

ceci y ressemblerait beaucoup. Et pourquoi ne pas nommer tout bonnement le capitaine Rolando ministre des finances? Il saurait prendre les arrêtés nécessaires pour faire sortir l'argent des mains des détenteurs. A quels terribles sophistes sommes-nous donc en proie, mon Dieu! et notez que M. Proudhon est certainement un des hommes les plus capables de la Montagne. Certes, si cette montagne était exploitée comme une carrière, on aurait bien de la peine à y trouver de quoi bâtir, et c'est le cas de dire avec le prophète Jérémie : « O montagne de contagion qui « voudrais corrompre toute la terre, j'étendrai ma « main sur toi, dit le Seigneur, on ne tirera point de « toi de pierres ni pour la fondation ni pour l'angle « de l'édifice. »

Inhabiles à édifier, heureusement, les démolisseurs ne s'entendent pas mieux sur les moyens de renverser. Ainsi, les journaux les plus religieux et les plus monarchiques ne diffèrent pas plus avec M. Proudhon que M. Considérant, le rédacteur de la *Démocratie pacifique*, qui serait mieux nommée la *Démocratie colérique*. On lit dans un de ses derniers numéros : « Vous « avez tout brûlé, tout abîmé, monsieur Proudhon, « pour vous faire un nom... Mais, si votre nom histo- « rique et extérieur est Érostrate, votre nom intime « est bien plus sinistre encore; vous vous appelez « destruction. » Dirions-nous autrement? En revanche, voici comment le *Peuple* riposte à la *Démocratie* : « Il faut avoir eu l'esprit hébété pendant vingt « ans par les vapeurs méphitiques du phalanstère

« pour se conduire d'une façon aussi niaise que l'a « fait en cette circonstance M. Considérant. Ce qui « parle, ce qui écrit, qui jargonne, qui déblatère sous « le nom de Victor Considérant, n'est plus qu'une « ombre, l'âme d'un trépassé qui revient parmi les « vivants demander des prières. Va, pauvre ami, je « vais réciter pour toi le *De Profundis*, et je donnerai « trois sols pour te faire dire une messe. » N'est-ce pas curieux et consolant de penser que ce sont nos plus dangereux ennemis qui s'adressent de pareilles aménités? Le prodigieux amour-propre de ces étranges novateurs se révèle dans leurs moindres paroles. On s'imagine à tort que l'orgueil n'a qu'une forme. C'est bien un autre Protée. Jamais on ne l'a exprimé plus naïvement que M. Proudhon sous la forme dubitative. « Pensez-vous, lui disait quelqu'un impa- « tienté de ses blasphèmes, que cela fasse grand'chose « à Dieu que vous ne croyiez pas en lui? — Je ne sais « pas, » a-t-il répondu très-sérieusement.

A défaut des moyens proposés par M. Proudhon, le Gouvernement ne sait de quel impôt s'aviser pour *pressurer l'éponge*. On songe aux chevaux, aux chiens, aux chats. J'entendais rappeler ce soir que dans les premières années du dernier siècle on avait essayé d'imposer les baptêmes et les mariages, et qu'il résulta même de grands inconvénients des fraudes auxquelles on eut recours pour frustrer le fisc. Je ne serais pas surpris que la belle dame à laquelle l'entreprise des bulletins de la république était naguère confiée fût d'avis d'appliquer l'impôt progressif au mariage.

Lors de la conversion des rentes, on prétendait que M. de Villèle disait aux rentiers, en style biblique : « Convertissez-vous et jeûnez. » Le ministre des finances actuel emploie aussi l'ironie. Dans la discussion qui a eu lieu avant-hier à la Chambre, il se vantait d'avoir versé sur ses adversaires le ridicule à pleines mains. « Je soupçonne, lui dit un réaction-« naire, que c'est la valeur dont vous êtes le mieux « pourvu en ce moment. »

Depuis une vingtaine d'années que les dépenses de l'État vont toujours croissant, j'entends souvent parler de la régularité admirable de la comptabilité et de la clarté qui y règne. Je crains que cette clarté ne serve surtout à prouver clairement que nous sommes ruinés. C'est comme mon ami Sainte-A...., qui annote exactement sur un registre les lettres qu'il reçoit et auxquelles il ne répond pas, ce qui lui donne un moyen certain à la fin de chaque mois de constater l'arriéré de sa correspondance ; il appelle cela y mettre de l'ordre. « Je ne perds pas de vue « vos affaires, » me disait mon ancien préfet, M. Harmand, qui gardait constamment mes lettres sur son bureau sans y donner suite.

A la séance du 15, M. Dufaure a remarqué judicieusement que, si le droit au travail était reconnu, il créerait à l'ouvrier une action contre la société. Au lieu de ces vaines utopies, outres gonflées de vent qui renferment des tempêtes, pourquoi ne pas s'en tenir tout bonnement à la morale chrétienne, qui sait des paroles pour chacun, parle résignation aux pauvres,

charité aux riches. Mais ici une voix s'écrie (c'est un député qui la fait entendre en pleine assemblée) : « Point de charité, » et cette voix semble sortie de l'enfer comme une déclaration de guerre à l'humanité. Dieu nous garde de ces désolantes doctrines qui font le vide autour d'elles ! Celle qui tend à rejeter l'aumône chrétienne est l'œuvre du démon de l'orgueil. Les docteurs socialistes arguent des textes sacrés pris isolément et interprétés à leur manière pour faire de la théologie de grands chemins et prouver l'expropriation forcée de tous ceux qui possèdent, comme si entre la parole de Dieu : Vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et le pauvre disant d'autorité au riche : Votre bien m'appartient, il n'y avait pas la même distance du deuxième commandement : Aimez le prochain comme vous-même, à cette injonction du voleur : La bourse ou la vie. Car ce qui est saint dans la bouche du prêtre parlant pour le pauvre change de caractère s'il est proféré par le pauvre lui-même, qui, repoussant la charité, croit s'avilir s'il tend la main pour *recevoir* et s'imagine être dans son droit s'il la tend pour *prendre*. En fait d'utopie démocratique et sociale, en voici une curieuse d'un Allemand, en ce moment député influent à la diète de Francfort. Ce digne rêveur voit dans un avenir prochain les hommes si libres et si heureux, qu'ils n'auront plus besoin d'être consolés par les promesses d'une autre vie.

Le suffrage universel est une belle théorie. Je le respecte, et cependant il faut avouer que dans la pra-

tique il doit bien faire rire un peu les gens auxquels on reconnaît le droit de nommer député M. Raspail et de se faire représenter par un homme qui est en ce moment sous les verrous à Vincennes pour avoir violé la représentation nationale. On me répond que c'est légal. Alors va pour la légalité; j'ajoute tout bas : et pour l'absurdité. Je ne crois pas qu'on puisse faire à la fois une plus grosse injure à la Chambre et au bon sens.

Le malencontreux ministre des finances disait dernièrement à la tribune : « Je ne veux point insulter « l'Assemblée, ce qui serait, permettez-le moi, une « bêtise. » Bêtise ou autre chose, voilà 66,963 électeurs qui ne s'en gênent pas. A cette élection-ci, de même qu'à la dernière, comme il s'agit moins de faire de bons choix que d'éviter les pires, je prends plus en considération mes dégoûts que mes goûts, et je vote en conséquence. Si tous les honnêtes gens ne s'accordent pas pour faire ainsi, nous aurons les trois candidats socialistes : MM. Cabet, Raspail et Thoré, dont je vois les noms, surmontés du triangle égalitaire, glorifiés, placardés et offerts en appât aux passants jusque dans des guérites immondes qui bordent le boulevard. Une des meilleures réclames électorales, c'est celle mise en œuvre par l'aéronaute dont les ascensions ont lieu tous les dimanches à l'Hippodrome. Du haut de son ballon il a fait tomber à pleines mains, sur Paris et la banlieue, une pluie de bulletins portant le nom de M. Delessert.

On a des nouvelles des départements. Aux élec-

tions municipales, un cordonnier l'a emporté sur le maréchal Soult. Les mauvais plaisants disaient qu'en fait de cuirs le digne maréchal avait trouvé là à qui parler.

M. Ducoux, pour le moment préfet de police, donne au public des comptes rendus par voie d'affiches. Il résulte du dernier que les vols, à Paris, se réduisent à huit par jour. Voltaire parle d'un pays misérable où pourtant il y avait une bande de voleurs. Il ajoute : « Ce sont des voleurs qui font pénitence. » C'est le cas d'en dire autant des dix mille voleurs que les statistiques nous présentent comme fonctionnant d'ordinaire dans la capitale. Je doute, fussent-ils communistes, que le produit des huit vols, répartis entre eux, puisse les faire subsister *honorablement*.

Je donnerais volontiers ma voix au général Cavaignac pour la présidence, s'il n'était pas le fils de son père, le frère de son frère et l'ami de ses amis. Entre lui et un Bonaparte le plus grand nombre votera certainement pour ce dernier nom. Décidément Royer-Collard se trompait : c'est l'aristocratie qui coule à pleins bords; on nomme un *nom* et, chose curieuse, c'est un républicain qui a le plus contribué à le populariser. N'est-ce pas Béranger et ses chansons qui ont introduit dans chaque chaumière de la France le portrait plus ou moins authentique de Napoléon? Quelques-uns s'imaginent qu'il vit toujours; ils le veulent pour président et Poniatowski pour vice-président. M. de L... appelle cela du fétichisme pos-

thume, mais il n'y changera rien. On nommera un nom, parce que ce nom rappelle l'idée de la force et que le repos par l'autorité est aujourd'hui le premier besoin de tous. Les uns, pour l'achalander, exhument les souvenirs de l'Empire; les autres ceux de la République; mais, reliques pour reliques, la majorité (et on ne tardera pas à le reconnaître) aime mieux le petit chapeau, la redingote grise, l'aigle surtout, que les guenilles civiques du Gouvernement provisoire, voire même que le coq gaulois. Les passants de la rue se disent : « Sous l'Empire, tout le monde était content, on n'entendait aucune plainte, il faut *ravoir Napoléon!* » Ce que c'est pourtant que l'empire d'un nom ! Ajoutons : et le nom de l'Empire !

J'entends demander ce que deviendront nos fiers républicains du Gouvernement provisoire si nous avons l'Empire? Eh ! mon Dieu, ils deviendront des ducs et des comtes, comme leurs devanciers. Un républicain de la veille m'a affirmé que cela était impossible, que cela ne se verrait jamais. Je lui ai répondu : je respecte votre expérience, mais soyez bien sûr que, tout impossible que cela soit, cela se fera. Nous aurons le duc Rollin et même le baron Flocon. Jadis j'ai appelé au Sénat et au conseil d'État monsieur le comte des Cassius et des Brutus qui valaient bien ceux-ci, d'anciens nourrissons chéris de la République, qui, comme tous les enfants quand ils deviennent grands, avaient fini par battre leur nourrice.

Voici quelques passages d'un discours prononcé ces jours derniers au banquet démocratique d'Autun :

« Une république comme celle que nous avons « n'est qu'une monarchie déguisée qu'il faut com- « battre à outrance. Eh quoi! on nous ferait un crime « de la propagation de nos idées, quand la sacristie « et les jésuites ont quarante mille chaires pour l'obs- « curantisme, quand, en outre, ils ont des myriades « d'hommes et de femmes dans des communautés « religieuses pour prêcher et entretenir la foi, et il « ne nous sera pas permis à nous, révolutionnaires, « de fonder et de prêcher la foi démocratique par « la propagande et l'association! En vérité, les roya- « listes nous prennent pour des niais. »

Sans sortir de Paris, nous avons des réunions où l'on boit à la santé de Marat et de Robespierre. Ce ne sont point de ces toasts où, comme disait M. Karr, on choque des verres pleins contre des mots vides; ici, chaque mot porte et a quelque affreuse signification.

Quoi qu'on en dise, la France, en ce moment, n'est pas républicaine. Croira-t-on pour cela qu'elle est monarchique? on serait aussi loin de compte. Notre aimable pays, notre belle France, comme nous nous plaisons à l'appeler, est tout bonnement révolutionnaire, et il faut rendre cette justice aux divers gouvernements qui s'y sont succédé, qu'ils n'ont pas manqué une occasion de nous entretenir dans cette heureuse disposition en excitant l'amour-propre d'un peuple qui en crève, et en caressant ses penchants à l'agitation, aux changements et à l'excès en tout genre. Jadis il y avait des institutions qui portaient au repos

et à l'abnégation, comme les ordres religieux. Dans toutes les carrières, l'avancement était lent et gradué. Aujourd'hui, tout avocat bavard s'indigne à trente ans de ne pas être déjà ministre. Nous avons trouvé superbe cette phrase (je crains qu'elle ne soit de Louis XVIII) : « Tout soldat porte dans sa giberne « son bâton de maréchal. » S'il avait dit ses épaulettes d'officier, cela eût été raisonnable et dans de justes bornes, mais un horizon restreint ne suffit pas à nos convoitises : il nous faut de la place et surtout des places, et l'on prend celles des autres. Dans cette émulation déréglée, cette soif de se hausser dont les amours-propres sont altérés, qu'y a-t-il au fond? prétentions folles, cupidité, vanité! Enfin, dans l'éducation telle qu'on la comprend depuis trop longtemps : révolution et toujours révolution. L'émulation qui porte un savetier à devenir cordonnier, rien de mieux; mais que ferez-vous de l'émulation du cordonnier s'il veut être secrétaire d'État?

Pour me distraire de ces préoccupations, je suis entré au théâtre du Palais-Royal. On y a mis sur la scène un repas de chiffonnier; on y trempe la soupe dont l'odeur de beurre fort empeste la salle. Pendant que nous nous bouchions le nez à l'orchestre, le régisseur, chargé de la mise en scène, en recevait les compliments dans la coulisse. La couleur locale, passe encore! mais l'odeur locale est décidément de trop.

Le Paris d'aujourd'hui ressemble si peu au Paris de ma jeunesse, que tout est pour moi sujet de sur-

prise quand je me rappelle et que je compare. Je l'ai vu sale, désert, sans trottoirs, presque sans lanternes; aujourd'hui rien que celles des voitures jettent en passant plus de clarté que les réverbères d'alors. Dès l'entrée de la nuit, on jouait au Colin-Maillard dans les rues, et les voleurs n'avaient garde de crier : « Casse-cou. » Quelques fiacres épars circulaient lentement sans troubler la sécurité du piéton. Leurs conducteurs, automédons en sabots, dirigeant ainsi des chars antiques et très-antiques, se tenaient derrière leur siége, appuyés contre la glace de devant et menaient debout. N'allait pas alors en fiacre qui voulait. Quelquefois nous nous réunissions six pour en prendre un. Des voitures de maître, personne n'en avait; on ne savait plus ce que c'était depuis 1793.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau.

J'éprouvai presque le même étonnement quand je vis un cabriolet que M. d'Aubusson se fit faire pour l'hiver de 1799. Peu à peu le goût de ses aises et de la dépense gagna la jeunesse. J'achetai un parapluie !

Chaque jour, nous perdions de l'austérité républicaine. La paix d'Amiens acheva de nous corrompre quand les Anglais vinrent en foule nous apporter leurs modes et leurs guinées; nous nous arrangeâmes très-bien des fêtes que donnèrent ces prodigues insulaires. Enfin l'hôtel de Luynes nous fit connaître

un monde nouveau en réunissant tous les débris de l'ancienne société.

Quand les grandes fortunes aristocratiques se trouvaient par le fait de la Révolution anéanties ou du moins fort réduites, une seule avait conservé sa splendeur ancienne, et on peut dire qu'il n'existait dans le faubourg Saint-Germain qu'un seul hôtel, l'hôtel de Luynes. Le reste n'était plus que des maisons. Tout concourait à en faire un centre pour la bonne compagnie, et le logis se trouvait déjà grandement et noblement garni rien qu'avec ses hôtes. Quatre ménages l'occupaient : le duc et la duchesse de Luynes, le duc et la duchesse de Chevreuse, le duc et la duchesse Mathieu de Montmorency, le duc et la duchesse de Laval. Le train de la maison, alors unique à Paris, était tel, que depuis j'en ai bien peu vu qui en approchât en France et à l'étranger. Deux fois par an, à la Saint-Pierre et à la Saint-Charles, on arrivait à Dampierre par carrossées. On y restait plusieurs jours, et nous étions habituellement plus de soixante à table. Tout le monde se livrait aux divertissements que comportait chaque saison : promenades, chasses à courre, comédies de société, et surtout et en tout temps le jeu, et quel jeu ! On faisait encore dans l'automne un voyage du même genre et aussi nombreux à Éclimont, terre de la duchesse de Luynes; puis, l'hiver et le printemps, c'était à Paris des bals, des soirées et des dîners continuels. Quand je pense aux fêtes de l'hôtel de Luynes, le souvenir m'en arrive avec tout le cortége joyeux qui

accompagne les souvenirs de la première jeunesse. Mes plus amusantes années s'y sont écoulées. Je m'étais particulièrement voué à la petite cour de madame de Chevreuse, dont le nom, les grâces, le caractère, me rappelaient la Fronde, et que son originalité piquante et parfois sa folle gaieté me rendaient très-sympathique.

Ces beaux jours passèrent comme tous les beaux jours. L'autorité croissante de Napoléon s'en émut. En ce temps l'opposition, c'était le faubourg Saint-Germain, et le faubourg Saint-Germain, c'était l'hôtel de Luynes. Toutefois, nonobstant cette opposition, M. de Luynes était sénateur; on fit sa belle-fille dame du palais. Ainsi on peut dire qu'on s'y prit d'abord par les procédés. Mais quel procédé pour madame de Chevreuse avec les sentiments qu'on lui connaissait! On exigea qu'elle invitât des personnes de la société du château qui n'étaient pas de la sienne. Je me rappelle notre surprise, presque notre consternation, quand nous vîmes poindre dans le salon (alors on ne disait point : les salons; on laissait cette locution aux restaurateurs) ces recrues impériales auxquelles nous fîmes assez mauvaise mine. Paris, à cette époque, était pour l'Empereur la capitale la plus difficile à conquérir et qui lui opposait le plus de résistance. La bonne compagnie (ce qu'on appelait de ce nom exclusif) était aussi réservée et restreinte dans ses admissions qu'elle l'est devenue peu aujourd'hui, non pas qu'elle fût plus exigeante sous le rapport de la naissance. Il y a des gens qui se

la figurent comme les chapitres où l'on n'était point reçu sans preuves : c'est se faire une grande illusion; mais il est vrai qu'alors le raout, exportation de l'Angleterre, n'ayant point encore passé la Manche (et sous ce rapport j'avoue que je regrette le blocus continental), on se conformait à l'usage ancien et français de ne pas réunir dans un appartement plus de monde qu'il n'en pouvait contenir.

Aujourd'hui, comme cet académicien qui demandait que dans les discussions il ne fût pas permis de prendre la parole plus de quatre à la fois, j'émettrais volontiers le vœu que dans les soirées on ne dépassât pas la proportion de quatre invitations par chaise. Mais j'ai traité dans mon premier volume le chapitre des raouts. J'y renvoie le lecteur. Il a pensé me brouiller avec de belles Anglaises.

L'institution des chambellans divisa en deux camps le faubourg Saint-Germain. Le secret avait été assez bien gardé, même dans l'intérieur des familles, et la surprise fut grande quand la liste parut. La scène que fit M. de Th... égaya les frondeurs. Il arriva chez son frère en tenant à la main le journal qui annonçait sa nomination. Il faut savoir, pour l'intelligence de l'anecdote, qu'un individu de naissance irrégulière s'obstinait à porter le nom de ces messieurs malgré leurs efforts pour le lui faire quitter, ce qui déjà avait donné lieu à des quiproquo désagréables. « Eh bien, cria M. de Th... en entrant, et dans une colère qui augmentait encore son bégayement naturel, voilà un nouveau tour du bâtard; il se fait nom-

mer chambellan. Maudit bâtard! on va croire que c'est vous. » Et en effet c'était lui.

Beaucoup demandaient de ces places de cour qui n'en eurent pas, et plusieurs n'en demandaient pas qui en eurent. On pourrait citer des exemples dont madame de Chevreuse fut le plus remarquable. Elle ne chercha pas à déguiser son dégoût et son affliction, et dès lors la suite fut facile à prévoir. La résistance devait amener l'exil, l'exil amena la mort; car il est vrai de dire qu'elle en mourut. L'Empereur fut sans pitié pour elle comme pour madame de Staël. Ses amis ne l'abandonnèrent pas. On fut à Tours comme jadis à Chanteloup, mais avec moins d'ostentation. On y faisait plus de façons qu'avec Louis XV. La plus grande consolation manqua à madame de Chevreuse; il ne lui fut pas donné d'assister à la révolution de 1814 qu'elle avait appelée de tous ses vœux, et qui l'aurait rendue si heureuse.

Mais revenons à ses beaux jours et à ceux de l'hôtel de Luynes. Parmi les personnes qui y brillaient le plus et donnaient le ton, les uns étaient portés par leur nom ou leur ancienne position, d'autres l'étaient par la mode quelquefois fantasque, mais jamais complétement aveugle. « Le grand jeu en avait soulevé d'autres. » (Expression d'une grande justesse que je n'ai pas la prétention d'avoir trouvée avant la Bruyère.)

Le prince de Talleyrand, qui n'aurait pas eu besoin de ce levier-là, s'asseyait à la table de creps ou de pharaon à côté de la duchesse de Luynes, et il fal-

lait voir la profonde indifférence avec laquelle le plus blasé des hommes d'État poussait de l'or devant lui à chaque renouvellement de ponte. Cette impassibilité ne pouvait être comparée qu'à celle avec laquelle il ramenait à l'aide du rateau son enjeu doublé par le gain. On ne lisait rien sur ce visage pâle, quelquefois éclairé par un sourire charmant. Le sourire sied aux figures sérieuses : c'est le rayon de soleil traversant un ciel obscur. Madame de Luynes, toute à son affaire, n'admettait pas les distractions quand elle jouait. On était mal reçu alors à venir lui parler, même la saluer, et, comme elle ne quittait guère la partie, il en résultait qu'elle n'apercevait que les personnes qui entouraient la table.

Madame de Balbi, qui m'avait présenté, et qui, dans les premiers jours, avait les yeux sur moi pour que je ne fisse point d'école, me voyant près du fauteuil de la duchesse de Luynes dans le moment où la partie était chaudement engagée, me dit à l'oreille de ne point rester là, mais pas si bas que madame de Luynes ne pût l'entendre. Elle tenait en ce moment le cornet, et de l'autre main elle me retint sans dire mot. Je restai fort embarrassé et regardai madame de Balbi, qui, experte dans les mœurs des joueurs, sourit et mit le doigt sur sa bouche pour m'indiquer le silence et l'immobilité. Cependant madame de Luynes continuait, en termes de jeu, à tenir la main, et en même temps ne lâchait pas la mienne. Elle passa ainsi cinq fois et ne me laissa la liberté que lorsque sa veine fut épuisée et que la chance eut

tourné. Alors, se penchant vers madame de Balbi, elle lui dit : « Comtesse, je l'ai retenu parce qu'il me portait bonheur. Maintenant il peut aller chanter avec ma charmante. » Madame de Chevreuse était au piano dans la pièce à côté, où le duc de Luynes s'établissait quelquefois pour faire de petits dessins à l'encre de Chine qui ne manquaient point de facilité. Il m'arrêtait quelquefois pour me donner des conseils sur la manière de réussir dans le monde et de faire des lavis. Quand ces conseils se prolongeaient, je dois dire que je les écoutais plongé dans de sérieuses réflexions qui finissaient par ressembler au sommeil.

J'ai dit que, par suite de la préoccupation de madame de Luynes, il lui arrivait souvent de recevoir des gens sans les voir. Un soir, s'étant rencontrée avec le chevalier de Bausset, et ayant remarqué qu'il jouait bien le whist : « Monsieur, lui dit-elle, je serais fort aise que vous veniez les mardis chez moi. — Madame, lui répondit-il en faisant une profonde révérence, j'aurai certainement l'honneur de continuer à y aller comme par le passé. »

Je me suis souvent applaudi depuis de m'être préservé de la frénésie du jeu durant ces longues soirées de l'hôtel de Luynes. Il est vrai que je n'avais rien à perdre; mais c'est précisément alors que l'on joue. Que de fortunes déjà entamées par la Révolution j'ai vu achever de s'y déranger, et s'y ruiner follement des gens de grandes maisons qui n'auraient pas été déplacés aux petites!

Parmi tous ces joueurs, apparaissait M. de Montrond, pour lequel l'expression que j'ai déjà citée de la Bruyère semble avoir été faite. Il était beau de calme et de sang-froid au milieu des alternatives de la fortune, des péripéties du jeu : tantôt les mains pleines, et certes ce n'était pas comme les innocents, tantôt à sec et toujours également insouciant et railleur, que la fortune lui fût mère ou marâtre.

J'ai raconté plusieurs traits piquants de lui. Quelques-uns de ses mots semblent empruntés à la Rochefoucauld. On en a attribué au prince de Talleyrand qui originairement lui appartenaient :

« La parole a été donnée à l'homme pour l'aider à cacher sa pensée.

« Défiez-vous des premiers mouvements, parce qu'ils sont bons.

« S'il vous arrive quelque chose d'heureux, ne manquez pas d'aller le dire à vos amis, afin de leur faire de la peine. »

A ces traits qui partaient de son esprit plutôt que de son cœur, je préfère l'anecdote suivante : « Un bâtiment sur lequel il s'était embarqué comme passager fut capturé par un capitaine anglais qui s'imagina avoir pris le général Mouton, le comte de Lobau. Montrond, à qui cette méprise promettait plus d'égards, n'eut garde de la faire cesser jusqu'au jour où elle fut divulguée par un tiers qui se trouvait à bord et qui l'avait connu en France. « Mais pourquoi, lui disait le capitaine de mauvaise humeur, m'avez-

vous trompé? — Moi, du tout, lui répondait Montrond avec son sang-froid ordinaire. Je vous ai seulement laissé vous tromper. Vous avez cru que j'étais le général Mouton; vous me l'avez dit. Je vous voyais sur votre frégate de cinquante canons, et moi je n'avais qu'un petit pistolet de poche long comme cela; il ne m'appartenait pas de vous contredire. » Ce marin mal élevé, pendant le temps que Montrond fut à son bord, ne laissait pas échapper une occasion de le molester. Un jour, à table, un officier se mit à porter un toast aux Français, et, comme le prisonnier se levait pour saluer, le capitaine s'écria brutalement : « Ce sont tous des polissons, je ne fais pas d'exception. » Montrond se rassit froidement, et, remplissant son verre, se leva de nouveau, fit une profonde révérence au capitaine, et, lui rendant raison : « Je bois, dit-il, aux Anglais; ce sont tous des gentlemen, mais je fais des exceptions. »

« Si l'on vous nommait chambellan? lui disait un jour Sainte-A... —Dieu m'en garde! — Mais enfin si cela vous arrivait sans avoir été consulté, comment vous y prendriez-vous pour refuser? — Dame! je m'excuserais sur mes vices. Je dirais ce qui est connu : que je me grise, que je passe mes nuits à jouer; que, si j'étais chambellan, j'aurais les plus mauvaises façons avec les dames du palais; puis, si on persistait, je maintiendrais ma réputation. »

Sainte-A... le vit un jour faire preuve d'une grande patience. Son valet de chambre en l'habillant avait perdu la tête, et cherchait, sans les trouver, les dif-

férentes pièces de sa toilette. Montrond fut les prendre lui-même, et, les lui mettant entre les mains : « Avouez, lui dit-il, que vous êtes bien heureux de m'avoir; car sans cela vous ne pourriez pas faire mon service. »

Lors de la conspiration de Malet, on vint arrêter le duc de Rovigo, qui se laissa emmener en prison. Sa femme, épouvantée (c'était dans la nuit), se jeta hors du lit très-légèrement vêtue. Montrond disait à ce propos : « Le ministre a été faible, mais sa femme s'est bien montrée. »

M. Émile de Girardin commençant à acquérir de la réputation par son esprit : « Dépêche-toi de le reconnaître, » disait Montrond à Al. de G..., dont il est le fils naturel, « ou il ne te reconnaîtra pas. »

X..., presque chauve et voulant faire un cadeau à une dame, parlait de chercher pour elle quelque chose de rare : « Donne-lui de tes cheveux, » lui dit Montrond.

Le bailli de Ferette était aussi un des habitués de l'hôtel de Luynes. Ses jambes et son épée se ressemblaient beaucoup par leurs proportions. « Décidément avez-vous trois épées ou trois jambes? » lui demandait Montrond.

M. de L... vient de trouver d'excellentes choses à dire contre ces Épiménides de 1793 qui se réveillent aujourd'hui portant des toasts de sinistre mémoire. « Hommes d'anachronisme, de contre-sens, tribuns posthumes d'un terrorisme qui fait horreur à tout et qui confond la République avec la Révolution en per-

manence, l'agitation sans but et sans fin. » Faut-il tenir un si bon langage et avoir usé son influence politique à soutenir M. Ledru-Rollin ! L'un tombe parce qu'il porte l'autre. J'ai rapporté plus haut ces paroles prophétiques.

Un consul destitué, ancien vice-président du club Blanqui, est venu aujourd'hui colleter M. de L... dans la salle des Pas-Perdus. On voit qu'il n'y a plus lieu de dire comme à Rome : « *Caveant consules.* » C'est des consuls qu'il faut avoir peur. Il y a des gens qui s'étonnent encore de ces résultats de la Révolution et de tout ce qu'elle nous donne, comme si elle pouvait donner autre chose.

1er NOVEMBRE.

Quarante jours à attendre pour l'élection du président ! Avec les partis en présence, animés comme ils le sont, c'est assez pour achever la ruine de notre pauvre pays, pour se manger les yeux jusqu'au blanc, pour s'entre-dévorer jusqu'aux queues comme les deux lions. Un jour que je citais cette anecdote (elle était alors dans sa primeur), une personne de *bon sens* me dit après y avoir pensé : « Sérieusement ce que vous venez de raconter du combat de ces lions dont il ne reste que les queues est impossible. » Puis, après un nouveau moment de réflexion, elle ajouta : « Si c'étaient les deux têtes, je ne dis pas. »

Le docteur Raspail, nommé député récemment, et qui, jusqu'à présent, siége au donjon de Vincennes, ne renonce point à ses chances pour la présidence et n'est nullement disposé à en faire le sacrifice à M. Ledru-Rollin. Il l'a formellement déclaré.

Samedi, chez la princesse de L..., on parlait de la candidature du prince Louis pour la présidence. Je disais que sa chance me paraissait d'autant meilleure, que je ne lui voyais rien à faire pour l'accroître. C'est un courant auquel on n'a qu'à laisser sa pente, une roue qui ne demande qu'à achever son tour : la Révolution, l'Empire, la monarchie; la Révolution, l'Empire... et ainsi de suite. J'entends dire à la minorité opposante : « La postérité ne voudra pas croire... Personne ne s'imaginera... » Et pourquoi s'étonnerait-on, après avoir vu la plus singulière des révolutions remettre tout en question, qu'on invoque la force de quelque part qu'elle vienne? Qu'y aurait-il encore d'étonnant quand chacun, sa lanterne à la main, semble chercher un homme, qu'on s'attache à un nom glorieux et populaire, j'ajoute tout bas révolutionnaire, qui flatte l'amour-propre national, symbole d'ordre pour les citoyens paisibles, de victoire pour les militaires? Le singulier serait qu'on ne se rattachât pas à ce nom, surtout quand l'homme qui le porte possède la première qualité pour réussir : la persévérance. Aussi chacun se tourne vers cet astre levant, et naturellement, quand il s'agit de tourner, les girouettes ne sont pas les dernières.

Le général B. B..., qui habite la province et n'avait jamais vu le général Cavaignac, est allé loyalement le trouver et s'expliquer avec lui sur ses intentions dans le cas où il parviendrait à la présidence. Il en a recueilli de bonnes paroles; mais ce qui m'a paru plus piquant, c'est le récit fait par le général lui-même de l'entretien qu'un de ses amis, qui travaille chaudement à son élection, venait d'avoir avec un paysan qu'il cherchait à endoctriner. Il avait commencé par bien lui expliquer que le prince Louis Napoléon n'était pas l'Empereur, que ce n'était pas un candidat sérieux, etc. Le paysan avait alors demandé s'il n'y avait pas aussi un général qui se présentait : « Ah! pour celui-là, c'est une autre affaire, avait dit l'ami. Voilà un homme comme il nous le faut, qui maintiendra le gouvernement et le servira de son épée envers et contre tous. — Vrai? a dit le paysan. Vous croyez donc qu'il ferait durer la République? Oh! bien alors je pense qu'il vaut mieux prendre l'autre. »

M. de Mont... a fait comme M. B. B.... Il a voulu savoir à qui il avait affaire. Seulement, au lieu du général Cavaignac, il est allé voir l'*autre*, qui l'a satisfait sur la question de l'enseignement. Il compte s'entourer des amis de l'ordre sans se montrer trop exclusif. La guerre, qui a fait la gloire et la force de son oncle (je redis les termes), serait un *crime* aujourd'hui. Le premier devoir est de s'occuper des améliorations intérieures, de l'agriculture, du sort du pauvre, etc.

Il y aura peu de voix perdues; elles se répartiront entre les trois candidats qui nous représentent assez justement 93, le 18 fructidor et le 18 brumaire.

A la fête d'hier, 12 novembre, la place Louis XV (je ne me déciderai jamais à dire la place de la Concorde) était parfaitement bien ornée avec toutes ces banderoles flottantes qui me rappelaient la place Saint-Marc. On ne pourra mieux faire que de répéter ce décor à toutes les fêtes nationales, impériales, royales que l'avenir nous réserve.

Mais ce qui rehaussait singulièrement cette solennité, et, si on peut s'exprimer ainsi, la particularisait, c'est la pensée religieuse qui semblait y avoir présidé et ces mille prêtres se rendant processionnellement de la Madeleine à l'autel dressé en face de la place où naguère on a vu l'échafaud de Louis XVI! Rien de pareil n'avait eu lieu depuis la mort du martyr, et il faut bien convenir qu'on ne l'aurait probablement pas tenté impunément sous la monarchie. Aujourd'hui cela a passé tout droit à la faveur de la promulgation de la constitution, et quelle constitution! Une des plus absurdes, des plus impossibles de toutes celles auxquelles, depuis que je me connais, j'ai vu prêter des serments inviolables. On remarquait derrière le général Cavaignac un parent de Napoléon, ami de Louis-Philippe, qui avait cru devoir montrer ses bâtons croisés à cette cérémonie républicaine. Ses amis disaient, pour l'excuser, qu'il est en enfance. Ses ennemis répondaient que jamais il n'a mieux joui de la plénitude de ses facultés. On ne

savait plus de quel côté était la médisance. Un de mes anciens administrés, qui me vit dans la foule, voulut me faire place dans le cortége. Je lui répondis que je me sentais assez républicain pour regarder la fête, mais pas assez pour y paraître, et je lui citais M. de Maistre, qui disait gaiement : « Tout le monde va à la messe; il n'est pas nécessaire pour cela d'être croyant; l'hypocrisie commence à vêpres. »

J'ai parlé tout à l'heure de la place Saint-Marc. J'ai vu ses pompes, j'ai vu ses joies. Son souvenir se retrace vivement à mon imagination. Ce jour-là, Venise semblait revivre de sa vie ancienne comme par une espèce de galvanisme. La basilique aux sept coupoles retentissait du son des cloches, du chant des prêtres, et la ville entière tressaillait au bruit du canon. Les dalles du quai et de la Piazetta disparaissaient sous la foule et le grand canal sous les barques. Cette fois il ne s'agissait plus des symboliques fiançailles d'un doge avec la superbe Adriatique, mais du couronnement d'un empereur d'Autriche. Les danses, les régates, tous les plaisirs du jour, furent magiques, mais plus magique encore fut la fête de la nuit. Assis sous les galeries du palazzo Vecchio, nous assistions au feu d'artifice qui se tirait sur le rivage opposé.

Le lendemain, l'Empereur et sa cour partaient; tous les étrangers se dispersaient; les feux s'éteignirent; les voix se turent. Le songe était fini, et la reine des mers avec ses noires gondoles redevint le vaste cimetière aux tombes flottantes.

20 SEPTEMBRE.

Un débiteur proposait à son créancier de lui faire un billet *fin république*. « Je ne veux pas, lui dit l'autre, vous mettre le couteau sur la gorge. Je vous donne deux mois. » On a mis ce mot dans un vaudeville où il a été fort bien accueilli. Un seul sifflet s'est fait entendre. Un grand monsieur s'est levé et a dit gravement : « Est-ce que par hasard il y aurait ici un républicain? » Ce qui a eu presque autant de succès que la saillie du créancier.

On me mande de Londres qu'un de ces soirs, chez la princesse de Liéven, M. G... (Dieu l'entende!) parlait de l'état de prospérité dans lequel, selon lui, serait bientôt la France. Il voit une nouvelle ère sortir de tout ceci par la fusion des divers partis monarchiques à laquelle il cherche loyalement à concourir.

Un autre homme d'État, M. Molé, nous disait hier qu'il avait confiance dans la seconde épreuve du suffrage universel qui va avoir lieu. Tous ses correspondants s'accordent à lui mander qu'aux élections le parti de l'ordre prévaudra, mais que les couleurs seront fort tranchées. Les révolutionnaires modérés, qui comptaient sur leur réélection, ne seront choisis par personne. Les uns n'en veulent pas, les autres n'en veulent plus. « Arrière! disent ces derniers,

les républicains du *National*, moitié digue, moitié torrent, qui font une révolution et voudraient ensuite en paralyser les conséquences ! »

Parmi ces républicains métis (le parti montagnard n'en veut que de pur sang), M. Bastide, celui qui donne de mauvais dîners, mais qui est de bonne foi, convient qu'il avait beaucoup à apprendre en fait de diplomatie, et il se sert volontiers de la correspondance de ses prédécesseurs du temps de la monarchie qui lui appprennent des choses qui manquaient à son éducation de ministre.

En parlant de l'incapacité de ses amis : « Nous n'avons pas trouvé, disait-il, de l'étoffe pour un seul bon préfet. »

Nous apprenons le meurtre de M. Rossi. Voici la manière dont certains journaux rendent compte de l'assassinat : « M. Rossi montrait une gaieté qui semblait braver le peuple. A son passage, il fut accueilli par des huées et des sifflets; il continua de sourire. Un homme le frappa d'un coup de couteau dans la gorge, dont il expira quelques minutes après. »

La gradation est observée dans ce récit. Il rit, on le siffle; il rit encore, on le tue. Cela paraît simple et parfaitement logique. Le pauvre M. Rossi, qui passait pour avoir été expert en révolutions avant d'en être la victime, avait été accablé et comme consterné en apprenant celle de France, à laquelle rien ne l'avait préparé. Quand il en reçut la première nouvelle, il était à déjeuner avec ses secrétaires d'ambassade et le comte Zamoiski. Celui-ci, voyant à quel

point il était atterré, lui dit qu'il ne connaissait personne qui n'ait été plus ou moins atteint par les révolutions (il pouvait se citer), et qu'il y avait des couleuvres qu'il fallait savoir avaler. « Des couleuvres, soit ! répondit M. Rossi; mais celle-ci, c'est un boa. »

3 DÉCEMBRE

Ces jours-ci, MM. Proudhon et Pyat ont commencé par se dire des choses fort dures. Il y avait des témoins; mais ils n'ont pas eu à s'occuper du choix des armes. Ces messieurs ont pris celles qui se trouvaient sous leurs mains, je veux dire leurs mains elles-mêmes, et ils se sont donné des gourmades plus démocratiques que sociales. J'ai déjà parlé de M. Proudhon; son antagoniste est un mélodramaturge auquel plusieurs pièces, représentées sur les théâtres des boulevards, ont acquis, comme disait Rivarol, une réputation irréparable. Dans un des discours qu'il a infligés à la Chambre, on remarque l'aphorisme suivant : « Le travail est un moyen divin qui distingue l'homme de la brute. » Il aurait dû ajouter : « Moins le cheval, le bœuf, » etc. Et il a ajouté que ce travail de l'homme lui soumet la nature et l'élève jusqu'à la majesté du Créateur. Ce n'était pas assez que le peuple fût souverain, le voilà dieu. Il a parlé aussi de ces chants de circonstance qui reflètent la pensée de tous et sont « l'admirable

expression de l'idée dont tout un peuple est inspiré. » Pour moi, je ne sache pas que la révolution de Février ait fait surgir de la pensée du peuple d'autre refrain que : « Lampions! lampions! » et je confesse que je suis encore à chercher la sublimité de ce reflet de la pensée publique. M. Pyat a pour idée fixe le bouleversement complet de l'état social tel qu'il est constitué. La tâche qu'il poursuit est parfaitement claire, son style l'est moins. Toutefois il a fait école au boulevard. Il y a des gens, depuis la porte Saint-Martin jusqu'à la colonne de Juillet, qui parlent Pyat et qui sont convaincus qu'ils parlent français. MM. Proudhon et Pyat, ces deux honorables représentants qui me paraissent plutôt faits pour s'estimer que pour s'assommer, en sont donc venus aux mains. Je ne puis me servir d'une expression plus juste. M. Pyat a consigné les détails de ce démêlé dans une lettre. On y lit textuellement : « M. Proudhon me donna un coup de poing. Je lui donnai un soufflet. » On aime à lire ce simple exposé qui rappelle les temps héroïques.

Des chevaliers français tel est le caractère.

Jusqu'à présent, M. Proudhon a gardé le soufflet, ce qui est contraire à ses principes sur la propriété. Au moins devrait-il partager avec ses électeurs. On ne sait encore si l'affaire aura des suites. Ce soir, on se demandait chez la princesse ... si ces messieurs s'étaient rencontrés. « Ils se sont rencontrés, a dit

le prince L..., mais ils ne se sont pas reconnus. » Cela est rigoureusement possible; leurs visages étaient fort enflés. M. Proudhon avait eu ses lunettes brisées sur son nez, ce qui, dans un combat de ce genre, équivaut à un cheval tué sous lui. Ce qui lui a été le plus sensible, assure-t-on, c'est le mot dont M. Pyat a accompagné son soufflet : « Je vous le donne, aurait-il dit, en toute propriété. » — « Il ne l'a pourtant pas volé, » disait un témoin.

6 DÉCEMBRE.

L'hiver arrive et avec lui les billets. Je les classe en trois catégories qui se succèdent. D'abord, les billets de bals, c'est l'ère du carnaval; puis, dans le carême, les billets de quêtes; enfin, immédiatement après, les billets de part. Alors le mariage prévaut.

Après tous ces billets plus ou moins doux, je voudrais voir arriver les billets de banque; mais ceux-là, on les attend toujours. Les temps sont durs, les fermiers payent peu, les locataires moins. Cependant il faut venir au secours de ses frères malheureux. Une réunion de charité a eu lieu chez madame de Lamartine, qui n'a jamais vu dans l'autorité temporaire qu'a exercée son mari qu'une occasion de faire plus de bien et de soulager plus de misères. Après la séance, on demandait à madame Flocon si elle ne logeait pas maintenant sur le quai d'Orsay. « Oui,

a-t-elle dit, près du pont, en face des Tuileries. La vue est belle; mais j'entends quelquefois dire à Flocon : « J'aurai encore le chagrin de voir revenir là « un roi. »

10 DÉCEMBRE.

Je viens de déposer mon bulletin. J'ai préféré l'inconnu à l'incertain. « On m'a envoyé des bulletins imprimés, disait un électeur; on veut m'influencer, me dicter mon choix; mais je suis bien décidé à garder mon indépendance; je ne voterai pas. »

« Pourquoi nommez-vous le prince Napoléon? demandait-on à un homme du peuple. — Parce que c'est un roi, a-t-il répondu. — Mais Henri V ne vous conviendrait-il pas de même.— Non, parce que c'est un noble.— Mais le prince Napoléon n'a encore rien fait. Un général vaudrait mieux, comme MM. Cavaignac, Bugeaud, etc. — Ils ne sont pas d'une race de rois. »

Voilà l'entretien textuel et les raisonnements de cet homme; dont la logique pourrait être contestée.

Les rues sont jonchées de bulletins déchirés. Ce sont les cartouches de la bataille électorale. Avant-hier, après le grand scandale de la discussion sur les récompenses nationales, le général C..., dans l'intérêt de son candidat, a voulu que la connaissance du vote de l'Assemblée parvînt dans les provinces

de manière à précéder l'élection, et alors on n'a rien trouvé de mieux que de retarder de six heures le départ des malles-postes. Avant de prendre une semblable initiative, on n'a même pas imaginé de réunir le conseil des ministres et d'aviser, et pourtant, si l'on y songe, quelle inquiétude n'a pas dû produire dans tous les départements un pareil retard dans un service d'ordinaire si réglé, et quelles terribles conséquences auraient pu s'ensuivre au degré d'effervescence où sont les esprits! Il y a longtemps qu'on n'avait rien fait de plus étourdi en matière de gouvernement. L'absolutisme de l'Empereur aurait reculé devant une pareille mesure, et on l'a adoptée comme une chose toute simple, sans se soucier que la France croie ou non que le feu est aux quatre coins de la capitale. Puis l'on s'étonnera que nous soyons charmés de sortir des mains prudentes et expérimentées des hommes d'État du *National!* Il est grand temps que cela finisse, que la lie retourne au fond du vase. Qu'est-ce qu'un pays sans cesse agité, tiraillé dans tous les sens, une ville minée, contre-minée, où la guerre civile couve dans chaque maison; où, à chaque étage, on conspire les uns contre les autres, et où, en outre des moyens ordinaires de répression, il faut une police de 80,000 soldats pour tenir en échec les socialistes?

Que Dieu nous préserve des mains sanglantes! C'est déjà bien assez des mains sales, et j'avoue que j'en ai du peuple par-dessus les yeux. J'entends du peuple comme gouvernement : après les mauvaises

actions, ce qui me répugne le plus, ce sont les mauvaises façons.

On m'apporte le résultat connu des votes pour la nomination du président.

Louis-Napoléon. . .	5,434,226	sur 7,326,345.
Général Cavaignac.	1,148,107	—
Ledru-Rollin. . . .	368,119	—
Raspail.	26,225	—
Lamartine.	17,210	—
Changarnier. . . .	4,890	—

Je dirais volontiers du suffrage universel ce qu'un médecin disait de je ne sais quelles eaux thermales qu'on voulait mettre à la mode et sur l'efficacité desquelles il était consulté : « Servez-vous-en pendant qu'elles guérissent. »

Sous le ministère de M. de Richelieu, un jour où je m'étais vivement disputé avec madame de Colbert (elle était fort violente, mais le cœur excellent) : « Je ne sais pas, me disait-elle à la fin de la soirée, lequel a dit le plus d'injures à l'autre. — Eh bien, lui répondis-je, partageons à l'amiable. » Aujourd'hui un tel partage est impossible. Par suite de cette aimable démocratie qui devient de plus en plus de la démocrapule, on se traite à l'Assemblée, entre collègues, d'animal et d'imbécile, oubliant que les titres sont supprimés. « Beaucoup de honte est bientôt passée, » comme disait J.... Le soufflet de M. Pyat, je veux dire de M. Proudhon (car maintenant il lui ap-

partient) n'est pas un fait isolé. Les gourmades sont à l'ordre du jour. On parle avec une égale aisance de celles qu'on donne, de celles qu'on reçoit. Un de ces messieurs se plaignait d'avoir été insulté à la face du public et sur la sienne propre. Il avait, disait-il, reçu un large soufflet. Évidemment il ne voulait pas qu'on en fît un coup de poing.

S'il est question de se battre, l'affaire s'arrange en se disant réciproquement : « Je vous ai appelé canaille, mais je n'ai pas eu le dessein de vous offenser. » Dieu sait à quel contact on se trouve exposé avec des gens qui apportent dans la discussion l'urbanité du club et les grâces de l'estaminet.

« Nous nous battrons, si vous voulez, » disait à M... un de ces agréables montagnards. Il répondit froidement : « Je veux bien vous battre, mais nous battre, c'est une autre question. »

Cette question, je l'ai entendue quelquefois agiter. On se demandait si une différence par trop tranchée dans la position sociale de deux adversaires ne devait pas établir entre eux l'incompatibilité du duel. Je me rappelle qu'un jour une dame étant consultée prétendait que dans le doute on ne risquait rien de se battre. Le mot est joli; il est français. Seulement j'aimerais mieux qu'il eût été dit par un homme. Une femme en parle trop à son aise.

Les bonnes manières, comme le beau langage, se sont réfugiés à l'Académie, et encore y a-t-il bien quelque chose à reprendre. Ainsi M. ..., dans un accès de vive admiration pour Molière, affirmait que

son génie était encore ignoré, et, comme M. Briffaut ne convenait pas de cette ignorance, M. ... lui dit d'un ton cassant : « Auriez-vous la prétention de bien connaître Molière? » Briffaut lui répondit : « Mon Dieu, monsieur, je n'ai qu'une prétention que je tâche de justifier, c'est celle d'être poli. »

A l'élection récente du duc de Noailles, un bulletin portait : « Un littérateur, et plus de duc si c'est possible. »

Le sentiment des convenances est ce qu'il y a de plus difficile à acquérir. Il est plus aisé de devenir ministre comme M. Léon Faucher, qui a fait faire hier antichambre à M. Molé, et qui a fini par lui faire dire de revenir le lendemain matin à huit heures. « Huit heures, a observé M. Molé, c'est la meilleure heure de mon sommeil. » Il aurait pu ajouter qu'à deux jours de date il ne serait pas sûr de le retrouver ministre. M. de Mal... ne l'a été que trois jours. Quelqu'un de province, qui ne connaissait que son avénement et point sa retraite, disait en débarquant : « Mal... est donc arrivé au ministère? — Oui, lui a-t-on répondu, arrivé et reparti. »

31 DÉCEMBRE.

L'année touche à sa fin. Dans une heure, elle appartiendra au passé. Les décrets de la Providence s'accomplissent, ces décrets dont, selon la belle ex-

pression de madame de Grignan, nos volontés ne sont que les exécutrices. Au bruit de l'eau qui tombe et qui s'écoule aussi, je rêve dans ma serre, assis au bord de ma fontaine, et je jette un regard en arrière en rendant grâce à Dieu. L'ouragan qui a failli nous emporter n'a fait que me frôler quand il a bouleversé tant d'existences et de fortunes. Quelquefois le fleuve débordé dépouille une de ses rives et enrichit l'autre; mais ici il y a perte également pour tous, et l'on ne voit que l'élu du 10 décembre à qui l'alluvion ait profité. Tant mieux! qu'il prenne le pouvoir et qu'il l'exerce; mais à quelle condition? Mon Dieu! à la condition de le garder. Je ne lui en demande pas davantage, et c'est peut-être beaucoup. « Je vous garantis, disait quelqu'un qui le connaît bien, qu'il est tout disposé à accepter cette condition. »

L'hiver dernier, à pareille époque, c'était chaque jour des réunions, des fêtes, des occasions de plaisir. En voyant alors les somptuosités auxquelles la société s'abandonnait et les particuliers mangeant à l'envi leurs revenus d'avance (l'État leur donnait un bel exemple), je me demandais, tout en faisant comme les autres, où s'arrêteraient ces dépenses folles de bâtiments, d'ameublement, d'équipages, de table et les recherches de tout genre. Le 24 février s'est chargé de me répondre. J'entendais le duc de M... dire avec une raison qui m'a charmé : « Nous pourrons nous consoler de ce que nous perdons à cette révolution, si, par compensation, nous y gagnons de revenir à des goûts plus simples, à des

amusements moins dispendieux. » Il est sûr que, sous prétexte de se donner ses aises, de vivre commodément, on avait étendu indéfiniment les nécessités superflues; on arrivait à appeler les diamants du confortable. Un de mes neveux me prétextait qu'un garçon ne pouvait vivre à Paris à moins de vingt mille francs par an, et, comme je marchandais : « Je n'en puis rien rabattre, a-t-il dit, ou bien alors je vous défie de pouvoir jamais parier aux courses. Vous serez réduit à deux domestiques, à un seul cheval, français bien entendu, et vous irez au parterre à l'Opéra-Italien. » Je ne sais comment il s'est arrangé de la révolution. Il voyage en ce moment pour économiser.

Les budgets de beaucoup de gens me rappellent cette dame qui était toujours prête à prouver la plume à la main qu'elle était indispensablement obligée de dépenser le double de son revenu. J'ai débuté pauvre dans le monde et ne m'en suis pas plus mal trouvé. Je dirais même que jamais je n'ai passé mon temps plus agréablement; mais c'est que je portais en moi, comme Bias, tout ce qui m'était nécessaire. Le plaisir a diverses voies pour nous arriver. Par le cœur, il est plus pur; par l'esprit, il est plus fin; par les sens, il est plus vif. Quant à ces derniers, j'ai pu dire comme un de mes amis d'alors qui faisait de beaux vers :

L'utile pauvreté bannissant la mollesse,
Du lait des voluptés a sevré ma jeunesse.

Mais, au fait, de quoi avais-je besoin à quinze ans, abrité et nourri ?

Le vivre et le couvert, que faut-il davantage ?

Je les trouvais dans la maison paternelle. Cependant il fallut bien y joindre une petite pension. J'obtins vingt-cinq louis par an pour faire le garçon, pourvoir aux grosses dépenses et aux menus plaisirs. Sans doute, avec un pareil pécule, je ne faisais pas d'épargnes, mais pas de dettes non plus; et, à ce propos, je remarquerai qu'il n'y a pas de lieu comme Paris pour y vivre également bien avec peu et avec trop, et où les plus splendides jouissances que peut s'accorder la grande fortune se rencontrent en même temps plus à portée de la pauvreté studieuse. Loin de me plaindre de n'être point assez riche, peut-être y mettais-je un secret orgueil. Jours heureux ! j'ai idée que la République pourrait bien nous les rendre. J'ai parlé des splendides jouissances de la pauvreté. En effet, les galeries, les musées, les bibliothèques, les collections de tout genre, m'appartenaient. Je pouvais m'en croire le maître. J'y dessinais, j'y lisais. Point de chefs-d'œuvre qui ne fussent à ma disposition. Je suivais des cours, j'entendais l'éloquente parole de Cuvier. Je variais mes plaisirs. Irai-je aujourd'hui à mon cabinet des médailles ou à ma galerie du Louvre ? me demandais-je le matin. Non, je préfère jouir du soleil dans mon musée des Petits-Augustins. Je sortais pour m'y rendre, puis je

ne sais comment, tout en feuilletant de vieux livres le long des quais, je me trouvais porté à la bibliothèque de l'Arsenal, une de mes stations favorites. Tout concourait à m'y faire de doux loisirs. Je m'établissais bien à mon aise dans le cabinet du grand maître. On me confiait les deux volumes des lettres d'amour d'Henri IV, et je lisais chez Sully ces autographes intimes où le roi m'ouvrait son cœur. J'ai toujours eu la passion des autographes. Il me semble que je vois les personnes, que je vis avec elles quand j'ai leur écriture sous les yeux et que je tiens le papier sur lequel leurs mains se sont promenées.

Pendant que je recueillais ainsi les épanchements du bon Henri en lieu et place de Rosny, confident moins commode (moi j'approuvais tout), les sons d'une harpe, et ce n'étaient pas les gammes d'un écolier, se mariaient à mes rêveries. Casimir, l'harmonieux élève de madame de Genlis, occupait à l'Arsenal l'étage au-dessus de la bibliothèque et jouait à la fenêtre, prodiguant ses accords aux dilettanti de l'île Louviers. La musique finissait par m'attirer comme dans ce jeu où elle sert, selon ses piano et ses forte, à vous faire deviner un secret, trouver un objet caché. Guidé par elle, je montais chez madame de Genlis, qui m'accueillait avec sa bienveillance accoutumée. Je me suis déjà vanté dans mes premiers souvenirs de cette bonne fortune et d'avoir été un des trois jeunes gens qu'elle appelait ses amoureux et qui formaient sa partie carrée, où je tenais ma place sans crainte de trop risquer mon enjeu. Ses

soixante ans me rassuraient. L'amour avec une vieille femme n'est pas si glissant que l'amitié avec une jeune, où la mesure d'une innocente intimité est quelquefois délicate à garder. C'est ce que Bussy appelait de l'amitié façon d'amour. Auprès de madame de Genlis, tout me ramenait au passé. Elle aimait le beau siècle, en parlait à merveille. Je finissais par m'y croire, et elle me représentait assez madame de Maintenon au petit pied, possédant comme elle les agréments du style et avantagée des dons de la raison, de la finesse et de l'esprit d'observation et de conduite. Louis XIV manque au parallèle. A son défaut, madame de Genlis était en correspondance avec Napoléon. Chaque semaine elle lui écrivait, et ses curieuses lettres devraient se retrouver dans quelque rayon à part de la bibliothèque des Tuileries.

Un soir (j'ai assisté à peu de spectales qui m'aient fait pareille impression), Casimir se transforma en David, point le roi, mais le jeune berger pas encore vainqueur de Goliath. Assis près de Saül, il cherchait à le distraire, d'accord avec Jonathas, l'aimable M. Briffaut, qui se prêtait complaisamment au rôle de compère. Tout à coup Saül, en proie à ses noirs accès, brandissait sa lance et menaçait d'en percer David. Celui-ci, de son côté, saisissait son arme toute défensive et, par des merveilles d'harmonie, conjurait et calmait peu à peu les révoltes du malin esprit. Ce sombre et farouche Saül, dont le beau visage et les gestes nous parlaient encore plus puissamment que toutes les voix de la harpe de Casimir, n'était

rien moins que notre grand tragique Talma, alors à l'apogée de son talent. On peut juger du prodigieux effet de cette scène, relevée de la pompe des costumes, et voilà les plaisirs que nous goûtions à l'Arsenal et qui ne se trouvaient point hors de portée de ma fortune. Les lettres d'Henri IV à Gabrielle, lues dans le cabinet de Sully, la harpe de Casimir, la conversation de madame de Genlis, la pantomime de Talma, quel millionnaire s'en serait plus accordé, et je n'avais que vingt-cinq louis de rentes. Heureux temps, je le répète, dont les impressions se retracent à moi si vives et si gaies. Ah! si l'on pouvait revivre, recommencer! Oui, recommencer et surtout s'arrêter, car il y a bien des choses qu'on ne ferait pas de même, qu'on finirait autrement, s'il était permis d'y revenir; que d'espérances déçues, de vœux avortés, de projets manqués on s'épargnerait la peine de former. La fin gâte souvent les prémices, l'ambition en sait quelque chose, l'amour encore plus. Peut-être faudrait-il, pour bien faire, ne recommencer que les commencements; mais d'où me viennent ces vaines pensées, ces rêves du matin, quand la soirée va finir? quand déjà la nuit... Ah! c'est que la folle de la maison s'obstine à y rester, même quand la vieille demeure tombe en ruines et qu'elle cherche encore à l'entour des fleurs sous la neige.

Quelquefois nos soirées se prolongeaient tard. Nous voyions la fin des bougies. Sidney-Smith remarquait spirituellement dans un raout fort illuminé que les lumières éteignent la conversation. En effet, peu de

clarté lui suffit. Nous goûtions ces plaisirs de l'esprit qui sont comme les affections du cœur, dont l'échange fait le charme et que la Fontaine a si bien dépeints :

> Propos agréables, commerces
> Où le hasard fournit cent matières diverses;
> Les chimères, le rien, tout est bon, je soutiens
> Qu'il faut de tout aux entretiens.

Quelqu'un à qui je cherchais vainement à faire apprécier l'agrément des nôtres, et que l'habitude de se coucher de bonne heure empêchait de comprendre qu'on pût s'amuser passé minuit à autre chose qu'à dormir, me disait ingénument : « Pour que des jeunes gens et une vieille femme trouvent du plaisir à causer jusqu'à trois heures du matin, il faut qu'ils soient (j'espérais qu'il allait dire bien aimables, mais il se borna à ajouter) bien bavards. » Et quand cela serait? pour moi, je déclare que je ne m'ennuie jamais avec un bavard instruit. C'est un livre qui me repose les yeux. Un bavard d'esprit, je le préfère encore. Plus il parle, plus il m'amuse. Un bavard ennuyeux, je ne me crois pas obligé de l'écouter, et je suis sûr qu'il n'exigera pas que je lui réponde. Ce qui me fatigue, c'est le stérile, le silencieux qui ne trouve pas un mot à me dire et qui, dans ce commerce dont parle la Fontaine, laisse tous les frais à ma charge, et je crains bien moins un bavard que celui qui m'oblige à l'être. Le type des ennuyeux, c'était pour moi M. d'A..., d'opulente mémoire, qui, à tout propos, en vous disant bonjour ou bonsoir, ajou-

tait : Comprenez-vous? de ces gens auxquels vous n'avez rien dit et qui vous disent : Quoi?

Madame de Genlis parle de nos soirées dans ses mémoires, qui seraient parfaitement aimables si, au lieu de huit tomes, il n'y en avait que deux. Combien d'auteurs auraient mieux fait de s'arrêter à leur premier ouvrage, et combien d'ouvrages à leur premier volume!

Ici se termine le manuscrit. Puisse cette dernière phrase de l'auteur ne pas être un pronostic du jugement que les lecteurs en porteront!

FIN.

69705081